PIERRE ROSSI

la cité d'Isis

histoire vraie des arabes



NOUVELLES EDITIONS LATINES

Pierre ROSSI

LA CITÉ D'ISIS

Histoire vraie des Arabes

NOUVELLES EDITIONS LATINES
1, rue Palatine — 75006 PARIS
1976

« La théorie de Jésus était celle des philosophes arabes ses contemporains. »

STENDHAL : *Chroniques italiennes* les Cenci.

PREFACE

Une vision bornée de l'histoire nous a imposé d'en localiser les sources non loin de chez nous, dans l'aride péninsule hellénique et sur les misérables rives du Tibre. Les Européens réduisent volontiers les origines de leur culture aux cantons athénien et romain. C'est là une appréciation erronée ; elle nous a été inspirée par des partis pris confessionnels et politiques. Il n'est guère douteux en effet que les historiens de l'Eglise catholique romaine, seuls maîtres durant plus de mille ans des archives de l'antiquité, en ont orienté l'interprétation pour la plus grande gloire de l'Occident européen.

C'est pourtant sous la lumière torrentielle de l'Asie, mater gentium, et du ciel nilotique que s'est accomplie toute l'histoire de l'Orient et de l'Occident. L'Egypte et la Babylonie ont rassemblé les puissants effluves dont est née la grande civilisation arabe qui, depuis l'aube des temps, a étendu son savoir vivre à l'ensemble des terres comprises entre l'Indus et le Tage, le Nil bleu et la Baltique. Athènes et Rome n'en furent que des reflets. En rendant à l'Asie et aux espaces arabes leur juste place, en précisant honnêtement leur rôle dans l'élaboration d'une culture qui est la nôtre, nous souhaitons rétablir, par delà les seuils athénien et romain, les liens de parenté qui ont uni l'Europe à un ensemble de dimensions singulièrement plus vastes où se liront mieux les lignes de son avenir. L'Europe n'est ni le centre du monde ni le miroir

du souverain Bien. Fille de l'Orient afro-asiatique elle ne représente dans cet océan d'espace et de temps qu'une région où s'exercent des forces dont la puissance l'entraîne. Tout comme elles entraînaient autrefois les Césars.

Mais les préjugés demeurent ; mais un enseignement doctrinaire fausse nos jugements ; mais les images dont nous sommes hantés ont pris la place de l'évidence. Nous croyons que les cours d'histoire que nous suivons dans nos écoles sont identiques à ceux que professent Le Caire, Téhéran, Caboul ou Calcutta. Ce n'est pas vrai. Sur cette illusion nous n'en avons pas moins établi nos prétentions à régenter les nations non occidentales. Quand nous aurons appris à peser l'exact poids des mondes qui nous entourent, nous découvrirons peut-être, outre la vraie fraternité, tout à la fois nos horizons et nos limites. Prestige du verbe, orgueil de soi, volonté de surélévation : lorsque nous avons prononcé le mot Occident, nous avons tout dit. Comme si l'Occident était autre chose que la pente déclinante de l'Orient...

Quant à l'univers arabe (et il s'agit bien d'un univers) nous en avons ramené les frontières à deux ou trois arpents de désert infécond où flotteraient quelques résidus de mythes. Nous l'avons rabaissé, caricaturé, presque entièrement enterré. Or le voici qui remonte à la réalité de la vie. Il est temps de nous apercevoir que si notre Occident est plaisant, riche, beau, encore ordonné, il le doit aux grands empires arabes qui ont créé les conditions d'un tel bonheur. Nous sommes semblables à ce coquelicot d'Omar Al Khayyam qui puisait sa pourpre au sang d'un empereur enseveli.

Paris, mai 1976.

I

DES PYRAMIDES A LA CHAPELLE MEDICIS

A Florence dans la chapelle Médicis, Michel-Ange a statufié en quatre figures monumentales les quatre moments du temps : l'Aurore et le Crépuscule, le Jour et la Nuit, c'est-à-dire Isis et Osiris, Apollon et Perséphone. Tentative de transposer l'angoisse du temps en beauté de l'espace ; appel à notre esprit pour l'inviter à communiquer avec son éternité. La chapelle délimite un espace esthétique consacré à la méditation sur le destin de l'homme dans le mouvement universel, sur la mort dépassée, sur la résurrection annoncée et déjà présente, sur la Perfection immuable et inaltérable, à l'image du marbre qui la figure. Les traits de pierre de Julien Médicis n'en finissent plus dans leur songerie consternée de refléter les antinomies de ce monde. Art, philosophie et religion sont ici confondus, utilisant les rigueurs de la géométrie à trois dimensions pour en suggérer une quatrième, celle de l'Invisible porté par le Visible. Le visiteur qui pénètre seul dans la chapelle est gagné par le sentiment très sensible que ce tombeau et ces statues, dans le

silence de leur géométrie pure, suggèrent l'existence d'un domaine inviolable situé au-delà des apparences. Le même visiteur retirerait une émotion identique de la contemplation du temple de Memphis ou de la colonnade de Baalbek entourés de leur ciel et de leur désert. Les Pyramides et les Colosses de Ninive, la mosquée d'Omar et la chapelle Médicis relèvent d'un même paysage mental ; niant à l'éphémère toute valeur, ces monuments affirment que l'art n'est rien d'autre qu'une poussée de la terre entière vers le ciel. Pour aboutir à la chapelle Médicis, joyau de l'art occidental, il a donc fallu que se perpétuent et se confondent en un essor continu l'Egypte et la Chaldée, la Palestine et l'Anatolie, le Yémen et le Pont-Euxin, la Grèce et Rome enfin, c'est-à-dire toutes les puissances culturelles de l'espace arabe. C'est le monde arabe qui a donné à notre esprit occidental la mesure orientale, sans laquelle il n'aurait pu ni se définir ni se stabiliser dans son harmonie.

En parlant d'espace arabe nous avons conscience d'aller à l'encontre d'une théorie sacrée qui fait de l'Arabe un personnage désertique surgi dans l'histoire à une époque indéterminée. « Les premiers temps de l'histoire des Arabes, écrit doctement l'Encyclopédie de l'Islam, sont encore très obscurs ; nous ne savons ni d'où ils viennent ni quelle fut leur existence primitive. » Une chose paraît sûre pourtant, à l'auteur de l'article, c'est qu'ils étaient et sont des « sémites ». Et voilà la grande explication lâchée. Explication en réalité parfaitement vide de sens. Tellement vide que la même Encyclopédie de l'Islam n'a pas osé faire figurer le paragraphe « sémites » à la table des matières. Est-il besoin d'ajouter que l'expression « sémite » ne figure ni dans le vocabulaire grec, ni dans la langue latine ? Ce qui en dit long. On ne la trouve nulle part avant la fin du XVIII[e] siècle. C'est en effet l'érudit allemand A.L. Schlözel qui a forgé l'adjectif « sémite » dans un ouvrage publié en 1781 et intitulé *Répertoire de la littérature biblique et orientale* ; comme si la littérature biblique n'était pas orientale ! Qu'il soit venu à l'esprit de A.L. Schlözel d'établir un tel démar-

quage nous invite à la méfiance. Il est certes péremptoirement admis que le partage des peuples entre orientaux et occidentaux est la clé de notre histoire et qu'à cette division géographique correspond une double frontière ethnique et linguistique, qui est celle des Indo-européens, appelés parfois Aryens, et des Sémites. Tous les bons esprits ont jusqu'à ce jour plié le genou devant cette invention née de l'imagination de philologues allemands. Les historiens de demain s'étonneront du triomphe paradoxal de la crédulité et du conformisme en une époque, la nôtre, qui s'affirme sceptique, rationaliste et contestataire. En effet, à partir des documents et des matériaux dont dispose le savant, il est rigoureusement impossible de prouver l'existence de peuples sémites et aryens, à plus forte raison d'en donner les frontières et les particularités propres ; de même qu'est fausse tant dans ses principes que dans ses énoncés la doctrine selon laquelle Orient et Occident trouvent leur définition et leur différence en des langues indo-européennes et sémitiques. Dans l'état actuel de nos connaissances nous n'avons pas le droit d'avancer de tels concepts. Les termes de Sémites et d'Aryens ne sont rien, ne signifient rien. Pour qu'ils acquièrent quelque réalité et servent de points d'histoire il aurait fallu d'abord que des peuples en aient pris intérieurement possession et se soient reconnus aryens ou sémites. Jamais personne, aucune culture ni société ne s'est encore réclamée du destin sémite ou aryen. Il faut que cela soit dit. Mais notre monde est devenu tellement théorique qu'il se complait à demeurer dans les formes imaginaires où l'ont installé les intellectuels. La dimension universelle des théories qu'ils enseignent, la solidarité (pour ne pas dire la complicité) qui les lient, l'appareil doctoral dont ils s'entourent donnent à leurs paroles une autorité qui en impose à l'opinion et la séduit ; tant il est vrai, écrit Erasme, que « l'homme est ainsi fait que les fictions l'impressionnent plus que la vérité ». Or la vérité n'a rien à voir avec la distinction naïve ou suspecte entre « Aryens » et « Sémites ». De ces deux termes le premier est une invention pure et simple, le second un

néologisme dérivé de Sem, fils de Noé et personnage mythique s'il s'en fut. De plus, pour respecter la tradition biblique c'est « Japhetites » et non « Aryens » qu'il conviendrait de dire, puisque parmi les trois fils de Noé, Japhet aurait engendré les Grecs, les Anatoliens et nos parents européens. Avec quelle impardonnable légèreté notre école scientifique s'est avancée en un domaine aussi incertain ! Il ne suffit pas de bien parler, encore faut-il parler juste. A force de se vouloir créateur de mots, certains ont fini par devenir créatures des mots. Tous les savants certes n'ont pas fait chorus ; il y a eu ça et là des voix discordantes ; de vives critiques se sont parfois élevées contre les prétentions aberrantes des théories accréditées ; mais il est connu que l'université est un corps protecteur de ses fidèles et impitoyable aux contestataires. Les critiques se sont tues quand elles n'étaient pas étouffées. Craignant d'indisposer les maîtres dont ils étaient les disciples bien des professeurs et exégètes ont préféré entrer dans le rang, se condamnant ainsi à dispenser un enseignement auquel ils ne croyaient plus et à perpétuer une illusion qui n'était plus la leur, devenus en somme des faussaires malgré eux. Il est non moins vrai que les Arabes eux-mêmes, fascinés par ce qu'ils croyaient être l'infaillibilité universitaire de l'Occident, ont accepté de s'entendre définir par des observateurs étrangers ; ils ont gobé docilement les jugements téméraires de nos orientalistes, sans se dire que les Occidentaux, mieux avertis, auraient pour leur part accueilli avec un scepticisme cinglant les thèses que se seraient permis de fonder sur leur compte des écoles « d'occidentalistes » installées au Caire ou à Bagdad. Mais s'il existe des orientalistes chez nous, il n'est point d'occidentalistes au Caire. Lacune significative. Car bien entendu elle n'est nullement innocente cette disparité. Au X[e] siècle de notre ère, traitant des insondables secrets de l'histoire, le saint égyptien Niffari s'exprimait ainsi : « la surface de la mer est une clarté qui nous aveugle par ses miroitements ; le fond de la mer est une obscurité impénétrable. Entre les deux nagent de gros poissons qui sont à redou-

ter ». Les égarements de la science sont plus dangereux que ceux de l'ignorance. Dieu sait les mauvaises causes qu'a pu recouvrir du manteau de Noé la discrimination entre Sémites et Indo-européens... discrimination d'autant plus arbitraire qu'une des constantes de l'histoire de l'Orient est l'absence de frontières ethniques ou confessionnelles ; constante assortie d'une autre évidence, celle que, Orient et Occident ne sont nullement des domaines antinomiques mais bien au contraire les pôles d'une même vérité, d'une même culture, d'une même histoire. Les Grecs étaient des orientaux. Les Romains se réclamaient d'Enée. Les racines phonétiques et les écritures sont à ce point enchevêtrées que toute analyse relève de la gageure. L'erreur a été précisément de la tenter à partir de postulats plus ou moins dérivés d'un enseignement pseudo-chrétien et d'une connaissance tronquée des littératures antiques. Simplifiant à l'extrême l'énorme accumulation culturelle accomplie dans notre monde méditerranéen depuis le 4ᵉ ou le 5ᵉ millénaire avant notre ère, résumant en trois ou quatre épisodes exigus un passé vertigineux, nous en avons donné des schémas dérisoires et conformes à nos goûts, c'est-à-dire propres à justifier nos dégoûts. Avant même de nous dire que la plupart des événements d'autrefois nous sont devenus inintelligibles, que les difficultés sémantiques demeurent quasiment insurmontables, nous avons tranché du nécessaire sans avoir pour autant acquis la moindre certitude. Une autre disposition plus périlleuse nous a amenés à confier à une oligarchie de savants confinés dans leur monastère, leur université ou leur laboratoire, l'étude des immenses sociétés antiques dont la vie essentiellement collective, communautaire, anonyme et religieuse n'a guère de rapport avec ces oiseaux rares que sont les spécialistes.

Dans un ouvrage récent sur « l'archéologie devant l'imposture » qui vient d'être publié aux éditions Laffont par J.-P. Adam, directeur du bureau d'architecture antique de Paris, est dénoncé le caractère mystificateur et purement hypothétique d'une certaine science du passé.

L'auteur se dit stupéfait de voir le bon sens bafoué à ce point. Lui-même toutefois n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa logique.

Comment ne pas sourire en lisant sous la plume d'Ernest Renan dans « l'histoire des langues sémitiques » que « par une grâce particulière » Aryens et Sémites n'ont jamais connu « l'état sauvage » et se sont trouvés d'emblée portés au plus haut niveau de la culture ? Telle Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Comment prendre au sérieux des déclarations comme celles-ci : « les Assyriens étaient assurément des Sémites ; quant aux Chaldéens, impossible de savoir qui ils étaient ni d'où ils venaient », affirmation aussitôt complétée par celle-ci « rapidement Chaldéens et Assyriens constituèrent une civilisation commune, dite assyro-babylonienne ». Quelle est donc dans cette civilisation-là la part du sémite et du non-sémite ? Poursuivons : « pour les uns les Hittites étaient des Sémites, pour les autres des Mongols, pour d'autres enfin des Mongols-sémites ». Quant aux Egyptiens ils sont pour les uns des Ethiopiens, pour les autres des demi-sémites mâtinés de Hamitiques ou Africains blancs (?) « Ils ont dû envahir la vallée du Nil à une époque tellement lointaine que l'imagination ne peut le supputer. » Certains sont allés se demander s'ils n'étaient pas d'origine océanienne (sans préciser quel océan). Eux-mêmes avaient leur idée là-dessus ; dans les inscriptions de Karnak ils se disent descendants des Shesou-Hor, c'est-à-dire des « serviteurs d'Horus » c'est-à-dire... des Egyptiens. Voilà au moins une lapalissade honnête. « Il est établi aujourd'hui (?) que l'Arabie centrale fut le berceau des Sémites. Les Sémites qui restèrent en Arabie furent les ancêtres du peuple arabe. Ceux qui s'installèrent dans le bas Euphrate et rayonnèrent ensuite sur tout l'Asie antérieure furent les Assyriens et les... Israélites. » Voilà une interprétation qui confond Chaldéens, Assyriens, Israélites et suppose une « Asie antérieure » vide d'habitants ; car si elle n'était pas vide, par qui était-elle peuplée ? Silence là-dessus. Selon Flavius Josèphe, si souvent cité par nos exégètes, ni les Syriens ni les Egyp-

tiens ni les Libanais ne sont des Sémites, ni les juifs éthiopiens. Mais les Perses le sont. Nos érudits précisent, de leur côté, que les Perses sont des Aryens qui venaient d'Asie et ont envahi le plateau iranien et le nord de l'Inde vers l'an 3000 av. J.-C. Le malheur est qu'il existe une version selon laquelle les Sémites aussi étaient originaires d'Asie. En tous cas les seules inscriptions découvertes en pays mède et perse, terre sacrée de l'aryanisme, sont du cunéiforme, de l'égyptien ou de l'araméen, trois langues dites sémitiques. La contradiction saute aux yeux mais il est vrai que dans le domaine prétendu scientifique nous n'en sommes pas à une contradiction près. Poursuivant plus avant dans nos recherches sur les Sémites nous avons consulté les derniers ouvrages publiés sous le patronage de la Sorbonne, du Collège de France et de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Nous sommes tombés sur des études fort intéressantes mais littéralement truffées d'expression que nous livrons en vrac : « il y a d'assez fortes chances pour que... tout se passe comme si... ; nous avons choisi parmi les hypothèses celle qui nous a paru la plus valable et la plus conforme *à l'idée que nous nous sommes tracée* ; le texte aurait été transcrit à partir d'un original hébraïque... introuvable. » Cette idée de faire appel à la déposition d'un témoin absent n'est-elle pas paradoxale ? On découvre aussi, au hasard d'un commentaire, telle note d'un savant de Heidelberg qui relève l'erreur commise par un copiste il y a 4 000 ans ! Est-ce sérieux ? Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples d'hypothèses problématiques, de conclusions gratuites, le propre de tous ces experts étant de n'être d'accord à peu près sur rien ; sauf, étrangement, sur le terme « Sémite » mais nullement sur son contenu. Bref, nous sommes en pleine ignorance, une ignorance scientifique s'entend. Tout serait pourtant tellement simple si, au lieu de parler des Sémites, héros fictifs d'une étymologie imaginaire, nous parlions des Arabes, peuple bien réel et dont la permanence sociologique, culturelle et linguistique donne vie et équilibre à la Méditerranée depuis plusieurs millénaires. Les monuments sont là pour

attester que la civilisation qui est la nôtre a pris naissance et éclat dans un territoire compris entre le Nil et l'Indus, le Caucase et le détroit de Bab el-Mandeb. Quatre nations s'y sont taillé un empire de longue durée : les Egyptiens, les Syro-cananéens, les Gréco-hittites et les Babyloniens. Une seule langue écrite et parlée a fini par s'y imposer et par recouvrir ce grand ensemble : l'araméen et son annexe occidentale le grec, étroitement apparentés l'un à l'autre. Or l'araméen a évolué naturellement et sans heurt en langue arabe, cette dernière se trouvant désormais l'héritière des passés égyptien, cananéen, hittite et babylonien. Telle est l'exacte mesure de la culture arabe, mère et inspiratrice de l'hellénisme qu'elle a façonné dans son esprit et dans ses lois. Arabe et Grec se conjuguent et se coordonnent pour donner ce que nous appelons la civilisation qui n'est, comme on le voit, pas plus orientale qu'occidentale, pas plus sémite qu'aryenne, mais une et indivisible en toutes ses parties, qu'elles soient spirituelles ou matérielles. Témoins imposants de cette vérité : les trois textes originaux de notre monothéisme ; ils sont rédigés l'un en arabe, le Coran ; les deux autres en grec, l'ancien et le nouveau Testament.

Une mise au point sur l'hébraïsme est ici nécessaire, car une illusion compliquée d'une perpétuelle prestidigitation étymologique a pu entraîner bien des gens à voir dans les Hébreux et dans leur « culture » les ancêtres suprêmes de l'histoire de l'Orient et par là même de la nôtre. Et tout d'abord il est bon de savoir qu'en dehors des textes bibliques, l'histoire fait sur les Hébreux un silence total. Nulle part ni l'archéologie, ni l'épigraphie, ni la statuaire ne révèlent le moindre vestige hébraïque. Sur les milliers de textes cunéiformes ou égyptiens qui constituent les bibliothèques d'Egypte, de Ras Shamra ou de Ninive, pas plus que dans les récits araméens le mot hébreu n'est mentionné ; les fameux rois bibliques que sont David ou Salomon ne défraient aucune chronique. Aucune mention non plus de l'épopée et des batailles liées à un exode des Hébreux. Nulle rupture de civilisation n'est attestée par les fouilles faites en Palestine de-

puis 1890. Le néant est aussi parfait que définitif. Il ne saurait donc être question d'histoire lorsqu'on ignore les faits, ni de tenter de deviner les événements alors qu'on ne possède aucun document. En 1973 a été publiée sous le patronage des autorités israéliennes une belle édition de l'œuvre de Flavius Josèphe ; l'ouvrage est illustré de reproductions babyloniennes, sumériennes, égyptiennes, hittites, c'est-à-dire arabes. Nul hébraïsme là-dedans, pas même dans le texte qui, comme chacun le sait, est une traduction du grec, Flavius Josèphe écrivant en grec et parlant araméen ainsi que tous les Palestiniens de son époque. Ajoutons qu'ignorés des Evangiles, les Hébreux le sont aussi du Coran qui parle seulement des Juifs, des Israélites, ou des Enfants d'Israël. En tous cas chaque fois que figure le mot hébreu dans les littératures arabe, grecque ou latine, il désigne une religion et non pas une nation. Il existe bien une épître aux Hébreux mais elle a été rejetée par les exégètes ; d'abord pour des raisons matérielles, la notation « aux Hébreux » ayant été ajoutée marginalement ; ensuite parce que personne n'était d'accord sur le sens du terme hébreu qui échappe à toute analyse sérieuse. Il nous est actuellement impossible de définir les Hébreux ni dans le temps, ni dans l'espace, ni par la sociologie, ni par la confession. Et ce n'est pas Flavius Josèphe qui nous aidera ; son *Histoire ancienne des Juifs* est étonnante dans ses contradictions et dans ses contes : il place la Chaldée hors de la Mésopotamie, fait d'Abraham un roi de Syrie ; il signale aussi que les « samaritains sont hébreux mais pas juifs ». (page 361 éditions Lidis 1973). Une certitude en tous cas, l'hébreu n'est pas la langue originelle du judaïsme dont l'expression vivante et parlée fut d'abord l'araméen, ensuite l'arabe : le judaïsme ayant partagé le destin culturel des autres religions égypto-babylonienne, orphique, chrétienne ou islamique. Lorsque Jésus sur la croix jeta le grand cri « Allah, Allah, limadha sabactani », c'est en arabe qu'il cria ; tout Arabe en comprendra aujourd'hui le sens : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi t'en vas-tu le premier ? » ou bien « pourquoi me laisses-tu en arrière ? »

Il n'y a rien d'hébreu là-dedans, malgré les commentaires de certains érudits. Par acquit de conscience nous avons relevé les termes donnés comme « hébreux » par les exégètes chrétiens ; la plupart sont tout simplement des mots arabes. Si on se décidait enfin, au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, à réviser l'exégèse biblique sous l'éclairage de la langue et de la culture arabes, toute une scolastique artificielle s'effondrerait au bénéfice d'une vision vivifiée et vivifiante des Testaments. Il est anormal que la Révélation conçue pour la prédication et la prière universelle, faite pour la compréhension populaire, soit devenue la prisonnière de l'hébreu, écriture sacrée inventée pour une minuscule secte sacerdotale. Les juifs d'Orient, quant à eux, n'ayant jamais cessé de s'exprimer en arabe, ont su donner à la littérature, à la pensée, à la science arabes des représentants prestigieux. Nous avons dit que la première version de la Bible juive se présente dans un texte grec tel qu'il fut composé à Alexandrie au IIIe siècle avant notre ère sous le règne de Ptolémée III, en même temps que furent collationnées les œuvres homériques, épiques ou ésotériques que la tradition nous a transmises à peu près intactes. L'Egypte est donc la mère de l'ancien Testament ; un même esprit arabo-hellénique a présidé à l'épopée de David et d'Achille. Tout lecteur attentif s'en apercevra aisément. Comme il fallait s'y attendre, l'indiscutable originalité du texte grec dit des Septante qui est la source de la tradition juive, gêne les hébraïsants qui s'obstinent à n'y voir que la traduction ou l'adaptation d'une première version en langue hébraïque. Rien n'est venu jusqu'à ce jour confirmer une telle hypothèse. C'est seulement à partir du IIIe siècle après J.-C. qu'on se décida à rédiger en hébreu la Tradition juive jusqu'alors formulée en arabo-araméen ; on fit appel, pour la circonstance, au syriaque tel qu'il est encore enseigné aujourd'hui. Quelques fragments hébraïques figurent bien sur le papyrus Nash remontant au Ier siècle av. J.-C., mais on en discute encore et il est probable que les signes sont du néo-phénicien. (Le texte hébraïque de la Bible juive ne sera fixé que fort tardive-

ment, entre le IXe et le Xe siècle de notre ère, par des savants de l'école de Tibériade nommés Massorètes qui utilisèrent quatre sources : le texte grec des Septante, la Vulgate latine de Saint-Jérôme, les Targoumim en araméen et enfin les éléments syriaques.) Il y a quelques années beaucoup de bruit a été fait autour de la découverte des manuscrits de la mer Morte à Khirbet-Quoumràn ; nous étions alors en pleine action sioniste en Palestine, aux Nations Unies et dans l'opinion ; il y avait intérêt à chercher une justification biblique à l'entreprise militaire. Aussi l'opportunité de la découverte avait-elle paru suspecte. Consultés sur la valeur du document les savants avaient été fort prudents et, de toutes façons, en avaient daté la rédaction au IIe ou IIIe siècle de notre ère. De plus, à y regarder de près l'écriture était truffée de signes phéniciens et araméens. Aujourd'hui les soupçons se sont accentués et les manuscrits de la mer Morte sont considérés avec scepticisme ; ils ne sauraient modifier en rien l'opinion que se font les savants sérieux sur le rôle de l'hébraïsme dans l'histoire de l'Orient. Nous avons vu l'église romaine inventer un latin liturgique et évangélique destiné à sa vie intérieure et dont la sonorité archaïsante a été recherchée pour symboliser le décalage entre la société des hommes et l'expression divine. Que les résonances harmonieuses des psaumes en latin d'église ou en langue hébraïque puissent atteindre le cœur et réveiller des intuitions sur l'au-delà, c'est une certitude. Mais personne n'est jamais allé y chercher une documentation linguistique valable ni surtout l'origine ou l'aboutissement d'une culture. La beauté de ces langues liturgiques tient précisément à leur irréalité. Leur valeur est d'ordre esthétique et non historique. Quant à la langue hébraïque moderne, elle est une invention, dictée par les circonstances à Eliezer ben Yéhouda qui publia entre 1910 et 1922 un dictionnaire commandé par le Mouvement sioniste mondial et destiné à procurer une sorte d'espéranto aux juifs du monde appelés à émigrer en Palestine. Elle est donc un instrument politique.

Quelles sont les raisons qui ont poussé la science occi-

dentale à faire de l'hébreu le fil d'Ariane de ses recherches orientales, alors qu'elle disposait d'une langue arabe vivante, sûre, expression fidèle d'une continuité plusieurs fois millénaire et propre à élucider aisément le mystère des hautes époques ? On pourrait chercher une explication dans le parti pris de l'église catholique romaine et de ses érudits qui avaient fait de leurs couvents les forteresses d'une exégèse militante. Depuis les IVᵉ et Vᵉ siècles qui avaient vu l'affrontement des églises d'Orient et d'Occident dans les violents conflits christologiques autour des Nestoriens, des Monophysites, Aryens et autres « hérétiques », Rome était en guerre ouverte ou latente contre les dialectiques arabes. Les Croisades que devait entreprendre plus tard la puissance pontificale contre l'Orient n'étaient pas seulement dirigées contre l'Islam mais bien contre tous les systèmes religieux et philosophiques inspirés directement de la pensée arabe, tels qu'ils animaient l'Orient ou tels que les avaient adoptés certaines sociétés d'Espagne, de Russie ou de la France méridionale. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'on appelait « arabes » les Aquitains, les Basques, les Andalous ou Castillans peu touchés par le christianisme trinitaire et ouverts tant au judaïsme qu'à l'Islam. Il est à cet égard instructif que le christianisme oriental (si riche de foi et de traditions évangéliques) n'ait jamais cherché dans l'hébreu les voies de sa justification, alors qu'il était particulièrement bien placé pour le faire. Ce catholicisme-là est resté attaché à la langue ancestrale, l'arabe. C'est bien le christianisme latin et lui seul qui s'est adressé à une forme retirée et excentrique de la Tradition, utilisant de bonne heure l'hébreu comme une arme et un instrument de croisade contre la métaphysique orientale.

Ainsi donc de même qu'il est aberrant au nom d'un prétendu sémitisme de séparer les Arabes de l'ensemble culturel égypto-cananéo-babylonien dont ils sont partie intégrante, il tient de la superstition de faire à la langue hébraïque une place à part ; elle n'est qu'un rameau tardif et liturgique de la langue arabe, rameau intellectuel très longtemps ignoré des peuples et par là même infécond

parce que dans une large mesure fabriqué. Aujourd'hui encore l'hébreu appartient au petit monde clos des savants. Au sens populaire et historique du terme il n'a pas d'existence propre. Déjà la faveur de ses défenseurs s'estompe et la science moderne est en train de remettre en cause la valeur de cet emblème liturgique drapé dans le manteau de la propagande apostolique et romaine. A l'expression « référence hébraïque » le moment est venu de substituer celle de « référence biblique », car, comme nous le voyons, l'une ne coïncide guère avec l'autre, le terme « biblique » ayant infiniment plus d'affinité avec le terme arabe (ou araméen, ce qui revient au même). Remplaçons Noé par son nom arabe Nùh, Job par Ayyùb, Jonas par Yùnous ben Matta, Sem par Sam bin Nùh, Abraham par Ibrahim, David par Daoud, Aaron par Haroun, Salomon par Soleïman, Goliath par Djalloud, Jésus pas Issa, Marie par Myriam, et alors nous retrouverons la fraîcheur primitive du Testament et sa présence réelle ; nous sentirons combien il a perpétué, de millénaire en millénaire, une parole qui est demeurée en intonation et en esprit celle des millions d'hommes qui peuplent aujourd'hui l'Orient dont ils sont les indiscutables héritiers. Alors il tombera sous le sens que non seulement le judaïsme, le christianisme et l'Islam, mais encore les religions zoroastriennes, solaires, orphiques, religions de mystères et de salut, cultes grecs et romains dérivent comme frères et sœurs du cosmos oriental tel qu'il régnait autrefois entre le Nil et l'Indus, porté par une langue commune, l'araméen toujours vivante dans l'actuelle langue arabe. Lorsque Jésus déclare : « Avant qu'Abraham fût, je suis » il affirme que sa parole n'est pas une leçon tirée du judaïsme mais qu'elle procède d'un univers spirituel bien antérieur. Entre le Nil, le Caucase, le Yémen et l'Indus se sont croisés, et entrecroisés en un tissu serré, des courants mystiques qui se sont parfois confondus au point qu'il est vain d'en chercher les lignes de partage géographiques. Le monde culturel, religieux et poétique de l'Orient des premiers âges était parfaitement œcuménique et le demeura longtemps. Ainsi dès le 2ᵉ millénaire

avant notre ère la déesse Ishtar était-elle honorée à Thèbes, Babylone, Karkémish ou Suse avant de l'être par les Grecs sous le nom d'Aphrodite et par les Romains sous les traits de Vénus ; de même au IIIe siècle de notre ère l'empereur Alexandre Sévère, élevé à Antioche et éduqué par l'égyptien Origène, adorait-il dans un même oratoire une trinité rassemblant Abraham, Orphée et Jésus. La société antique n'analysait pas en effet la religion mais la vivait, comme elle vivait la nature, le ciel et la terre. Elle ne se posait point les épineuses questions dont notre rationalisme fait son jeu quotidien. Quelles qu'aient pu être les particularités doctrinales des religions de Baal, de Jéhovah, d'Isis, d'Orphée ou de Jésus, toutes avaient de l'homme la même idée ; elles le regardaient du haut des cieux ; n'ayant nullement en vue son bonheur personnel elles ne se préoccupaient que de son entente harmonieuse avec les Eléments, avec les Origines, la Mort, l'Univers. Et comme l'histoire de l'Univers ne se mesure pas à la durée d'un jour mais à l'année lumière, la société antique, imbue de religion, établissait ses calculs politiques ou historiques à partir d'énormes quantités d'espace et de temps. C'est dire combien alors une vie humaine ne comptait qu'à la seule condition de se trouver enchâssée dans une réalité tout à la fois cosmique et épique donc mythique, car Dieu ne peut être qu'épique. Il n'est pas là pour faire le décompte de nos états d'âme ou des intermittences de notre cœur. L'histoire au jour le jour, à l'événement l'événement, telle que nous la concevons n'est pour l'homme antique qu'une aventure misérable. Son destin il le voit, il le vit sous la forme d'un drame à plusieurs registres où s'affrontent des peuples entiers, des cités célestes, des Puissances fabuleuses. A ce niveau là les différences s'effacent. Toutes les religions se rejoignent au ciel. Le ciel est un, la religion est donc une. Les querelles théologiques n'apparaîtront que tardivement. Temples de Baal ou de Mithra, églises d'Axoum ou d'Arménie, sanctuaires d'Osiris ou oratoires de Mésopotamie, mosquées ou synagogues du Yémen ou de Syrie exprimeront longtemps une mentalité identique. Et cela est tellement vrai qu'on

a pu voir tout au long des siècles des sanctuaires passer successivement du culte d'Ishtar, à celui d'Orphée, de l'Eternel des juifs à celui de Jésus ou à l'Islam ; le fanatisme religieux ou philosophique étant la caractéristique du monde contemporain. De cet œcuménisme dans l'espace et dans le temps la langue grecque donne un témoignage singulièrement précieux mais plus encore la langue arabe puisque, sans interrution, depuis ses origines nilotiques et mésopotamiennes jusqu'à l'heure présente, elle a porté en elle toutes les formes, sans exception, de la religiosité dont est pétrie notre société, toutes les méditations, les philosophies, les esthétiques et les sciences occultes ou publiques. En arabe parlait le prêtre de Baal, en arabe le dévot d'Isis ou Moïse l'Egyptien, en arabe bien entendu le Christ quand il s'entretenait avec Caïphe ou avec le peuple de Palestine ; en arabe le prophète Mohammed. La droite ligne de notre culture n'a point dévié. C'est en effet un jeu d'enfant pour un philologue de retrouver à la racine des langues égyptienne, cananéenne, anatolienne ou assyro-babylonienne les éléments essentiels de la langue arabe ; parfois même le mot a été transporté dans son entier à travers les siècles qu'il résume en un racourci stupéfiant. Quelques exemples : dans les textes cunéiformes et araméens la Mésopotamie est appelée Senaar ; l'arabe d'aujourd'hui l'appelle Shenaar. Le dieu solaire Chamash correspond à l'arabe moderne Chams qui désigne le soleil ou l'Orient ; le Baal signifie en arabe « maître », et Rab (terme mésopotamien qui donnera rabbin) veut dire « père » ; Rab el beït est le « maître de maison ». Le suffixe « malek » accolé à tant de noms bibliques veut dire « propriétaire ». Le dieu babylonien de la foudre s'appelle Baraq ; l'arabe du XX[e] siècle dit Barqua ; le dieu de la fortune est Djad ; en arabe moderne Djada signifie prospérité ; le dieu Tammouz a donné son nom au mois de juillet arabe. Les innombrables termes mésopotamiens ou bibliques contenant la racine Chalem, Chalom etc. rappellent l'arabe Salam. Le dieu syro-palestinien des Enfers s'appelle Moùt ; le même terme désigne en arabe la mort. « Hag » signifie en mé-

sopotamien la fête rituelle ; en arabe « Hadj » est la fête du Pèlerinage. Quand à Sabet qui veut dire en arabe samedi, c'est-à-dire le Sabbat, il dérive directement du babylonien Sabattu, fête de la pleine lune. Nous n'en finirions plus. Il n'est pas jusqu'à la langue grecque qui n'ait puisé dans le fonds mésopotamien et araméen une part notable de son vocabulaire et de ses structures. Si le mot grec « Sibylle » (Sibulla) désigne une personne sacrée chargée d'énoncer des oracles, l'arabe « as sabil » veut dire « chemin qui mène à Dieu » ; on s'en sert aussi pour désigner l'emplacement qui, dans chaque ville ou cité, sert de lieu de rencontre ou de méditation, généralement orné d'une fontaine. Les Grecs, il est vrai, n'ont jamais fait mystère de leur ascendance asiatique ; ils se disaient disciples des Egyptiens et des Babyloniens ; leur panthéon était arabe ; leurs cosmogonies et théogonies directement inspirées d'Anatolie ou de Canaan. Le père d'Hésiode n'était-il pas d'origine éolienne ? Hérodote s'étonne qu'on distingue l'Europe de l'Asie car il n'y voit, et ses compatriotes avec lui, qu'une seule et même culture. Effectivement la Grèce est née de l'Asie, recueillant par l'intermédiaire de la colonisation phénicienne le fruit de quelque 4 000 ans d'efforts menés par l'Egypte et la Babylonie. Son éclosion certes fut tardive puisque 1 000 ans avant Homère, alors que les Grecs végétaient encore dans l'obscurité, les sujets de Thoutmosis jouissaient dans la vallée du Nil d'un art et d'un confort raffinés. En transmettant à l'Occident sicilien et italique l'héritage asiatique la Grèce devait y introduire les diverses religions arabes et notamment le christianisme puisque c'est en grec que le nouveau Testament parvint en Méditerranée occidentale. Pourquoi dans ces conditions, nous qui sommes les fils de l'hellénisme, continuerions nous à nous définir par rapport à la seule philosophie judéo-chrétienne ? Juifs et Chrétiens ne sont qu'un élément de l'apport hellénique. Fils de l'Asie, fils de l'arabisme nilo-mésopotamien, voilà ce que nous sommes en vérité. C'est la totalité du legs que nous revendiquons. Défions-nous donc des clichés passe-partout. Ju-

daïsme et Christianisme sont des termes qui masquent une vérité infiniment plus complexe et plus vaste, nous l'avons vu, que les castes où nous les enfermons. Il y a tant de choses troublantes au sujet des Juifs dans les histoires de Flavius Josèphe, dans les littératures grecque et latine, dans les Evangiles mêmes puisque saint Jean appelle « Juifs » les ennemis du Christ. Comment expliquer que Jésus, en contradiction ouverte avec la loi de Moïse, soit allé jusqu'à fêter sa Pâque à lui, à une date qu'il a choisie à contre-temps, puisque la célébration de la Pâque juive a coïncidé avec sa mort ? Autre question troublante : ces autres « Juifs », les Apôtres, qui ont rédigé les Evangiles à partir de l'an 70 ou 80, pourquoi ne mentionnent-ils nulle part un événement dont on nous dit qu'il a secoué la société juive : la destruction du Temple par Titus en l'an 70 précisément ? Pourquoi de son côté, Flavius Josèphe ne parle-t-il qu'accidentellement de Jésus de Nazareth ? Autre interrogation tout aussi grave : les premières métropoles chrétiennes ne furent ni Jérusalem ni Nazareth mais les grandes capitales arabes de l'époque, Philadelphie, Ptolémaïs, Sardes, Pergame, Damas, Smyrne, Ephèse, Laodicée. Pourquoi l'Apocalypse qui est une lettre de Révélation (du grec apokalupteïn, découvrir) fut-elle adressée à la fin du Iᵉʳ siècle au 7 églises arabes d'Asie, celles là mêmes exactement qui abritaient les grands cultes d'Isis, de Baal, d'Orphée ? L'Apocalypse contient une imprécation contre « ceux qui se disent juifs et ne le sont pas, mais qui appartiennent à la synagogue de Satan ». Etrange aussi la déclaration de saint Paul qui appelle « Israël » l'ensemble des croyants, ajoutant pour épaissir l'énigme : « Ceux qui descendent d'Israël ne sont pas tous d'Israël ». Les Evangiles disent aussi qu'il y avait des « Grecs qui montaient adorer à Jérusalem ». Que signifie, en l'occurrence, « Grecs » ? Que signifie « Juifs » ? Non décidément rien n'est simple dans ce jeu de terminologie et il faut penser sérieusement à nous défaire des habitudes prises concernant l'exclusivité de notre prétendu héritage judéo-chrétien ; cessons de nous

en prévaloir ; invoquons plutôt la tradition gréco-asiatique. Y a-t-il meilleure façon d'échapper aux fausses catégories que sont l'aryanisme et le sémitisme ? Quant au judaïsme, orphisme, christianisme, manichéiste, islam, gnoses innombrables, les gens d'autrefois les considéraient comme les éléments d'un ensemble indivisible ; l'échange des dieux et des anges s'opérait aisément pour la simple raison que ces gens d'autrefois étaient profondément des Croyants. Et c'est bien sans doute parce que nous ne le sommes plus que nous nous attachons furieusement à quelques points de dialectique auxquels nous avons réduit la religion. L'œil inexorablement fixé sur les mêmes fantômes nous perdons de vue la course du soleil. Avouons que notre horizon se borne à nous-mêmes et à quelques idées reçues qui nous confirment dans une haute idée de notre valeur. Laborieusement, scrupuleusement nous travaillons à parfaire l'image où nous nous complaisons. Tandis que les peuples de grande culture acceptent de vivre inconscients et intégrés corps et âme à leur histoire, nous autres, Européens, sommes travaillés par l'insomnie d'une quête perpétuelle. Les civilisations égyptienne, cananéenne, babylonienne ou anatolienne ont été étudiées séparément selon la méthode de la monographie, de même qu'a été inventé un « monde arabe » lui aussi à part ; poussant plus loin l'analyse nous avons distingué à l'intérieur de ces civilisations des sous-groupements provinciaux qui ont été à leur tour divisés puis sous divisés en corpuscules confessionnels, éthiques, familiaux etc. L'art de la dissection est allé si loin que les civilisations, sous notre microscope meurtrier, ont fini par se briser en miettes. Car dans le même temps que progressait la démarche analytique, reculait le goût de la synthèse sans laquelle pourtant il n'est pas d'histoire possible. Il paraît inconcevable à nos critiques de juger de l'histoire de l'Orient et de l'Occident non à partir de tel ou tel pays isolé, non en se fondant sur tel ou tel épisode, mais à partir d'une unité culturelle et sociologique dont tous les documents démontrent la cohérence indiscutable. Militaires ou politiques les frontières

tracées selon les besoins des professeurs ou des archéologues ne passent pas nécessairement par le cœur des hommes. Lorsque, dans une vision de synthèse, nous affirmons que l'Orient se définit par une culture arabe dans un espace arabe, nous n'inventons rien ; nous ne faisons que rassembler et réajuster l'un à l'autre les éléments géographiques et culturels maintenus jusqu'ici dispersés par une volonté d'analyse excessive. Volonté qui est la première responsable de notre exclusion du monde réel.

Le second coupable est l'enseignement universitaire dispensé depuis la Renaissance exclusivement en faveur d'Athènes et de Rome devenues des Utopies rétrospectives dans lesquelles l'Européen, depuis le XVe siècle, a cru découvrir l'apogée de ses idéaux. C'est à compter de cette époque que les Arabes cessent d'intéresser la culture européenne pour s'enfoncer dans des sables de plus en plus reculés d'où ils seront extraits au XXe siècle par les spécialistes du chameau, de la tribu, de la vendetta, des Bédouins. C'est aussi à partir de la Renaissance que, pour expliquer tout de même l'extrême raffinement artistique, industriel et scientifique de la période des Califes, on fait des Arabes les traducteurs et les adaptateurs des Grecs. La légende a la vie dure et il se trouve aujourd'hui encore, chez les Arabes eux-mêmes, des gens pour s'en prévaloir dans la défense et l'illustration des thèses arabisantes. Sous la plume d'un auteur bien intentionné nous lisons : « Si Avicenne n'avait pas traduit Aristote, saint Thomas d'Aquin n'aurait peut-être pas existé. » La vérité est autre ; elle est celle-ci : « Si la Grèce n'avait pas été formée à la culture arabe, Aristote n'aurait certainement pas existé. « Oui, au firmament de la Renaissance ne brillèrent qu'Athènes et Rome. Elles étaient l'alpha et l'omega de l'honnête homme. » Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère « se promet Ronsard avec gourmandise. Dans son admirable toile de « l'Ecole d'Athènes » Raphaël s'est proposé de figurer l'architecture mentale de la parfaite humanité. Les pontifes catholiques de Rome revêtent la majesté militaire et juridique

des Césars. Mais sous l'apparence des retrouvailles intellectuelles avec l'antiquité débute en fait l'ère du rétrécissement culturel, car si Athènes et Rome, qui ne furent que des puissances relativement modestes, envahissent à partir du XVe siècle toute la scène européenne, en contre partie s'efface de notre tradition le souvenir de l'immense culture arabe qui du Nil à l'Indus avait couvert une durée plusieurs fois millénaire. Avec les XVIIIe et XIXe siècles, sous l'influence des théoriciens de la démocratie et de la libre pensée qui allaient s'emparer des écoles et régner souverainement sur la rédaction des manuels scolaires, Athènes devint l'idole de l'enseignement républicain, la Rome des Brutus l'enseigne des vertus civiques. Caricaturées en maîtresses du genre humain les deux capitales figurent au fronton des chapelles politiques, des professions de foi de la société libérale. La Prière sur l'Acropole d'Ernest Renan reste un chef-d'œuvre du genre en même temps qu'un bel exemple de niaiserie littéraire. En regard des Pyramides et des temples de Karnak ou de Louqsor, le Parthénon n'est pourtant qu'une bien petite chose ; petite chose la république athénienne qui entre la victoire de Salamine et la capitulation aux mains du spartiate Lysandre ne brilla guère plus de 70 ans. Les quelques 1 150 ans de la puissance romaine que sont-ils face aux 5 000 ou 6 000 ans des civilisations égyptienne et babylonienne, issues de la nuit des temps, prolongeant encore de nos jours en terre d'Orient leur règne invulnérable ? Et encore est-ce à l'Orient que l'empire romain a dû de se perpétuer si longtemps, absorbé qu'il fut dès le règne d'Octave Auguste dans un ensemble culturel, religieux, politique qui coalisait l'Egypte, l'Anatolie, l'Asie mésopotamienne et syrienne. L'empire fut marqué du signe arabe sitôt qu'à la commande d'Agrippa, fut édifié à Rome par un architecte syrien le temple du Panthéon à l'aube de l'ère chrétienne. Avec les Flaviens débutent les dynasties asiatiques. Rome se survivra en Byzance, Justinien sera le précurseur des Califes. Athènes dans tout cela ? Une bourgade perdue. Si l'imagination et les partis pris esthétiques ou politiques l'ont magni-

fiée, l'histoire l'a mise à sa juste place. Ni le christianisme ni l'Islam n'ont pris le chemin de la capitale de Périclès ; ils ont pris celui de Damas, de Médine, de Jérusalem. Le Moyen-Age fasciné par l'Egypte et la Terre Sainte ne se souvient guère d'Athènes. L'œuvre maîtresse de l'époque, la Légende Dorée, qui rassemble au XIIIe siècle les traditions populaires de l'Europe, célèbre la Palestine, la Syrie, l'Egypte, Byzance, l'Anatolie ; quelques mots à peine sur Athènes. Or cette Légende Dorée, bien ignorée de nos jours, est une somme de connaissances et de sciences de toutes sortes qui constitue, avec l'œuvre de Dante qu'elle a inspirée, la plus importante réserve de thèmes artistiques, poétiques, liturgiques, qu'ait jamais connue la chrétienté. Ainsi des deux capitales de nos Humanités classiques, l'une Athènes a péréclité en banlieue de l'histoire ; météore au ciel des intellectuels, elle n'a rien apporté aux peuples d'Orient ou d'Occident ; l'autre, Rome, s'est fondue au creuset de la culture arabe dont elle est devenue par Byzance et par l'Eglise une héritière et un témoin. Tirons-en les réflexions propres à la remise en ordre de nos convictions.

Il est aussi grand temps que la confusion cesse entre l'histoire de certaines tribus malheureuses de la presqu'île arabique et l'histoire des Arabes. Pas plus que l'histoire de France ne se confond avec celle de la Lozère ou des cantons deshérités des régions alpines, la réalité et la culture arabes ne se limitent aux champs de parcours de ces trois ou quatre familles errantes dont les experts nous racontent lyriquement et confusément le destin miraculeux. Il n'est point de miracle en notre monde. Si la civilisation arabe s'est, en un clin d'œil, étendue des Pyrénées à l'Insulinde, c'est qu'elle n'était point l'apanage d'une poignée de mangeurs de lézards soudainement divinisés. Si la religion musulmane s'est propagée sur des continents entiers, si la langue arabe a connu une fortune que n'a encore atteinte aucune autre, si elle a été la langue du judaïsme, du christianisme, de l'Islam, de la gnose, des mystères et des magies, c'est bien parce qu'une imposante civilisation lui donnait une autorité dépas-

sant de loin telle colline du Hedjaz. A cette autorité ont obéi les Grecs puis les Romains et avec eux les Etrusques, avant que ne s'y rallient les royaumes Wisigoths d'Occident et les princes de l'Inde. C'est la raison pour laquelle il est aussi difficile de croire à une victoire grecque lors des guerres médiques qu'à une conquête d'Alexandre en Asie ; tout aussi difficile d'admettre une invasion militaire de l'Espagne par les seuls Arabes du Hedjaz. Dans un cas comme dans l'autre la disproportion des forces était telle qu'elle conduit à chercher ailleurs que dans les explications scolaires les raisons profondes de ce qui fut non pas un conflit mais une collaboration. Dans cette quête il suffira de se fier au bon sens. Il est généralement plus honnête que l'érudition.

Si nous rejetons comme fantaisiste et dénué de la moindre valeur scientifique le concept de « peuple et langue sémitiques », si nous réfléchissons afin de voir clair et nullement pour nous complaire dans les idées reçues, si nous sommes résolus à ne rien emprunter au rêve, alors il faut définir l'arabisme comme une culture, comme la seule culture de l'Orient et entreprendre à la lumière de cette culture la révision de ce qui nous a été enseigné à l'école sous le titre *l'Orient et la Grèce.*

Nous n'y parviendrons qu'à la condition d'écarter la vision incohérente et fragmentaire de l'Orient que nous avons reçue de nos maîtres, précisant d'abord ce qui revient à l'Islam et ce qui ne lui revient pas. La politique de l'Islam, si elle a centralisé les pouvoirs, n'a point unifié les nations ; cette unité nationale et territoriale dont Alexandre avait profité avant les Califes, l'Islam l'a héritée des siècles antérieurs. La politique de l'Islam n'a pas davantage promu la société arabe : cette société avait déjà été portée au plus haut niveau de la civilisation par les ancêtres pharaoniques ou babyloniens. Sorti du désert l'Islam n'est pas retourné au désert mais s'est adressé dans leur langue et dans leur mentalité aux foules innombrables des grandes cités maritimes et fluviales. La religion révélée au Prophète était conforme à leur entendement ; n'étant ni une innovation insolite ni une révo-

lution ; elle accomplissait simplement les Traditions et les Ecritures précédentes ; elle ne niait ni ne reniait, elle intégrait ; les spiritualités de l'Orient multiples en apparence mais une en essence elle les résumait en un acte de foi unique sur l'unicité de Dieu. Le Coran n'ajoute pas, il totalise ; le Coran ne discute pas, il conclut ; il ne divise pas, il rassemble. A proprement parler il n'est point une religion nouvelle. Il clame la soumission au Dieu de toujours, présent au passé comme à l'avenir, seul, immuable et incréé, remplissant l'univers. Ce n'est certes point là une conception née de l'écho au coin d'un désert mais bien la quintessence d'une méditation portée de siècle en siècle au travers des plaines nilotiques, cananéennes et mésopotamiennes ; on y retrouve la cosmogonie chaldéenne, la résurrection égyptienne ou chrétienne, l'espérance apocalyptique qui, avant de résonner dans la bouche de saint Jean avait déjà été entendue des disciples de la gnose. L'Islam n'a donc nullement surpris les peuples de l'Orient, il les a éclairés, ce qui est différent. Point n'a été besoin d'épée ni de persécutions pour les convertir. Ils étaient naturellement conduits à l'Islam par la pente de leur croyance ancestrale. Non seulement les Juifs et les Chrétiens mais encore les Mages, les Grecs, les adorateurs des diverses divinités y ont reconnu une parole qui ne leur était point étrangère. Pas plus que l'Islam n'a eu à conquérir de haute lutte l'opinion, les Arabes n'ont eu à conquérir militairement l'Orient et la Méditerranée où ils étaient chez eux depuis les temps reculés. En revanche ils ont culturellement conquis l'Occident européen et, par voie de conséquence, l'Occident américain en y introduisant leurs religions, leur philosophie, leur esthétique. Vaste entreprise dans laquelle ils eurent pour alliés et intermédiaires l'hellénisme et le rejeton étrusque, levain des sociétés italiques. Durant longtemps c'est à l'hellénisme seul qu'on attribua cette initiation culturelle sans mesurer le miracle que cela aurait supposé, sans voir non plus que la Grèce n'était qu'un balcon et une annexe de l'édifice arabe de l'Orient, ce que les Grecs reconnaissaient eux-mêmes parfaitement.

Mais en l'occurrence nous fûmes plus Grecs que les Grecs. On risque de ne rien entendre à Périclès et à Eschyle si on ignore leur parenté asiatique. On se méprendrait sur l'Islam et sur les Arabes si on les détachait de leur géographie et de leur spiritualité maternelles.

II

CINQ MERS, CINQ FLEUVES, CINQ EMPIRES

« Temps, image mobile de l'immobile éternité. »

Platon.

Ces nations appelées fallacieusement « sémites » et qui sont en réalité arabes comment se sont-elles organisées politiquement dans la région ? Pour échapper à l'erreur traditionnelle de briser leur espace géographique et d'en étudier séparément les morceaux, alors qu'ils sont les membres d'un même corps animés d'une même vie, nous les suivrons plutôt dans leur marche commune à travers le temps. Terre impériale l'Orient a vécu au rythme monotone de cinq empires : égyptien, babylonien, romain, byzantin, califal. Nous verrons que chacun de ces empires se superposait au précédent sans en modifier les structures sociologiques ou culturelles, de sorte que du premier pharaon mythique Ménès qui régna au cinquième millénaire avant notre ère jusqu'à la chute du dernier calife en passant par Alexandre, une continuité sans faille s'est instaurée en Orient ; continuité linguistique, continuité intellectuelle, continuité économique. Les modifications apportées par les siècles sont si minimes qu'elles nous démontrent combien l'histoire dans sa lente patience

est en contradiction avec la hâte des individus. L'Egyptien d'aujourd'hui est aussi antique que le contemporain de Ramsès ; le Yéménite compagnon de Belkis (la reine de Saba) n'est pas moins moderne que tel marchand du port d'Aden. Tout se passe comme si le temps n'était que l'image mobile de l'immobile éternité. Les quatre empires orientaux ne se sont pas limités à régner sur les terres comprises entre la Libye et la mer Indienne, le Pont-Euxin et la Somalie ; ils ont étendu de bonne heure leur influence sur la Grèce continentale et insulaire, sur la Sicile et l'Italie occidentale, avant d'atteindre le détroit de Gibraltar. Palestine et mer Egée étant les clefs de l'ensemble, les cinq mers : Méditerranée, mer Noire, mer Rouge, golfe Persan, océan Indien en étant les eaux mères. Le Tigre, l'Euphrate, le Nil, le Rhône et le Danube en étant les voies de dispersion. Notre civilisation s'est formée au cours des âges dans un triangle compris entre le Bosphore, le Nil et Suse, la capitale élamite ; elle a pour géniteurs les peuples égyptien, cananéen, anatolien et assyro-babylonien appartenant à la même famille arabe. Peu importe d'où ils venaient nous ne le saurons probablement jamais ; et quand bien même le saurions-nous, nous n'en serions guère plus avancés pour nos conclusions. Il faudrait aussi y inclure les civilisations de la Crimée et de la Caspienne.

Penchons-nous sur une carte de l'Orient ; quelles sont les grandes cités qui apparaissent ou disparaissent de la scène au gré du drame dont l'origine remonterait au 5ᵉ millénaire avant notre ère, notre ignorance nous interdisant de remonter au-delà. Quatre noms resplendissent d'abord : Memphis, Tyr, Babylone, Suse. Puis six autres leur succèdent : Alexandrie, Carthage, Rome, Antioche, Byzance, Séleucie. Enfin un dernier nom brille seul : Bagdad. Comme si Bagdad était l'aboutissement et l'éclosion d'une culture qui avait naguère entraîné dans son sillage Athènes, Carthage, Syracuse, Cumes, mais dont les hauts lieux demeuraient l'Egypte et la Mésopotamie. A part ces villes mémorables, le reste de la carte de l'Orient reste plongé dans le noir. On n'y remarque ni la

cité de Teima du Hedjaz septentrional, ni Marib au Yémen, qui attestent pourtant qu'en ces hautes époques existait déjà une communauté culturelle entre les populations du désert arabique et les opulents royaumes fluviaux, entre « les sémites du sud et les sémites du nord » comme diraient nos savants qui redoutent de prononcer le mot « Arabe ». On n'y remarque pas davantage Khouitatonou qui vit la révolution religieuse d'Akhounaton Aménophis IV, le fleuve Mélès dont la rive porte le tombeau d'Orphée, Beethléem, Assos en Thrace où se forma Aristote. Ce qui prouve qu'une ville ou une région peut être ignorée des archéologues et des savants sans être pour autant inconnue de l'histoire. Il est en tous cas deux cités, deux jalons qui, pour modeste que soit leur renommée, n'en occupent pas moins une place maîtresse dans l'histoire de l'Orient parce qu'elles en indiquent le mouvement d'ensemble et les lignes de forces. Ces deux cités sont Gaza sur le littoral palestinien et Karkémish dans la haute vallée de l'Euphrate. Carrefours culturels et commerciaux elles furent aussi naturellement des champs de batailles. L'une et l'autre étaient des étapes sur les deux routes mondiales de l'époque. La première avait pour clefs les capitales égyptiennes Memphis ou Thèbes, pour annexe le golfe d'Akaba ; cette voie qui empruntait le cours du Nil et la mer Rouge drainait les produits soudanais ouest-africains ; utilisant le Yémen et les entrepôts du Hedjaz, orientée du sud au nord dans le sens des méridiens, elle se dirigeait ensuite vers Ninive, suivait enfin le cours de l'Euphrate pour descendre sur Babylone ; une autre branche se dirigeait par voie de terre vers la mer Noire. Les pharaons ne cessèrent de veiller à la sécurité de cette route du haut Euphrate dont l'aboutissement était précisément Karkémish ; des expéditions militaires incessantes étaient parvenues à établir sur la Palestine et la Syrie septentrionale un protectorat égyptien de longue durée. Mais il y avait une seconde route, asiatique celle-là, qui avait Babylone pour chef-lieu ; orientée d'est à l'ouest dans le sens des parallèles, elle acheminait les produits de l'Inde et de l'Insulinde,

enrichissait l'Oman au passage, franchissait le détroit d'Ormbuz, et longeait le golfe persique ; remontant ensuite par la Cissie, la Matiane, l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce et la Phrygie elle gagnait Sardes, la grande capitale de l'Asie mineure, et de là Pergame, Smyrne, Ephèse, Milet où prospéraient les armateurs et les commerçants grecs. Cette seconde route passait aussi par Karkémish où se rencontraient donc les deux empires égyptien et babylonien, africain et asiatique, pour s'équilibrer lorsque les forces étaient égales, pour se combattre en cas de fléchissement de l'une ou de l'autre puissance. Le Naharaina ou bassin du haut Euphrate fut avec Karkémish un des carrefours stratégiques les plus disputés de l'antiquité. Il était tentant pour les habitants de l'Anatolie, propriétaires naturels de ce carrefour tant disputé, d'y établir à leur tour un empire : ce sera le grand empire hittite ou mittanien qui, combattant ou collaborant, tantôt avec l'Egypte, tantôt avec l'Assyro-babylonie, connaîtra un destin aussi brillant sinon aussi durable que ses deux concurrents.

Ainsi, durant trois millénaires au moins (et sans doute davantage) deux courants d'échanges importants et ininterrompus vont brasser trois continents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Par la Babylonie et l'Asie mineure le monde gréco-égéen va être nourri de culture et de produits importés de la Chaldée et de l'Inde. Par le Nil et la Palestine la péninsule hellénique va recevoir les produits africains, éthiopiens, yéménites. Inversement les voyageurs et les commerçants grecs ou autres se déplaceront avec leur culture, leur langue, leurs marchandises vers des terres aussi reculées que l'Angola ou Ceylan. Depuis les réflexions flatteuses de Paul Valéry notre présomption n'a fait que croître ; nous croyons que les horizons de l'univers se sont rapprochés parce qu'on se déplace plus vite ; nous avons l'impression fausse que le monde antique était immobile, cantonné dans une vision villageoise et ignorante des peuples voisins. Il est au contraire indéniable que la multiplication des frontières nationales, la sclérose des coutumes, les discriminations et les attachements

qu'implique notre existence quotidienne, ont rendu l'homme moderne plus casanier et plus craintif qu'autrefois. Le fait qu'il voyage plus vite et plus facilement n'arrange rien au contraire ; cela veut dire qu'il se trouve désormais dans de moins bonnes dispositions pour s'intéresser vraiment au pays qu'il visite. Les circonstances mêmes de son séjour et du transport l'isolent bien plus qu'elles ne le rapprochent des autres. Nous voyageons dans une cage fabriquée exprès pour nous et d'où nous ne sortons qu'une fois rentrés à la maison. Peut-on encore appeler voyage cette sorte de déplacement ? Dans l'antiquité c'est par tribus entières, par nations ou par familles qu'on partait s'installer ailleurs, plus ou moins durablement. Les chroniques d'Egypte, de Babylonie, de Phénicie, d'Anatolie, de Grèce, sont pleines de migrations, de colonisations, de départs, d'arrivées. On bougeait beaucoup dans l'antiquité. Et l'on voudrait que ces gens du Hedjaz, de l'Hadramaout, de Sanaa, de la Mekke, de Médine, soient restés de simples et misérables spectateurs inactifs, alors que du nord au sud, d'est en ouest, s'accomplissait le prodigieux brassage que nous savons, assorti d'une circulation de biens, de métaux précieux, d'armes, de navires, d'idées, de cultes, de dieux ! Ils étaient emportés dans le mouvement des autres, n'ignorant rien de ce qui se passait à Sardes, Suse ou Ninive ou Karnak ou Athènes, s'alimentant aux mêmes sources culturelles, partageant en tout et pour tout le destin qui se décidait, comme cela s'est fait et se fait toujours, dans les grandes capitales du moment. C'est la raison pour laquelle une étude historique par images fixes de tel ou tel pays ne saurait rendre compte de sa personnalité, car la personnalité est contenue dans la vie, la conduite, le mouvement qui porte ce pays ou qu'il porte. Voir l'histoire autrement que dans une projection cinématographique revient à en arrêter le sang, à en tarir le cours.

Si nous avons volontairement limité aux trois visages impériaux de l'Egypte, du Mittani/Hittite ou de Babylone, la représentation de l'Orient ce n'est nullement par souci de simplification mais bien parce que de bonne heure

les royaumes des Mèdes et des Perses, trop excentriques, se sont effacés pour s'intégrer, au besoin par la conquête, aux empires plus proches des rivages de la Méditerranée. Le resserrement contre la mer sera la loi continue de l'évolution du Proche-Orient. De même que Suse sera délaissée en faveur de Babylone, la capitale de l'Egypte finira par s'installer à Alexandrie, la puissance Lydienne amerrira à Byzance, la principauté syrienne de Séleucie se déplacera vers Palmyre et Damas. Mèdes et Perses ont pris de bonne heure leur marche vers le couchant, vers leurs parents et voisins. Dès le 3e millénaire avant J.-C., comme le révèlent les poteries, l'art rupestre et la statuaire, les similitudes sont évidentes entre les hommes de la vallée de l'Indus (ceux d'Harappa, Amri, Rupar) et les hommes de Sumer et de Suse. Les constructions en terrasses de Pasargade, Persépolis, Mejid Soleïman sont de type babylonien. Les colosses qui montent la garde devant les palais royaux de la Perse méridionale sont imités de l'art hittite ou assyrien. La décoration en briques émaillées des monuments achéménides de Suse rappelle par ses lions, ses griffons, ses chimères ailées les fresques d'Ichtar de Babylone. Ce qui suffit déjà amplement à démontrer que la fameuse frontière de démarcation établie par certains entre les Perses/Aryens et les Arabo-sémites ne tient pas debout. Pas plus que n'est soutenable la thèse mise aujourd'hui en avant par les autorités de Téhéran d'après laquelle l'Iran est depuis des temps immémoriaux radicalement différent de l'Irak par l'ethnie, la mentalité, la tradition. Pareils propos peuvent avoir diplomatiquement une signification ; historiquement ils n'en ont guère. Du premier roi Mède connu, le grand Cyaxare, jusqu'au dernier roi Perse Darius Codoman le vaincu d'Alexandre, l'histoire du pays indo-iranien est dominée par les relations avec la Babylonie, l'Egypte ou la Grèce dont les guerres médiques ne sont qu'un épisode. Vers l'année 500 avant Jésus-Christ Darius n'a-t-il pas fait rédiger en araméen le code égyptien des lois pour en étendre l'application à tout l'empire ? De même que les armées perses prendront elles aussi le che-

min de Gaza et de Karkémish, nous verrons Alexandre les imiter et ses successeurs, empereurs byzantins ou califes, lui emboîter le pas. L'histoire est pareille aux astres, elle est guidée sur des trajectoires immuables.

Lorsqu'au mois de février 1911 le futur « colonel Lawrence » rejoignit la mission des fouilles entreprises à Karkémish à la suite d'un accord passé entre les Ottomans et le gouvernement britannique, il y cherchait déjà bel et bien les traces des Arabes, s'étant convaincu que ce mot cachait une réalité autre que celle, toute misérable, qu'on lui avait enseignée à Oxford. Or les découvertes faites à Karkémish, point d'intersection des influences égypto-méditerranéennes et des courants indo-babyloniens, ressemblent trait pour trait aux objets trouvés à Gaza, Teima du Hedjaz, Marib et Bahreïn. La cause est donc entendue sur l'impossibilité de distinguer entre plusieurs cultures et à plus forte raison de chercher à répartir géographiquement des populations dont le nom même est sujet à caution.

Déterminer l'ampleur de l'influence égyptienne dans l'univers antique serait une œuvre surhumaine et personne ne s'y risquerait, étant donné notre documentation imparfaite et les silences qui çà et là recouvrent entièrement des siècles entiers ou des régions aussi vastes que la Macédoine, la Crimée, le plateau anatolien, l'Afrique septentrionale ou orientale. Nous n'avons certainement aucune idée de la domination économique et intellectuelle exercée continûment par les métropoles de Memphis, Thèbes, al Amarna. Notre imagination manque par trop de points de repère. Nous savons du moins que la politique en direction de l'Asie où s'illustrèrent Thoutmosis III et Ramsès II avait débuté dès le milieu du 3ᵉ millénaire avant notre ère, vers l'année 2600 environ ; que les expéditions en mer indienne nous sont révélées par les fresques du temple-tombeau de la reine Hatschépsout de la XVIIIᵉ dynastie ; que la civilisation crétoise et chypriote était d'inspiration égypto-cananéenne ; que la prospérité de la Phénicie atteignit son apogée entre les XVIIᵉ et XVᵉ siècles avant notre ère, alors que la flotte de

Sidon relevait de l'autorité des pharaons. La Grèce historique, telle du moins qu'elle nous apparaît à la lumière de sa littérature, naît avec le pharaon Psammétique qui au milieu du VII[e] siècle avant J.-C. ouvre ses ports aux marins hellènes ; le premier des grands législateurs européens, Solon, qui vers l'an 590 établit la Constitution d'Athènes sortait des écoles d'Egypte. Le texte le plus significatif de la puissance proprement universelle de l'Egypte est gravé sur la stèle de Karnak que le pharaon Thoutmosis III fit dresser pour célébrer les victoires que plusieurs années durant il avait accumulées sur la route de Gaza, Mageddo, Quadesh, Karkémish et l'Euphrate, entre 1480 et 1475 avant notre ère. De l'Ethiopie à la Cilicie son protectorat était alors incontesté. « Je t'assigne par décret la terre de long en large, lui déclarait Dieu... Je suis venu et je te donne d'écraser la terre d'Occident, si bien que Kafiti et Chypre sont sous ton épouvante... Je suis venu et je te donne d'écraser ceux qui sont dans leurs marches si bien que les terres du Mitâni tremblent sous la terreur... Je suis venu et je te donne d'écraser ceux qui sont dans les îles... Je te donne d'écraser les Tihonou, les Hiroushaitou, les Nomades, les Nubiens jusqu'au pays de Pount... » Parmi les noms des peuples cités sur la stèle certains ont cru discerner les Grecs, les Libyens, les peuples de la Méditerranée occidentale si bien qu'on ne peut pas exclure qu'au milieu du 2[e] millénaire avant notre ère l'empire égyptien exerçât son pouvoir sur ceux qu'Homère appellera plus tard les Achéens. Fait troublant le roi mythologique fondateur d'Argos aurait été un certain Danaos qualifié de « roi d'Egypte » ; parmi ses successeurs un certain Agamemnon sera le héros malheureux de la guerre de Troie. Les Grecs de l'époque d'Hérodote ont fait de Toutmosis III le centre d'une de leurs légendes les plus singulières ; dans les deux statues colossales qui gardaient le temple édifié par le pharaon près de Gournah, ils ont vu la représentation de Memnon, fils de l'Aurore et frère de Priam roi de Troie, règnant lui-même sur les Ethiopiens. Ils pensaient aussi que la cité perse de Suse était consacrée à Memnon, ce

Memnon que la tradition fait naître tantôt en Syrie, tantôt en Anatolie ou en Haute-Egypte ; héros arabe caractéristique il avait sa tombe sur la rive asiatique des Dardanelles et chaque année, disait-on, pour pleurer sa mort, des nuées d'oiseaux, incarnation de l'âme immortelle de ses compagnons, venaient s'y rassembler en deux groupes hostiles qui finissaient par s'entretuer. Qu'une même légende s'imposât ainsi au quatre coins du monde civilisé, à Suse, à Thèbes, en Grèce, sur l'Hellespont donne la mesure à la fois de la cohésion culturelle de l'époque et du rayonnement indiscuté de l'Egypte pharaonique. Mais lorsque les pharaons de la XIX° dynastie Séti I et Ramsès II reprirent avec leurs armées la route de Gaza et de Quadesh, l'équilibre des forces s'était modifié ; au nord de Karkémish s'était édifié l'empire des Khâti (mitâni-hittite) capable de leur opposer une résistance respectable. Ramsès II, quoique victorieux, dut néanmoins composer et signer avec le prince hittite Khatousarou un traité d'alliance consacré par un mariage avec la fille aînée du prince, promue pour la circonstance reine sous le nom rituel de Ourimaounofirouri « Celle qui contemple le soleil en sa beauté ». La seconde victoire de Quadesh fut célébrée dans le magistral poème épique dit de Pentaouirit ; nous y apprenons qu'aux côtés des Hittites et contre les Egyptiens se battaient « les chefs d'Arad, de Lycie, d'Ilion, celui des Dardaniens, celui de Karkémish... » Ilion ! les Troyens (ou Dardaniens), voici déjà qu'apparaissent sous nos yeux les indices incontestables d'une guerre de Troie, avec tous les arrière-plans arabes passés sous silence par nos historiens classiques. En tous cas l'Egypte restait maîtresse du Sinaï et de la presqu'île arabique, des territoires du Jourdain et de la côte palestinienne de Gaza aux sources de l'Oronte. Et cela malgré plusieurs invasions. Dès la mort de Ramsès II et l'accession au trône de son treizième enfant mâle, Minephtah, le roi de Libye Maraiou qui régnait sur un territoire allant du Fayoum aux rivages des Syrtes s'attaque à l'Egypte et occupe une partie du delta ; fait curieux il entraîne avec lui des Achéens, des Siciliens, des Lyciens, des peu-

ples occidentaux qui portent le même nom que ceux de la bataille de Quadesh ; ce qui tendrait à faire croire que ce n'est pas nécessairement la géographie qui donnait alors à un peuple son nom et son authenticité, à moins qu'il n'y eût déjà depuis longtemps une colonisation asiatique nombreuse en Méditerranée occidentale, colonisation dont auraient fait partie les Achéens. Personne n'est encore parvenu à donner un nom précis aux régiments de l'armée dite libyenne du roi Maraiou. Vaincue, elle se dispersa en déroute. La stèle triomphale qui fut gravée vers l'an 1229 avant J.-C. à Thèbes en l'honneur de Minephtah fait de la défaite libyenne, on se demande pourquoi, une défaite asiatique ; le texte dit en effet ceci : « depuis que les Libyens sont écrasés, nul ne hausse plus la tête parmi les Nomades ; Khati est en paix ; Canaan est prisonnier en ce qu'il a de mauvais ; l'homme d'Ascalon est emmené ; Guèzer est captif ; Israîlou est rasé et n'a plus de graine, Kharou est comme une veuve de la terre d'Egypte ». Il est des commentateurs qui se sont jetés avidement sur le mot « Israîlou » pour y chercher la preuve irréfutable de l'existence d'un royaume d'Israël. En fait le sens du mot échappe à toute étymologie, d'autant plus qu'il est ce que les grammairiens appellent un « apax eiremenon » c'est-à-dire que c'est la seule et unique fois qu'il figure dans un texte ; il n'en existe aucun autre exemple dans le corpus des inscriptions. Ajoutons que d'une façon continue, du 2e millénaire avant notre ère jusqu'aux Ptolémées, le territoire et la population de Palestine sont désignés sous le terme Omri ou Amourrou. Il est aujourd'hui rigoureusement impossible de trouver un sens ethnique ou géographique à Israîlou.

A cette première invasion en succéda une seconde, plus importante, qui tiendrait plutôt d'une émigration du nord vers le sud, entraînant pêle-mêle des gens de toutes origines appelés Tyrsènes, Zakkala, Danaou, Poulasati, ces derniers étant, d'après les égyptologues, les Philistins de la Bible. L'empire hittite semble s'être disloqué sur leur passage. Mais s'agissait-il vraiment d'invasion ou de révoltes locales ? C'est une supposition toute

gratuite d'y voir l'installation de tribus indo-européennes en terre sémitique. Rien ne nous autorise à faire des Philistins des peuples ethniquement différents de ceux d'Egypte ou du Mitani ; étaient-ils même si étrangers que cela ? La différence phonétique et sémantique est-elle si grande entre « Phéniciens » et « Philistins » ? Ne sommes-nous pas encore ici les victimes consentantes de nos préjugés bibliques ? Contre ces prétendus Philistins et « peuples de la mer » le pharaon Ramsès III mena une offensive victorieuse qui, à nouveau, conduisit en l'année 1190 environ les troupes égyptiennes dans la Nahraina du côté de Karkémish ; gravées à Medinet-Habou les listes des prisonniers portent les mêmes noms qu'à l'époque de Thoutmosis III ou Ramsès II ; parmi les chefs que le pharaon livrait à la colère d'Amon on retrouve les gens de Karkémish, d'Arad, du Mitani, les Mannous, les Khâti, etc. La stabilité de la puissance égyptienne se manifestera ainsi tout au long des dynasties suivantes y compris celle, hellénistique, des Ptolémées. Certes, les capitales administratives se déplaceront de Thèbes à Tanis, Bubastis, Mendès, sans que les hauts lieux de Memphis et de Thèbes fussent pour autant délaissés. D'origine libyenne ou éthiopienne les pharaons régnants ne cesseront de maintenir et d'étendre leur protectorat en direction du Haut Nil et de la Syrie ; la Palestine en particulier ne disposera jamais de souveraineté propre. Nous n'avons pas jusqu'à ce jour découvert le moindre fragment, la moindre allusion, nous autorisant à parler de l'existence d'une capitale hébraïque ou de rois hébreux ; nulle part n'est inscrit le nom de David ou de Salomon ; nulle part ne sont mentionnées les grandes conquêtes juives que magnifie l'ancien Testament. La chancellerie pharaonique est là-dessus totalement muette, elle qui se plaît à narrer par le menu les grands événements politiques et militaires de la région. Comment dès lors voir dans l'ancien Testament autre chose qu'un poème conçu, telle l'épopée de Troie, à partir de querelles et de luttes cantonales et villageoises opposant telle ou telle fraction de tribu, tel ou tel dieu, tel ou tel propriétaire terrien

appelé « roi » pour la circonstance ? L'histoire ne reconnaît à David ou Salomon guère plus de réalité qu'à Achille ou Ulysse, l'île misérable d'Ithaque n'ayant pas davantage compté, aux yeux des puissances du moment, que Jérusalem ou Sichem. Il est insolite que les documents bibliques rédigés en grec quelque 1 300 à 1 500 ans après les événements qu'il est sensé décrire soient de nos jours utilisés comme référence indiscutable par les savants les plus sérieux qui continuent de citer les Chroniques, les Rois, le Livre de Samuel comme s'il s'agissait d'une photographie des hommes et des lieux. Le jour où l'ancien Testament cessera d'alimenter notre science historique alors notre interprétation des choses de l'Orient sera libérée de l'emprise des préjugés.

A partir des XXI[e] et XXII[e] dynasties, vers l'an 900 environ, les égyptologues, enfermés dans un tissu d'affirmations contradictoires, parlent tout à la fois de décadence, d'extension impériale, de crises et surtout de pénétration d'immigrants venus de tous les points de l'horizon et finissant par noyer l'Egypte sous un flot international. Ils notent la présence innombrable de Mashouasha (en abrégé Mâ) : mercenaires, ouvriers, fonctionnaires, ces « gens de partout » auraient assuré la relève administrative et politique de la classe aristocratique et purement égyptienne. Pareille idée est tout à fait étrangère à la tolérance de l'Orient qui est international par principe. Il n'y a jamais eu de « purs égyptiens » pas plus que de « purs babyloniens ». Aux heures les plus « pures » de l'histoire de l'Egypte, les va et vient ont été incessants et les immigrants aussi nombreux que les émigrants. Répétons-le, les notions de « pureté » ethnique ou confessionnelle sont nées en Europe avec le siècle des Lumières, avec le prétendu rationalisme qui, paradoxalement, alors même qu'il s'affirmait universel et œcuménique creusait des frontières meurtrières entre les différentes races et religions. La sclérose scolastique est responsable d'une déviation aberrante de notre mentalité historique. Elle parle, par exemple d'une « conquête » de l'Egypte par l'Assyrie vers l'an 670 avant notre ère, alors que régnait

à Tanis le prince Taharqua de la XXVe dynastie. Assarhaddon, roi d'Assyrie, mécontent des révoltes qu'animait contre lui l'Egypte en Palestine et en pays mésopotamien (ce qui prouve que l'Egypte n'avait guère perdu de sa puissance...) se décida à intervenir dans la vallée du Nil ; « par la route du désert, sans aborder le delta peuplé et bien défendu » il courut dit-on, s'emparer de Memphis, échoua devant Thèbes puis s'en retourna rapidement chez lui. Promenade militaire ou conquête ? Même aventure pour son fils Assourbanipal ; entré en Egypte en 666, il en repart aussitôt. Le revoici en 664, sans plus de succès durable. Un siècle plus tard Nabuchodonosor ne parviendra même plus sur le Nil. Certes en 525 le perse Cambyse établira sur l'Egypte un protectorat mais de pure forme, puisqu'en 360 règne encore le pharaon Nectanébo. Peut-on, dans de telles conditions parler de « conquête » ?

Sur la Mésopotamie nous sommes informés aussi bien que sur l'Egypte grâce d'une part aux bibliothèques de cunéiformes découvertes à Ninive ou ailleurs, d'autre part aux Chroniques du prêtre babylonien Bérose qui, à la demande du Séleucide Antiochos I, rédigea les Chroniques royales au IIIe siècle avant notre ère ; chroniques en partie perdues il est vrai et aussi squelettiques que celles du prêtre Manéthon sur l'Egypte, écrites à la même époque à la requête de Ptolémée. Sans entrer dans les détails ni nous perdre dans le brouillard légendaire de Sémiramis ou de Ninus, nous remarquons à quel point sont symétriques les deux histoires de l'Egypte et de la Mésopotamie, Thèbes et Babylone servant de pôles à un univers parfaitement cohérent. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de civilisations de plaines alluvionnaires installées sur des fleuves puissants ; dans l'un et l'autre cas les régions septentrionales et méridionales du pays ont fini par s'unir en une seule nation ; à la division Egypte du nord et Egypte du sud, symbolisées par la coiffe pharaonique à la double allégorie, a correspondu une Mésopotamie du nord ou Assyrie et une Mésopotamie du sud ou Chaldée, dite aussi Babylonie. Notons en passant la parenté phonétique évidente entre Syrie et Assyrie, le second

terme pouvant bien n'être que le premier précédé de son article défini. Ninive était la capitale de l'Assyrie, Babylone celle de la Chaldée. Chacune des deux cités domina à tour de rôle et pratiquement elles régnèrent sur des populations relevant d'un code, de coutumes, d'une culture identiques, à cette différence près que la basse terre de Babylonie conserva un caractère sacerdotal et sacré plus prononcé que les hautes terres assyriennes. C'est encore vrai dans l'Irak d'aujourd'hui, puisque les cités de Nedjef et de Kerbela, sises au sud des ruines de l'antique Babel, entretiennent des cimetières mystiques où l'on continue d'ensevelir les corps des musulmans chiites en provenance de tous les continents.

L'idée est donc tentante de diviser le monde antique en deux demi-cercles s'emboitant le long du 40ᵉ méridien servant de ligne de partage : à gauche l'empire égyptien, à droite l'empire assyro-babylonien, réunis par un éphémère empire hittite. La répartition territoriale serait à peu près égale, celle des masses humaines aussi. De part et d'autre le même poids des siècles ; si l'Egypte s'est éveillée, croyons-nous, vers le 5ᵉ millénaire avant notre ère, les fouilles entreprises à Ourouk permettent déjà de toucher avec précision au 4ᵉ millénaire, date à laquelle apparaît le Iᵉʳ empire chaldéen avec le légendaire roi Sargon au XXVIᵉ siècle et Hammourabi au XIXᵉ siècle. Mais c'est avec le Iᵉʳ empire assyrien qui s'installe à Ninive peu de temps après l'expédition de Thoutmosis III à Karkémish, que se précisent les relations avec l'Egypte et la politique occidentale de la Mésopotamie jusqu'alors occupée sur sa frontière orientale par les inquiétants princes d'Elam. Car c'est bien entendu le cours de l'Euphrate qui va donner à toute la politique mésopotamienne sa direction et sa continuité. Atteindre la mer, faire la jonction avec les marines gréco-phéniciennes pour développer les relations commerciales et financières entre le golfe persique et la Méditerranée, il ne pouvait y avoir impératif plus fort. Il fallait pour cela obtenir le libre passage par le bassin de Karkémish et s'assurer en même temps la neutralité bienveillante des Phéniciens et des

gens de l'Oronte. Tant que l'Egypte avait assuré la garde et la sécurité des communications, les princes mésopotamiens maintinrent avec elle une alliance profitable à laquelle s'étaient joints les Hittites. Mais sitôt la paix disparue de ces carrefours à la suite de révoltes et de migrations diverses, les armées assyriennes prirent le chemin de Karkémish, Quadesh et Sidon, exactement comme l'avaient fait avant elles les troupes de Toutmosis III ou de Ramsès II, vers l'an mil environ. Convergences géographiques, politiques et militaires se justifient mutuellement et se confondent selon une règle qui ne variera guère avec les siècles. Egypte et Mésopotamie furent et demeurèrent des puissances complémentaires ou rivales mais nécessaires à l'équilibre politique et économique du Proche-Orient.

Les expéditions assyriennes coïncidèrent avec l'installation du deuxième empire qui durera de 1 020 à 625, près de 400 ans. De proche en proche et toujours pour s'assurer les débouchés méditerranéens et la collaboration des flottes égéennes et phéniciennes alors sous contrôle pharaonique, ces expéditions finiront par atteindre le cœur de l'Egypte en trois vagues successives en 671, 666 et 664 ; sans prendre jamais l'allure de conquêtes, elles n'en seront pas moins des avertissements militaires. A l'est Suse tombe en 660 aux mains d'Assourbanipal. L'empire d'Assour est alors à son apogée. Les cités de Nimroud et le splendide palais de Khorsabad en sont le symbole avec le palais de Sennachérib à Ninive où fut rassemblée la célèbre bibliothèque de cunéïformes ne renfermant pas moins de trente mille tablettes de terre cuite, vrai trésor de l'humanité, rassemblées aujourd'hui au British Museum. Les noms de Sargon II Sardanapale considéré comme un des plus puissants conquérants de l'histoire et d'Assarhadon jalonnent cette période brillante. Il est à retenir que dans les inscriptions hittites de l'époque le roi Sennachérib est officiellement appelé « Maître des Assyriens et des Arabes ».

Le deuxième empire chaldéen, qui de 625 à 533 hérita la puissance de Ninive, renouant avec la splendeur du

premier empire (celui d'Hammourabi, éteint vers l'an 1360), fut illustré par le nom de Nabuchodonosor vainqueur lui aussi de l'Egypte, des principautés cananéennes et de Tyr. Sous son règne Babylone devint une merveille du monde digne d'une gloire que ne lui ménagera pas la postérité, digne d'accueillir son nouveau maître en la personne de Cyrus qui s'en empare en 533 pour en faire une de ses capitales. Ce faisant, le grand Cyrus, fondateur de la dynastie achéménide et de l'empire perse, non seulement n'avait pas l'ambition de détruire l'empire babylonien mais tout au contraire de le raffermir et d'en hériter tous les droits économiques et politiques. Maintenu jusqu'alors à l'écart de la principale route indo-méditerranéenne, il en prenait désormais royalement le contrôle et devenait le partenaire de choix des Egyptiens, des Cananéens, des Anatoliens et des Grecs de l'Egée ou de la terre ferme. Reprenant à son compte les intérêts de Sargon, Assourbanipal et Nabuchodonosor il composera son attitude sur la leur mais avec une puissance accrue de la possession et des ressources du territoire indo-iranien. Plus riche en hommes et en chevaux que ses voisins occidentaux, la dynastie achéménide parviendra à réaliser ce que ni les pharaons ni les Assyro-babyloniens n'avaient pu accomplir : l'unification en un empire unique de la puissance égyptienne, anatolienne, persique et mésopotamienne. Babylone et Memphis tombèrent en effet presque en même temps, la première en 533, la seconde en 525 sous la loi de Cambyse fils de Cyrus. Sardes capitale de l'empire anatolien devenu royaume de Lydie avec les rois Gygès, Ardys, Sadyatte, Alyatte, Crésus était déjà conquise depuis 546. Il est vrai que ce fut là une souveraineté nominale et administrative qui ne dérangea en rien la vie et les coutumes des habitants et laissa substituer les royaumes régionaux astreints seulement à l'allégeance impériale. Si l'Egypte notamment conservait ses pharaons, ces derniers ne se comportaient plus en « empereurs d'Orient et d'Occident » mais en suzerains vassaux de Babylone et de Persépolis. Que Cyrus et sa famille aient étendu si aisément leurs pouvoirs régaliens sur des

territoires aussi vastes prouve, une fois de plus, combien l'organisation, religieuse, juridique, sociologique était partout identique, de sorte que les peuples ne ressentaient nullement l'avènement d'une nouvelle dynastie comme une insupportable intrusion dans leurs affaires. Que les ordres leur parviennent de Memphis, de Tyr ou de Persépolis, ils étaient donnés dans la même langue, au nom des mêmes dieux et par des fonctionnaires originaires des mêmes provinces. Aucun coin de terre n'échappait à l'administration ni surtout à une culture qui imprégnait la totalité de l'empire depuis des millénaires. Et c'est sur cette culture plus encore que sur leurs soldats que comptaient les divers souverains pour asseoir leur autorité de la Méditerranée à l'Indus, de l'Arménie au rivage éthiopien. L'essentiel étant somme toute de ne point porter atteinte à l'héritage culturel, la politique se bornant à agiter les chancelleries en respectant les populations.

L'installation des Achéménides sur le trône de Babylone ne modifia donc en rien le visage de la société orientale. Et par orientale nous entendons tout aussi bien la société hellénique, qui se trouva de bonne heure assimilée à la culture égypto-mésopotamienne.

Nous sommes donc en l'an 533 ; les vieilles terres du Nil à l'Euphrate sont unies sous un même sceptre. Deux siècles plus tard, à partir du jour où Alexandre débarquera en Troade, en 334 exactement, ces mêmes terres passeront sous suzeraineté grecque. Le moment est venu de montrer pourquoi ce passage s'est opéré sans heurts et pourquoi depuis fort longtemps la culture, la langue, la politique, l'administration grecques étaient profondément asiatiques c'est-à-dire « sémites » pour employer l'absurde néologisme à la mode, et cela parce que l'arabisme avait imprégné l'hellénisme depuis l'antiquité la plus haute.

Comparée à la civilisation massive et antédiluvienne de Memphis ou d'Ourouk celle de Grèce est extrêmement jeune puisque sous les traits que nous lui connaissons elle n'apparaît guère avant le VIIe siècle. Les plus ancien-

nes inscriptions grecques sur pierre ou terre cuite ne remontent pas au-delà ; celle qui est gravée sur un des colosses d'Abou Simbel date par exemple de l'époque de Psammétique II qui vivait au VIe siècle. Nous ne possédons pas un seul monument épigraphique de l'époque d'Homère alors que depuis fort longtemps Egypte et Babylonie avaient un alphabet. Le livre le plus ancien du monde, le papyrus Prisse de la Bibliothèque Nationale a été rédigé vers l'an 2000 avant J.-C. sous la XIIe dynastie, mais déjà sous la VIe existait la charge de « gouverneur de la maison du livre ». La civilisation grecque, il est vrai, n'est pas née au VIIe siècle avec ses inscriptions de modèle classique. Elle est présente en Asie Mineure et le long du littoral égypto-palestinien depuis plus longtemps, intégrée à la culture araméenne. Dès le XIe siècle avant notre ère, lors des déplacements guerriers des Philistins qui coïncidèrent avec la dislocation de la puissance hittite, on discerne nettement une alliance stratégique et culturelle entre Grecs égéens et gens de Palestine ; la guerre de Troie voit combattre ensemble Grecs et Cananéens contre la métropole hittite. Cette coalition nous la retrouverons au VIIe siècle, grossie des Lydiens, dans les combats menés contre l'envahisseur cimmérien venu de Thrace et de la mer Noire. L'épanouissement des cités grecques d'Eolie et d'Ionie, Smyrne, Ephèse, Milet, Halicarnasse est dû tant à leur collaboration avec les empires égyptien et babylonien, qu'à la protection bienveillante des rois anatoliens. On exposait encore à Delphes aux yeux des contemporains de Périclès les trésors d'or massif offerts aux dieux par Gygès et Crésus, les fastueux princes de Lydie dont la littérature grecque sera envoûtée durant des siècles. Ces Grecs fort nombreux en Egypte mêlés aux immigrants Mashouasha du Xe siècle se trouvent mentionnés dès le XVe siècle dans les Annales de Thoutmosis III. Ils sont au milieu du VIIe siècle avant J.-C. reconnus officiellement comme amis par le pharaon Psammétique qui leur ouvre toutes grandes les portes de l'Egypte à la défense de laquelle ils ne cessèrent de participer les armes à la main jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Alliés de l'Egypte

et de la Lydie, les Grecs l'étaient aussi des Etrusques, ces derniers appartenant, selon Hérodote, à la région lydienne ; sous le règne d'Atys fils de Manès ils auraient quitté le pays et atteint l'Italie après un séjour à Smyrne et dans les îles de la mer Egée. Quand on pense que, de leur côté, les Romains se réclamaient du troyen Enée, il faut bien en conclure que la presqu'île italique a dû sa civilisation à l'Asie mineure. La fondation de Carthage par des colons gréco-cananéens, c'est-à-dire palestiniens, en 833 avant notre ère acheva de donner à la Méditerranée occidentale le caractère arabe dont l'empreinte subsistera jusqu'à nos jours, non seulement en Afrique du nord mais encore en Sicile et jusqu'à Venise. Si les caractères étrusques n'ont pas encore été déchiffrés, la langue dont ils sont l'expression est de structure identique au grec, ainsi qu'en témoigne la stèle du VIIe siècle découverte à Lemnos. Les Romains ne semblaient pas sur les Etrusques partager nos ignorances ; l'empereur Claude, frère de ce Germanicus que Tibère avait fait emprisonner, fut un étruscologue éminent et les 25 livres qu'il consacra aux Tusci sous le titre « Tyrrhenika » nous auraient appris beaucoup de choses ; malheureusement ils sont perdus en totalité. Mais d'après les travaux de l'Académie étrusque de Cortone fondée en 1726, Chaldée et Etrurie auraient eu des rapports étroits. Telle Cybèle, la déesse mère, l'Asie a donnée son sang, sa culture, ses richesses et sa pensée à ses enfants de l'Occident. Les grandes métropoles hellènes s'honorent d'ancêtres asiatiques. Athènes reconnaît comme fondateur Erechthée : venu d'Egypte pour introduire en Attique la culture du blé il aurait sauvé le pays de la famine. Le nom même de l'Attique est arabe ; il signifie soit « ancien, antique » soit, quand il est par exemple un prénom de femme, « plein de sagesse ». C'est grâce à l'argent lydien que fut installée la démocratie aristocratique des Alcméonides illustrée par Périclès. Thèbes fut fondée par le cananéen Cadmos, originaire de Sidon dont son père Agénor était roi ; la mère d'Agénor s'appelait Libye. Pélops, fils de Tantale, a donné son nom au Péloponnèse ; né en Anatolie il

s'installa dans la péninsule grecque avec un groupe de compagnons phrygiens dont on montrait encore les tombeaux en Laconie, à l'époque historique. Une tradition très vivante du temps de Flavius Josèphe ne fait-elle pas des Spartiates les parents des Araméens ? Parmi les listes des rois d'Argos figure un certain Abbas, nom arabe s'il fut ; on le disait fils descendant d'Egyptos et de Danaos ; ce dernier, un des personnages les plus étranges de la légende grecque, fut roi de la Libye avant de s'en échapper sur l'avertissement d'un oracle. Long, inépuisable serait le catalogue des héros éponymes que les Grecs sont allés chercher entre le Nil et l'Euphrate. Il n'est pratiquement aucune cité grecque, sicilienne ou italique qui ne se pare de la gloire d'un aïeul asiatique. Il convient donc de remonter au-delà des vérités étroites qu'on nous enseigne et franchir largement les frontières d'Athènes et de Sparte, pour parvenir aux sources de ce que nous appelons la culture occidentale. L'histoire ne se localise pas facilement ; elle est comme vaporisée à la surface de territoires immenses. Mais il n'y en a pas moins des foyers plus vivants que d'autres, surtout si les avantages géographiques leur permettent de rayonner de façon plus dense et plus durable. Parmi ces foyers, la terre de Palestine et la mer Egée, placées par la fortune à l'intersection stratégique et culturelle des grands empires, nous intéressent directement. Une langue y a pris naissance qui a donné ses lois grammaticales à celles de l'Europe ; des religions s'y sont mêlées qui ont modelé notre mentalité, un art en est issu qui a projeté ses modèles jusqu'au plus lointain occident, une philosophie s'y est constituée avec ses arrière-plans métaphysiques et juridiques sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes. Et ces foyers qui ont dirigé directement sur nous leurs lumières et leurs ombres, étaient eux-mêmes alimentés sans discontinuité en énergies et en biens, en courants moraux et politiques, en sciences et en esprit, par les peuples et les grands espaces arabes tels qu'ils ont subsisté jusqu'à nos jours dans leur organisation, dans leur culture, dans leur puissance paisible et tellement sûre d'elle qu'elle n'a guère

souffert des opérations de dissection que lui ont fait subir les historiens.

Parlons d'abord de l'écriture. Dans ce domaine il convient d'être circonspect. Que peut bien signifier par exemple l'expression « édition originale des œuvres d'Homère » ? Rien. Ne perdons pas de vue non plus que la culture antique est essentiellement orale et que la notation écrite demeure réservée à trois classes d'hommes : les fonctionnaires et responsables du gouvernement, les prêtres, les écrivains publics. La correspondance est en réalité un code qui n'est pas tellement utilisé à l'intérieur d'un pays mais plutôt à l'extérieur pour porter des messages sur de longues distances. Ce qui veut dire que l'écriture servait davantage aux communications internationales qu'aux rapports entre personnes d'un même pays. De là le caractère universel pris tout de suite par l'écriture antique par opposition au caractère souvent régional ou cantonal de la langue parlée. Ainsi le grec littéraire d'Homère, de Thucydide, des Evangélistes se doublait-il d'une grande quantité de dialectes grecs qui ne furent presque jamais écrits tels que le macédonien, l'illyrien, l'arcadien, le crétois, le pamphylien etc. Selon les Grecs eux-mêmes leur alphabet dérivait directement du phénicien ; Hérodote qualifie de « Phoïnikika » les lettres de cet alphabet dont il attribue l'origine au Cananéen Cadmos qui s'exila de Sidon pour aller fonder la cité de Thèbes en Argolide. Il faut en réalité remonter plus loin, aux deux écritures « universelles » qui s'imposèrent à l'Orient à partir du 3ᵉ millénaire avant notre ère : l'égyptien et le babylonien, la première attestée par les innombrables inscriptions monumentales et par les papyrus, la seconde, dite cunéiforme et représentée surtout par l'immense bibliothèque rassemblée à Ninive par Sennachérib mais aussi par les inscriptions des palais hittites des villes cananéennes de Byblos ou d'Ugarit (aujourd'hui Ras Shamra) ou même égyptiennes telles les tablettes de Tel Amarna. En effet, de même que les hiéroglyphes égyptiens étaient utilisés en Babylonie, le cunéiforme était utilisé par l'Egypte, et les deux écritures débordaient jusqu'en

Elam. La coexistence des deux langues est signalée un peu partout par les archéologues ; elles étaient inextricablement mêlées si bien qu'elles ont fini par donner une langue commune écrite avec des signes égyptiens simplifiés qui ont donné l'araméen. Leur survie a été pourtant beaucoup plus longue qu'on ne le croit généralement. Le cunéiforme dont la pratique avait été encouragée par la dynastie hellénistique des Séleucides qui reconstituèrent les bibliothèques traditionnelles a subsisté jusqu'à l'époque Arsacide au moins ; il s'est même prolongé en textes bilingues jusqu'à l'approche de notre ère puisque nous avons découvert à Séleucie du Tigre des inscriptions en akkadien cunéiforme assorti d'une transcription phonétique en lettres grecques capitales, datant de 150 avant J.-C. ; l'égyptien sous sa forme hiératique ou démotique était encore bien connu du temps de César et d'Auguste. L'araméen qui est issu de la combinaison des deux langues ne s'en est dégagé que lentement. S'il paraît s'être constitué sous sa forme graphique en Palestine vers le XVe siècle avant notre ère, on trouve avant cette date à Sardes, Caboul, en Arménie et dans la péninsule arabique des tablettes cunéiformes portant des mentions marginales en araméen ; de même vers les XVe et XVIe siècles avant notre ère, sous la XVIIIe dynastie pharaonique, la présence de l'araméen est déjà si dense qu'il devient parfois impossible de discerner entre ce qui est hittite, égyptien ou araméen. Dans l'antique Ugarit (dite en palestinien ancien Goublou ou Gebal, en arabe contemporain Djoubaïl) qui se vantait d'être la plus vieille ville du monde et renfermait des objets sumériens ou égyptiens marqués du nom de Mykerinos, le pharaon de la Pyramide, voici qu'apparaît vers le XVe siècle avant J.-C. un système cunéiforme réduit à une trentaine de signes (au lieu de quelque quatre à cinq cents au moins) préfigurant l'alphabet moderne. Puis, toujours en Palestine s'impose, à l'imitation de l'écriture égyptienne simplifiée, un alphabet de quelque vingt lettres non cunéiformes qui est l'avant-garde de l'alphabet grec, de l'alphabet latin et en fin de compte de notre graphie européenne. A la même

époque se forme dans l'île de Crète une écriture imitée de l'Egypte. L'alphabet et la langue palestinienne puisant aux racines et aux formes égypto-babyloniennes ont engendré ainsi et le grec et l'araméen dont la fortune fut prodigieuse, car dès le VIIe siècle avant notre ère cette dernière langue devient la « Koine » (le parler commun) de tout l'ensemble asiatique limité par le Nil et l'Indus, espace arabe par définition. Très rapidement l'Orient méditerranéen-asiatique deviendra bilingue, le grec étant utilisé dans les milieux lettrés comme deuxième langue, l'araméen demeurant la première langue, langue des plus stables puisqu'elle ne cessera jamais plus d'être parlée évoluant insensiblement en arabe moderne tout comme le latin a évolué en français ou en italien. C'est dire que le grec et l'araméen étroitement associés l'un à l'autre ont véhiculé une culture venue du fond des âges et transmise, entre autres héritiers, aux deux Testaments bilingues et à l'Islam. Le bilinguisme était si profondément installé que le grec restera longtemps la langue administrative des califes musulmans ; sous les Abbassides la famille gouvernementale des Barmacides se donna pour tâche de vulgariser, par leur traduction en arabe, les œuvres grecques ; l'illustre Djafar Ibn Yaya ministre de Haroun al Rachid s'y employa tout particulièrement ; sous le califat de al Mamoun, Sahl Ibn Rabban al Tabari se fit une gloire de ses adaptations du grec. Dans son étude aujourd'hui démodée des langues « sémitiques » Ernest Renan n'a pas été sans remarquer la grande quantité des termes grecs contenus dans la langue cananéenne et réciproquement. Alexandre et ses successeurs contribuèrent à renforcer le bilinguisme jusqu'à en faire la clé de la culture scientifique et spirituelle de l'Orient. Le premier fit rechercher et traduire en grec et en araméen les livres saints des Perses ; les Ptolémées ordonneront pareillement de rassembler et de transcrire dans les deux langues les traditions religieuses du judaïsme, de la gnose, du mazdaïsme, etc. Alexandrie devint la capitale du bilinguisme gréco-araméen, expression de l'encyclopédisme antique. A noter, par exemple, que selon Pline l'Ancien

(30e livre de l'Histoire Naturelle) la bibliothèque d'Alexandrie aurait contenu 3 millions de vers de Zoroastre transcrits en araméen. Si l'on songe que l'enseignement de Zoroastre daterait (au dire des philosophes grecs classiques) du 6e millénaire avant notre ère, comment ne pas être saisi de vertige devant la somme de labeur accumulée par les traducteurs et les linguistes d'Alexandrie. De leur côté les Séleucides en faisaient autant ; en même temps qu'il ordonnait la restauration du temple de Nabou à Borsippa et le temple de Mardouk, l'Esagila, à Babylone, Antiochos commandait à Bérose, prêtre de Baal, de lui rédiger en grec la Chronique de la Mésopotamie. Tout cela impliquait nécessairement que le grec fût dans sa structure, sa mentalité, son vocabulaire entièrement compris et assimilé des peuples orientaux ; condition qui pour être remplie en exigeait une seconde en échange : que le grec eût assimilé le caractère oriental. Ces deux conditions effectivement se rejoignirent et se complétèrent. Et comment pouvait-il en aller autrement ? Comment un peuple peut-il prendre à un autre son alphabet s'il n'a pas déjà avec lui des affinités de pensée et de culture ?

En vérité le pays appelé Phénicie et qui n'est rien d'autre qu'une province de Canaan devenue Palestine fut, bien avant Athènes, un puissant foyer gréco-arabe, dans la mesure ou les termes « Grecs » et « Arabes » ont quelque sens étant donné l'inextricable union des uns avec les autres. Le grec est autant une langue arabe que l'arabe est une langue grecque, à cette différence près, différence non négligeable, que le grec ne fut qu'une langue de transposition ; l'apport culturel, scientifique, religieux, substantiel ayant été fourni par les Arabes. Ne renversons donc pas les rôles et ne faisons pas des Grecs, qui ne sont que des héritiers, les pères de leurs ancêtres spirituels. Face à la destruction imminente de notre édifice culturel que les formules de pure convention ne suffiront plus à préserver, il ne doit pas nous échapper que le salut viendra de la confirmation de notre foi dans les valeurs qui sont les nôtres, mais que cette

foi a d'abord besoin de vérité et d'honnêteté. Or, nous en demandons pardon aux érudits, les archives de la philologie sont bourrées de théories hâtives, plus habiles que fondées. L'étude de la langue grecque, et de l'histoire grecque sont à reprendre à la racine. La carte de la Grèce ne doit pas se limiter au dessin de la rive orientale du Péloponnèse ; il faut la reporter plus loin, beaucoup plus loin, y inclure la Palestine, la Phrygie, l'Egypte, la Syrie. Il faut surtout ne plus avoir peur de parler des Arabes. Quel helléniste n'a regretté de ne pas mieux connaître l'histoire et les langues de l'Orient arabe pour une explication exhaustive des textes d'Homère, Platon, Eschyle, Pindare ? On affirme que l'Europe n'est qu'un cap de l'Asie ; il serait encore plus exact de dire que la Grèce est un canton de l'Asie mineure. Plus respectueux de la vérité que la plupart des érudits, les grands journaux de nos pays n'ont-ils pas inclus la Grèce dans leur département du Proche-Orient et confié l'étude des questions helléniques aux journalistes spécialisés dans la chronique arabe ? Sagesse préférable à la vision partielle et partiale des livres scolaires.

Mieux vaudrait parler de civilisation égéenne plutôt que de civilisation grecque. L'influence exercée en mer Egée par les Cananéens de Tyr et de Sidon n'est pas seulement d'importance linguistique. Elle s'impose dans tous les domaines et singulièrement dans celui de la religion, du mythe, de la philosophie, de la science, de l'art. Les « îles de la mer » absorbaient par la Palestine la double culture nilo-mésopotamienne, par Smyrne, Milet et Sardes les effluves anatoliennes émanant elles-mêmes de l'arrière pays indo-persan. Naturellement personne ne peut se prétendre qualifié pour débrouiller les éléments d'une synthèse aussi parfaite. Nous devons nous borner à en analyser de loin et maladroitement les courants composants « à la façon dont la lumière pénètre dans l'eau sans la diviser », selon l'expression de Dante. Les Grecs appelaient « Phoinike », la Phénicienne, la constellation de la petite Ourse, parce que c'est sur elle que se guidaient les pilotes de Tyr et Sidon dans leur course vers les co-

lonnes d'Hercule. « Phoinikos » sera traduit en « Punicus » par les Romains, les « guerres puniques » n'étant rien d'autres que des « guerres arabes » avant prélude aux conflits qu'allait mener l'Europe en Afrique du nord quelque 20 siècles plus tard.

Entrons plus avant dans la définition du terme « Phénicien ». D'où venaient-ils ? Selon leurs propres traditions reprises par Hérodote, ils auraient émigré du golfe Persique au 3e millénaire avant notre ère, pour se diriger d'abord vers la mer Morte puis vers la Méditerranée. Cette tradition était tellement vivante que lors de son passage, pour punir la cité de Tyr de sa résistance, Alexandre songea à « renvoyer les Phéniciens chez eux » c'est-à-dire aux îles de Bahreïn. Au 25e congrès international des orientalistes qui s'est tenu à Moscou en 1960 de singulières révélations ont été faites sur cet archipel par l'école archéologique danoise ; la découverte de quelque cent mille tombeaux a donné à réfléchir aux savants, qui y ont entrepris des fouilles depuis une vingtaine d'années. Car à ces tombeaux correspondaient des villes. Sept villes superposées ont été mises à jour à Ras al Ouala'a, non loin du port moderne de Manama, à l'ouest ; la plus ancienne date du 3e millénaire avant notre ère. Dans le voisinage, près du village de Barbar est apparu un sanctuaire riche en bijoux, statuettes, vases d'albâtre, piscine, tables de sacrifice. La poterie découverte dans la région est de toute beauté. Le caractère indo-sumérien des objets et des constructions est évident, tout autant que celui de certains sceaux et statuettes dégagés de Byblos en Phénicie. Les archives commerciales de la Chaldée font état en effet des riches entrepôts du royaume de Dilmoun, nom sumérien de Bahreïn. C'est à Dilmoun que se réfugia le héros Gilgamesh dans sa quête de l'immortalité. C'est à Dilmoun que selon la bible sumérienne a abordé Ziu-Udra, le seul survivant du Déluge. Ainsi notre Noé aurait échoué l'arche non pas sur le mont Ararat mais sur le Djebel Doukhan (Mont de la Fumée) qui se dresse au centre de l'île de Manama. La tradition orphique y voit de son côté le séjour des Bienheureux, les Champs-Elysées où règne

Apollon. Cimetière sacré, les îles de Bahreïn ressemblent en cela à la terre babylonienne devenue refuge des morts de l'Islam chiite. Fait troublant c'est aussi le chiisme qui domine aujourd'hui à Bahreïn. Les fouilles dans la presqu'île arabique ne font que commencer. Gageons qu'elles nous réservent des surprises, révélant combien serrées étaient les relations de toutes sortes qui ont constitué le tissu de l'arabisme depuis les époques les plus reculées. La Phénicie n'est donc pas apparue un beau jour ex nihilo toute armée d'une langue, d'une culture, d'une science qu'elle a projetées partout vers le Couchant ; elle a pris naissance au confluent d'innombrables fleuves et rivières culturelles qui l'ont fécondée dans ses profondeurs ; devenue source à son tour elle s'est ramifiée en courants non moins innombrables, entraînant parmi eux les communautés grecques. Au terme ambigu et par trop ethnique de « Phéniciens » ou de « Cananéens » substituons la dénomination plus sûre fondée sur la géographie et parlons désormais de Palestiniens. Car à l'unité géographique correspondait une unité culturelle. Appelé Amourrou par les Babyloniens le pays figurait dans les inscriptions égyptiennes sous le nom de Amou, Harou, Karou, Retenou, mais aussi bien Amourrou. C'est notre manie procédurière qui s'est mise à le disséquer en peuples parents tels que Moabites, Ammonites ou Ammoriens, Cananéens, Araméens, Syriens etc., etc. Pourquoi ? Parce que nous tenons absolument à y distinguer des particularismes ethniques ou confessionnels nous autorisant à y placer les Hébreux et cela pour justifier à tout prix la mythologie de l'ancien Testament. On dirait que toutes les sciences se sont conjuguées dans un effort unique : confirmer la valeur historique des Ecritures. Il est pourtant rigoureusement impossible de faire un tri parmi les habitants d'Amourrou. Ni par la langue, ni par le vêtement, ni par l'armement, ni par la religion, ni par le style des monuments. Rendre à cette terre le nom unique de Palestine revient donc non seulement à se conformer à la règle historique la plus sûre mais encore à refuser l'arbitraire d'une science désorientée. Ce n'est point telle ou

telle race, telle ou telle religion qui a bénéficié d'une élection de la nature, c'est le pays lui-même, la Palestine, à qui la configuration géographique a donné en Méditerranée une place culturelle de choix. C'est à la totalité de ses habitants que revient le rôle de propagateurs des arts et des sciences.

Terre de l'alphabet la Palestine fut aussi avec les terres égéennes des îles et du continent celle des grandes synthèses religieuses. Ni la Grèce ni la Judée n'ont rien inventé. C'est le panthéon égypto-babylonien qui par l'intermédiaire de la Palestine mais aussi de l'Anatolie deviendra celui des Grecs et des Romains. Les divinités grecques sont asiatiques, de même que sont arabes le judaïsme, le christianisme et l'Islam. Nous touchons ici un registre qui a subi les altérations les plus graves et d'autant plus difficiles à corriger que les postulats de notre démarche mentale se sont figés en contre vérités inexpugnables.

III

LES SEPT PLANETES

Une équivoque doit tout d'abord être dissipée. Au polythéisme gréco-romain on oppose volontiers le monothéisme palestinien, aux dieux de pierre ou de bois le Dieu invisible et solitaire. Les choses ne sont pas si simples. A un polythéisme apparent et populaire s'est toujours et en tous lieux superposé un monothéisme plus ou moins ésotérique. Les hymnes égyptiens ou babyloniens célèbrent la divinité qui demeure une sous ses aspects multiples ; car elle seule est Lumière, Soleil, Eternité et Paix. La divinité en effet est une comme le ciel est un. Les peuples, il est vrai, ont utilisé plusieurs recours, plusieurs voies plus ou moins détournées pour s'adresser à elle ; à chacun de ces recours ils ont donné un visage familier ; le christianisme n'a-t-il pas ses Apôtres, ses saints et ses saintes, ses intercesseurs classés selon les professions, les différentes maladies à guérir, les péchés à pardonner, les espoirs à combler ? Saint Blaise est préposé aux maux de gorge, saint Longin aux ophtalmies, sainte Euphémie aux bêtes féroces ; nous avons le patron des chasseurs, celui des poètes, des soldats. Ce n'est pas parce que les Chrétiens ont des douzaines de saints qu'ils adorent des douzaines de dieux. Marche pieds de Dieu les saints l'environnent mais ne le remplacent pas. A dire vrai le véritable culte ne comporte pas d'images. La religion

n'est rien d'autre que l'affirmation de l'existence de l'âme et de son intimité avec Dieu son créateur. La statue, même en Egypte, même à Delphes ou à Olympie n'est pas la divinité. Non seulement elle n'est pas adorée comme telle mais elle adore ; elle représente un homme, un animal en état d'adoration c'est-à-dire parvenu à un point de perfection physique et vigilante proche de la perfection voulue par dieu. Adorante mais non adorée la statue symbolise la créature en prière ; elle mime le geste d'attachement à Dieu. Immobile comme lui elle stylise de façon solennelle et mystique la posture du suppliant et donne aux foules une leçon de maintien religieux en l'invitant à un comportement identique. Elle est donc d'abord et surtout l'expression d'une culture, non de la divinité. « A un moment je suis éternel, à un autre moment je suis dans le temps » disent certains mystiques pour traduire l'oscillation de l'homme entre le recueillement absolu et la pratique ordinaire ; les effets et les images tiennent de la pratique ordinaire, tandis que dans la méditation du recueillement les images s'estompent. Il suffit de comparer l'Hymne au Soleil d'Aménophis IV et le Cantico del Sole de François d'Assise pour voir sous nos yeux s'effacer la frontière artificiellement tracée entre le polythéisme et le monothéisme. Il n'y a donc point de religion plus ou moins monothéiste qu'une autre ; il y a seulement des conceptions esthétiques différentes de la représentation et de la formulation divine. Au cœur de la religion ne se trouve pas une image mais une foi. Lorsqu'une religion s'identifie à l'image elle meurt en superstition car le propre de la superstition est d'être inféconde. La vitalité prodigieuse et durable des religions de l'antiquité démontre assez qu'elles étaient autre chose qu'une collection d'images. L'Islam n'a rien modifié ; il a accompli ; il s'est emparé du cœur de la tradition arabe pour tenter de l'exprimer dans son entier.

Quelle était cette tradition ? Avançons ici à pas comptés, car nous aurons beaucoup de mal à mettre de l'ordre là où il n'y en avait pas. Les gens se déplaçaient avec leurs bêtes et leurs dieux, s'en adjoignaient d'autres, les délais-

saient aussi parfois le temps d'une saison ou d'une vie, les échangeaient, les importaient, les exportaient, convaincus qu'ils étaient qu'au ciel les astres demeurent immuables, que la divinité est partout et souverainement chez elle... Comment se présente le panthéon égypto-babylonien à son origine puis dans les transcriptions palestiniennes ou anatoliennes que nous connaissons ?

Les Egyptiens sont des possédés de l'autre monde. Leur grande préoccupation est la résurrection. Ils veulent vivre par delà l'existence. Démesurément ouverte à toutes les puissances de la vie, même les plus invraisemblables, l'Egypte accueille dans son panthéon tous les dieux et les génies. Il n'est pratiquement aucune divinité hellénique, africaine ou asiatique qui n'aura eu la faveur d'un sanctuaire au bord du Nil. Fidèle à cette mentalité les Ptolémées, héritiers d'Alexandre, salueront la religion juive avec le même respect, ou le même scepticisme, que leurs ancêtres avaient introduit les cultes indiens, mésopotamiens, éthiopiens. Qu'importe les détails et les déviations, les erreurs d'aiguillage ou de doctrines, l'Egyptien, les yeux fixés sur le soleil de la résurrection est assuré que l'océan de la vie y porte tout homme de bonne volonté. Son livre de la sagesse que nous appelons Livre des Morts s'appelle en réalité *Livre de la sortie au jour* ou *Livre de la naissance du jour*. A noter que la sourate coranique qu'on lit au chevet des agonisants a pour titre « l'Aube ». *Le livre des Morts* est donc une perpétuelle chanson de vie adressée à Dieu, le seul, celui qui sous le nom de Râ, Ammon, Atoun, fils de Nout (la Nuit) règne et règnera à jamais : le Soleil. En voici un extrait significatif :

« Ta sainteté, ô Soleil, n'a point de maître ; tu es le grand voyageur de l'espace ; pour toi les millions et les centaines de millions d'années ne sont qu'un instant. Tu te couches mais tu demeures. Heures, jours et nuits, tu les multiplies de façon égale, tu demeures selon tes propres lois. Tu illumines la terre en t'offrant de tes propres mains sous la forme de Râ. Astre émergeant, grand par cette tienne splendeur éclatante tu façonnes tes membres et t'enfantes toi-même, non enfanté, à l'horizon. O

toi, haute Lumière des Cieux accorde-moi de parvenir au haut des cieux pour l'éternité... » Une brève analyse de ce texte nous montre combien il contient de thèmes chers aux religions postérieures. Ce Dieu unique père éternel et tout puissant n'est pas moins assorti d'une trinité comprenant Osiris (qui n'est autre qu'Ammon Râ lui-même à l'heure du soir), Isis son épouse et Horus leur fils à tête d'épervier. Hostie éternelle, Osiris sera mis à mort chaque soir par son frère ennemi Set, pleuré par son épouse, glorifié à chaque aube par sa résurrection. Un seul Dieu en trois personnes mis à mort par son plus proche parent et ressuscitant d'entre les morts, quelle leçon pour la méditation chrétienne ! Le drame osirien se répandra partout en Orient et les sonorités mystiques en retentiront longtemps au travers des nombreux thèmes de la gnose, des religions révélées ou secrètes. Autour du Père, de la Mère, et du Fils, rassemblés dans une tragédie de victoire se pressent divers personnages sacrés, accompagnateurs, figurants, apôtres divers. Parmi eux le curieux taureau Apis que les prêtres gardaient dans le temple de Memphis ; il était né d'une mère fécondée par la foudre. A sa mort, l'Egypte entière prenait le deuil. Assimilé à Osiris il devenait Osiris-Apis dont les Grecs firent, en raccourci, Sérapis. Hérodote, sans nous préciser que ce taureau n'est qu'une figure allégorique, le décrit ainsi « cet Apis est un jeune bœuf dont la mère ne peut plus en porter d'autre. Les Egyptiens disent qu'un éclair descend du ciel sur elle et que de cet éclair elle conçoit le dieu Apis. Le jeune bœuf se reconnaît à certaines marques. Son poil est noir ; il porte au front une marque blanche et triangulaire, sur le dos le dessin d'un aigle ; sous la langue celui d'un scarabée... » (Traduction Gustave Lebon, 1889). Les compagnons de la trinité divine s'appellent Tahout, son messager et son scribe, Astart, la déesse stellaire, Phtah représenté par le scarabée, Thot par l'ibis et le cynocéphale, Anubis par le chacal. Mais il y a aussi l'ennemi, le serpent Apap, incarnation du mal, foulé aux pieds des justes, toujours tué, toujours renaissant. Lové autour de la terre, triomphant

de toutes les contradictions il rapproche et rejoint les réalités antinomiques par le seul fait d'unir sa tête à sa queue. Enroulé sur lui-même il devient le symbole de l'alpha et de l'oméga, du principe supérieur par lequel l'esprit et le corps se réconcilient dans la négation ; il est donc la Mort puisque l'univers ne peut continuer à vivre que sous l'impulsion des discordes entre les thèses et les antithèses. Ce serpent cosmique est représenté sur terre par la vipère des tombeaux ; on lui avait construit une chapelle aux environs de Karnak où elle régnait en reine du « suprême Occident » ; le peuple la désignait sous le nom de Maritsakro « l'amie du silence » ; son corps avait une tête de femme, à moins qu'il ne se terminât par une triple tête de serpent, comme pour signifier qu'à la Trinité sainte de Râ, il opposait la trinité maléfique des Ténèbres. Retenons les allégories et les symboles nilotiques : le Soleil, le Taureau, le Serpent, la Mère fécondée par le Ciel, sans compter le Bélier. Nous les retrouverons. D'ores et déjà nous devinons en transparence Zeus-Ammon, Apollon et le serpent, le Taureau de Crète, Artemis Taurobolos, Mithra, les thèmes chers à l'ancien et au nouveau Testament. Il serait par trop facile, et tentant, de chercher un chemin dialectique conduisant à une explication du christianisme par la seule religion égyptienne ; les Evangiles nous en offrent l'occasion idéale avec le voyage de la Sainte Famille en Egypte ; et puis n'y a-t-il pas l'argument de la croix ansée, signe de vie éternelle, dont le motif se répète tout au long des tombeaux de la vallée des Rois ? N'y a-t-il pas la croix chaldéenne, reprise aussi par l'Egypte, représentant une croix enclose dans un cercle, symbole de victoire et de perfection des quatre horizons soutenant la courbe céleste ? L'explication moderne selon laquelle la croix témoignerait d'un supplice servile et de la douleur des humbles ne correspond nullement à l'interprétation qu'en ont toujours donnée les peuple orientaux pour lesquels la croix est la figure de la puissance cosmique. N'entrons pas dans la voie des explications discutables. Il nous suffit déjà de montrer combien dans ses grands traits la reli-

gion égyptienne renferme de sujets de méditation pour les exégètes bibliques. On a vu dans l'initiative extatique du pharaon Akhounaton, ci-devant Aménophis IV, une véritable révolution religieuse et dans sa capitale Amarna le premier Vatican du monothéisme à opposer au polythéisme d'Amon. Rien n'autorise cette version dont l'origine tient au goût romanesque de certains poètes de l'égyptologie. Akhounaton ne modifia rien ; son hymne au soleil Aton n'est qu'une paraphrase du Livre des Morts ; il n'a rien ébranlé du dogme égyptien pour la très simple raison que s'élevant d'emblée au niveau de l'Eternité, de la négation du Moi et de la pureté universelle, on ne voit guère ce que la religion d'Egypte aurait pu retrancher ou ajouter à sa parfaite sérénité. Elle a en effet effacé le terrible de la destinée humaine, la plaçant sur « les chemins de la Tranquillité ». Ce souci de paix, de confiance, de douceur est demeuré celui de l'Egypte d'aujourd'hui. Dans sa justification devant le tribunal divin chargé de peser les mérites et les péchés, l'âme du trépassé se défend ainsi :

« Je n'ai perfidement fait de mal à personne ; je n'ai pas rendu mes proches malheureux ; je n'ai affamé personne ; je n'ai pas tué ; je n'ai point fait pleurer ; je n'ai point menti ; je n'ai pas éloigné le lait de la bouche du nourrisson ; je n'ai point repoussé l'eau à l'époque de la crue ; je n'ai pas éteint la flamme à son heure... » et le tribunal de répondre satisfait :

« Ce qu'il a fait les hommes le proclament, les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié Dieu par son amour. Il a donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu. Il a donné une barque à celui qui en manquait... » (*Livre des morts*, chap. CXXV.) Ces textes imprégnés de charité ne préfigurent-ils pas, avec 1 500 ans d'avance, les Commandements et les Béatitudes évangéliques ? Quant à la rencontre avec l'Eternité conçue comme une authentique jubilation de l'âme, nous en retrouvons l'écho dans la recommandation adressée à ses disciples par le poète mystique persan Djalal Eddin Roumi alors qu'il entrait

en agonie « il convient à présent de vous réjouir car c'est aujourd'hui ma nuit de noces avec l'Eternité ». D'un bout à l'autre de l'Orient la quête est donc la même. Au seuil de la mort la charité arabe nous invite à déposer toute crainte, à nous préparer à faire avec Dieu, comme nous mort et ressuscité en Osiris, le voyage cyclique parmi les constellations. Invitation reprise par Dante au terme de chacun des trois livres de sa *Divine Comédie*.

La même religion sidérale se retrouve en Chaldée et en Assyrie, teintée il est vrai d'une mélancolie plus poignante, d'une conscience plus amère de la lutte terrible qui attend l'homme dans sa conquête de la terre et de l'au-delà. C'est par une centaine de milliers de textes cunéiformes que nous sommes informés précisément de la foi et des dieux mésopotamiens, sans compter les détails fournis par de nombreux auteurs grecs tel Diodore de Sicile : « Les Chaldéens enseignent que le monde est par nature éternel, que n'ayant jamais eu de commencement il n'aura pas non plus de fin. D'après leur philosophie l'ordre et l'organisation de la matière sont réglés par la loi divine ; rien de ce qui se passe au ciel n'est l'effet du hasard ; tout s'accomplit par la volonté immuable et souveraine des dieux. » Plus tard le grec Héraclite dira : « il y a absolument des lois du hasard », et les stoïciens ajouteront que « tout s'accomplit par la volonté du Maître suprême ». Ici, comme en Egypte, il y a l'Eternel, dieu souverain et parfait ; il s'appelle El ou Al, racine élémentaire qui nous mènera sans peine à Allah, mais aussi au grec primitif Hel et au grec classique Helios, le Soleil. Nous retrouvons cette même racine dans le nom du vieil empire iranien Elam, où se lit déjà en transparence le mot « Islam ». Suivent douze grands dieux selon les divisions du zodiaque ; groupés en trinités ils correspondent aux étoiles fixes ou aux Eléments. Autour d'El (l'Eternel), Anou et Ea constituent le directoire souverain tels Hadès et Poséidon autour de Zeus, régnant sur les royaumes de la terre et de la mer. Parmi les autres divinités trois dominent : Mardouk, fils d'Ea ; Shamash, le Soleil ; Ishtar, à la fois étoile du soir et étoile du matin,

mère et amante, déesse bisexuée par excellence dont le nom rappelle le sanscrit Star et le grec Aster, l'astre. Tels sont les moteurs de l'univers. Ils ne cesseront de faire parler d'eux dans les mythes qui submergeront peu à peu l'Occident tout entier. La cosmogonie babylonienne n'est pas moins intéressante ; drame en trois actes : création du monde, déluge, salut de l'humanité, nous en retrouverons les thèmes les plus saisissants dans la genèse biblique, dans la Théogonie du poète grec Hésiode dont le père était originaire d'Asie mineure, mais aussi dans le Coran dont on a dit qu'il avait adopté la cosmogonie telle que la décrivent les tablettes cunéiformes datant du 3e, du 2e et du 1er millénaires avant notre ère et les Chroniques du prêtre Bérose. Au début était le Chaos d'où émergèrent deux couples de dieux ; du second couple naquirent Anou dieu de la terre et du ciel, et Ea dieu océanique ; fils d'Ea, Mardouk vainquit le chaos et créa l'homme d'un mélange de sang et de boue. Cet homme primitif fut instruit dans les sciences par une créature surnaturelle, un certain Oannès, surgi de la mer, poisson à tête d'homme, de nature amphibie, expert aux semailles, à l'industrie, à l'architecture, aux codes juridiques. C'est lui qui installa les rois antédiluviens dont le premier, Aloros, aurait régné 3 600 ans. L'homme ayant irrité la divinité El, celle-ci ouvrit les écluses du ciel et déchaîna le Déluge qui engloutit l'humanité à l'exception du dixième roi Oum-Napishti et son épouse ; transportés dans une région privilégiée de la terre, ils eurent de nombreux descendants. N'insistons pas sur l'évidente parenté du Jonas biblique et de l'Oannès sumérien, sur le déroulement dramatique des origines de l'humanité et la liste des rois et patriarches que l'ancien Testament semble avoir tirés de la mémoire du pays mésopotamien. Ne manquons pas toutefois de noter qu'à l'époque où la dynastie séleucide commandait au prêtre Bérose de rédiger en grec ses Chroniques fabuleuses, en même temps qu'elle restaurait les bibliothèques de cunéiformes, les Ptolémées de leur côté demandaient à leurs savants de rassembler les traditions bibliques. Coïncidence dans le temps ; coïn-

cidence dans les volontés ; coïncidence dans la restauration des mythes.

A la féminité crépusculaire de l'Isis égyptienne correspond en Mésopotamie la très singulière Ishtar ; comme Isis elle symbolise l'hérédité, la maternité c'est-à-dire le pouvoir créateur du temps, donc la poésie façonneuse de vie, l'éternel retour ; comme Isis elle est la Pleureuse, celle qui comprend et approche la Mort, celle surtout qui aime l'humanité parce que dans toute créature vivante elle aperçoit déjà en transparence la Mort qui grandit en elle en même temps qu'elle même et se nourrit de sa substance entière, y compris de ses joies. Déesse funèbre, déesse de la suprême pitié, elle est aussi celle qui console, qui distribue l'amour physique sans retenue pour tenter d'en faire, sans illusion, une surabondance capable de déborder la Mort. Ishtar est donc la déesse ambiguë. Nous n'en finirions plus d'énumérer ses rôles et ses attributs. Elle est partout présente. Il n'est de drame dont elle ne soit le ressort latent ou glorieux. Puissance de cohésion et de liaison elle est la déesse des désirs contrariés ou assouvis. Elle est la part de Mort qui réside en chaque créature pour teinter de tragédie sa liesse la plus exaltée. Telle est Ishtar. Le caractère d'Aphrodite et de Vénus est une réplique du sien. Alliance nuptiale de l'âme et du corps elle résume donc le couple ; elle est le couple. Comment connaîtrait-elle si intimement l'amour si elle n'en avait à la fois l'expérience féminine et masculine ? Cette expérience elle la possède. En cela elle est l'Antinomie, la Contradiction, la Synthèse ; en cela elle est supérieure à toutes les divinités masculines. Déesse des filles de joie elle deviendra aussi la patronne des Césars de Rome. Parce qu'elle est l'étoile qui annonce le matin et se lève avec le soir, par elle les ténèbres luisent et le silence parle. La religion mésopotamienne, ainsi qu'en témoigne cet hymne, a porté à la perfection le caractère d'Ishtar et son culte :

« L'astre femelle est la planète Ishtar ; elle est femelle au coucher du soleil. L'astre mâle est la planète Ishtar ; elle est mâle au lever du soleil. Au lever du soleil, Sha-

mas est à la fois son maître et son fils. Au lever du soleil elle est déesse d'Agadès. Au coucher du soleil elle est déesse d'Urùk. Au lever du soleil elle a nom Ishtar parmi les étoiles. Au coucher du soleil elle a nom Belit parmi les dieux. »

Comme on le voit le dualisme de la nature s'enveloppe d'un chant équivoque et énigmatique dont le sens ne parvient qu'aux initiés. Car Ishtar reste une voie secrète. L'amour, sous toutes ses formes, garde un caractère intouchable. Hérodote fait une remarque fort intéressante là-dessus, soulignant la continuité des coutumes assyriennes : « quand un babylonien, dit-il, a eu commerce avec sa femme, il brûle de l'encens et s'assied auprès d'elle. Sa femme fait de même. Ils se lavent ensuite l'un et l'autre à la pointe du jour. Car ils ne sont autorisés à rien qu'ils ne se soient d'abord lavés » et d'ajouter « les Arabes observent le même usage ». Parmi les récits mésopotamiens un des plus beaux et des moins mutilés raconte l'aventure d'Ishtar descendue aux Enfers pour tenter d'en ramener son fils (et amant) Tammouz ; la reine du « pays dolent » l'accueille avec mauvaise humeur et ne comprend pas cette visite insolite chez les trépassés

« qui sont comme l'herbe coupée, tandis que les vivants sont de bronze, qui sont comme la plante fanée, tandis que les vivants sont l'arbre en fleur. » Ishtar doit passer sept portes, laissant à chaque seuil une pièce de sa parure ou de ses vêtements, si bien qu'elle franchit nue la septième porte. Une fois au fond des Enfers, la déesse y est mise sous clef et frappée de maux terribles. Privée de sa joie la terre est plongée dans le deuil, les moissons meurent, hommes et animaux refusent de s'accoupler. Pour sauver l'univers le dieu océanique Ea se dépêche d'envoyer un messager à la reine des Ténèbres lui ordonnant de libérer Ishtar. N'obéissant qu'à contre cœur voici l'ordre qu'elle donne à son ministre :

« Va dans le séjour de l'éternité ; cache les tables de la science de l'avenir. Fais boire à Ishtar les eaux de la vie et ôte la de ma présence. » Ainsi fut fait et la terre reverdit et les arbres refleurirent et les couples se formèrent à

nouveau. Ishtar retrouve ses vêtements et sa forme. Mais l'histoire ne dit pas ce qu'il advint de Tammouz son fils... Les Grecs dans l'hymne à Déméter reprendront le fil de la même aventure, la déesse partant cette fois non à la recherche d'un fils mais de sa fille Perséphone. En outre le mythe proprement dit de la descente aux Enfers recèle à la fois une imagerie et un sens mystique qui de proche en proche iront inspirer l'œuvre de Dante, après avoir pris place dans les religions et l'art méditerranéens. Selon Hérodote, les Perses avaient donné à Ishtar le nom de Mithra ; si cela était vrai, de nouvelles perspectives s'ouvriraient à l'étude des Mystères. En tous cas nous savons qu'avant même l'avènement de Cyrus tous les grands dieux mésopotamiens figuraient au panthéon persan, comme ils figuraient déjà au panthéon égyptien.

Autre source d'innombrables thèmes gréco-romains, bibliques et islamiques : la légende de Gilgamesh qui nous est connue par des textes datant des VIIe, XIVe et XVIIIe siècles avant notre ère et découverts les uns en Assyrie, les autres en Anatolie ou en Egypte ce qui prouve l'ampleur de la diffusion. Récit épique en douze chants, (il y a douze signes du Zodiaque) où alternent prières, contes, combats et allégories religieuses, la légende raconte les travaux du héros Gilgamesh, roi d'Ourouk, tantôt seul tantôt assisté de son ami et frère d'armes, Enkidou. Résumons en rapidement les cinq actes principaux, puisqu'aussi bien la légende est fort connue de notre grand public : premier acte : grand chasseur et purificateur de maux, Gilgamesh accompagné d'Enkidou part pour le pays des Cèdres (le Liban ?) où il tranche la tête d'un monstre qui terrorisait les populations. Deuxième acte : il tue le Taureau céleste, autre monstre dépêché par les dieux pour persécuter les hommes, lui arrache le cœur qu'il offre au soleil. A la suite de quoi il est maudit par Ishtar qui obtient du ciel la mort d'Enkidou. Acte trois : Gilgamesh part à la recherche de « la plante de la vie éternelle » chez son ancêtre Oum-Napishti (le Noé de la Bible ?) qui habite au pays « de l'embouchure des fleuves », depuis qu'il a échappé au Déluge. Il franchit le mont Mashou où veillent

les scorpions, parvient au jardin merveilleux de la nymphe Sabitou qui veut le retenir : « la vie que tu cherches, tu ne le trouveras point, quand les dieux ont créé les hommes ils les ont faits mortels... Mets donc à profit le souffle qu'ils t'ont donné ; ne pense plus qu'à te réjouir jour et nuit. » Tel Ulysse se débarrassant de Calypso, Gilgamesh passe outre à ce séduisant « carpe diem », se construit un radeau et descend vers l'Embouchure des Fleuves. Acte quatre ; après une traversée périlleuse il parvient chez son ancêtre immortel Oum-Napishti qui cherche à la détourner de sa quête ; en vain. Il lui indique alors le jardin du fond de la mer où vit « la plante d'Eternité » ; notre héros y descend les pieds alourdis de deux pierres, arrache un rameau à l'arbre de vie et remonte enfin heureux. Acte cinq : le retour à Ourouk finit mal ; tandis qu'il se désaltère penché sur l'eau d'une source, le serpent qui l'a guetté s'empare du rameau et l'emporte. Se sachant désormais menacé par la mort, jaloux du serpent qui connaîtra, lui, l'éternelle jeunesse, Gilgamesh s'abandonne à la tristesse... Tout commentaire est superflu tant sont visibles les emprunts qu'ont pu faire à cette légende, connue de fort bonne heure en Grèce, les prêtres, les poètes, les conteurs. Nombreux sont les termes arabes qui constituent le texte assyro-babylonien. Le nom de la déesse Sabitou a par exemple une résonance arabe moderne, Amesh est encore aujourd'hui un prénom courant en Irak.

Le grand flamboiement mazdéen qui avait si longtemps brillé en Perse depuis la très antique prédication de Zoroastre ne pouvait manquer d'éclairer le pays mésopotamien. Il s'agissait d'une religion très épurée, abstraite, tenant tout entière dans l'adoration d'un dieu unique, Ahura-Mazdâ ou Ormuzd, appelé aussi l'Eternel, sans temple ni image. Créateur de l'univers, omniprésent, tout puissant, il aurait aussi bien pu se nommer Ammon-Râ, El, Allah ou Jéhovah. En face de lui se dressait le Démon Agra-Mainyous ou Ahriman. Entre eux la lutte était perpétuelle. Ce dualisme qui allait évoluer au IIIe siècle de notre ère en manichéisme et n'est pas sans rappeler l'éter-

nel duel entre Râ et Set, en terre d'Egypte, impressionna la pensée mésopotamienne. Avec le mazdaisme, elle adopta le culte du feu.

O feu, Seigneur suprême qui t'élèves en ce pays !
Héros, fils de l'océan, qui t'élèves en ce pays !
Feu par l'éclat de ta flamme tu portes la lumière dans la
[demeure des Ténèbres...

proclame un hymne assyrien, tandis que cet autre chant, fait plus encore de soumission que de célébration, murmure la misère de l'homme courbé sous la lumière de dieu qui seul l'absoudra :

— Seigneur que s'apaise la colère de ton cœur !
Que ce dieu que je ne connais pas s'apaise !
Sans le savoir je me nourris de désobéissance ô mon dieu.
Sans le savoir je marche contre ma déesse.
Seigneur, nombreuses sont mes fautes et grands mes
[péchés...
Les fautes que j'ai commises, que le vent les enlève,
Les blasphèmes que j'ai prononcés déchire-les comme du
[voile,
Mes péchés, ô mon dieu, qui sont sept fois sept, absous-les.
Mes fautes pardonne-les, celui qui se soumet à toi, guide-le.
Et que ton cœur s'apaise, à l'image d'une mère auprès de
[son enfant.
(LEBON, p. 565.)

Où est l'écart entre cette prière et le livre de Job ou les psaumes ? Plus troublante encore est cette complainte du roi Tabi-Utul-Eulil du pays de Nippur, telle que nous l'ont transmise les tablettes de Ninive : « Mes yeux sont obscurcis et comme fermés au verrou ; je passe la nuit dans mon fumier tel un bœuf ; tel un mouton je me mêle à mes excréments. » Et que penser de cette autre formule toute abrahamique et chrétienne tirée elle aussi des tablettes de Ninive : « l'agneau remplace l'homme ; il donne sa vie pour lui ». Tammouz, la Victime et le Ressuscité, est appelé le Parfumé, l'Oint du Seigneur. C'est donc très au-delà du judaïsme et du christianisme, aux sources mêmes de la mystique arabe, qu'il convient d'aller chercher les origines de notre mentalité occidentale.

Sur la Palestine cananéenne ont convergé de Babylone, de Syrie, d'Egypte des marées de croyances qui en ont constitué au cours des âges, de sédiment en sédiment, le socle culturel à partir duquel se sont dispersés en éventail, colons, missionnaires, soldats, déclamateurs, chantres, héros porteurs de noms et de dieux, marins, ingénieurs, banquiers, commerçants. Les flottes palestiniennes de Tyr et de Sidon au delà de l'Espagne et des Colonnes d'Hercule atteignirent la Cornouaille d'où elle rapportaient de l'étain ; les caravanes de l'ambre, parties des rivages de la Baltique, suivaient le Rhin et le Rhône pour aboutir aux ports provençaux ou italiques. D'autres caravanes remontaient du centre de l'Afrique vers les entrepôts palestiniens de la Libye ou de la Tunisie. Le long de ces voies courait la civilisation de Canaan. Dans son livre sur « les religions orientales dans le paganisme romain » Franz Cumont précise que « des montagnes des Asturies jusqu'aux bouches du Danube, les Syriens ont répandu les cultes d'Adonis, d'Attis, Baal, Cybèle... » de fait la Suisse même recèle des traces fort nombreuses de cette imprégnation. Sion, par exemple, possède les ruines d'un sanctuaire de Cybèle. La Gaule, l'Espagne, la Hollande, l'Afrique ont donc connu Isis, Ishtar, Jéhovah, El, les fils de dieu et le dogme de la résurrection à une époque fort antérieure à l'expansion grecque ou romaine. Point n'a été besoin de détruire le temple d'Hérode pour amener l'installation de communautés osiriennes, juives ou mardoukéennes en Occident. Chaque jour nous découvrons d'étranges parentés entre les religions celtiques et palestiniennes, entre les Druides et les sanctuaires de l'Oronte ou de la Judée. Le dieu gaulois Belem, est-il un autre personnage que Baal ? L'Orient et la Grèce ont fait école et converti en Occident des nations entières. Ce n'est pas parce qu'il y eut des adeptes de Baal, de Jéhovah, de Jésus ou de l'Islam en Gaule, en Afrique du nord ou en Italie que ces gens-là venaient de Palestine. Il y a beaucoup de disciples de Platon de par le monde, se réclament-ils pour autant d'une patrie athénienne ? La confusion entre nation et confession qui a

donné lieu en Europe à tant de théories discriminatoires provient soit d'une ignorance des réalités les plus élémentaires de l'histoire soit d'une imposture délibérée. Prétendre renvoyer en Palestine un Allemand ou un Français parce qu'il pratique une religion née en Palestine est tout simplement insensé car à peu près toutes nos religions se sont développées en Palestine. Renvoyer à la Mecque tous les musulmans de l'univers ne poserait pas de problèmes moins insolubles.

L'enchevêtrement religieux de l'antique Palestine dépasse en effet l'imagination ; il se double d'un fouillis ethnique où se côtoyaient Grecs, Anatoliens, Africains, Mésopotamiens parlant une langue commune, l'araméen, tout en continuant à parler leurs propres dialectes ou patois. Eux s'y reconnaissaient ; nous pas. La foulée du temps a achevé de brouiller les pistes. Des fouilles de Byblos, Arad, Amrit, Tsour, nous exhumons des Ïsis, des Horus, des Osiris, mais aussi des Ishtar, mais surtout les preuves de l'existence d'une religion de synthèse fort complexe d'où nous parvenons à dégager quelques thèmes essentiels, grâce aux tablettes de Ras Shamra. La cosmogonie est identique à celle des assyro-babyloniens et assortie pareillement à l'épopée de Gilgamesh. Le dieu suprême reste El ou Al (on l'adore en tous lieux et particulièrement dans les pierres dressées ou bétyles : beït/el, maisons de El) qui a délégué ses pouvoirs sur terre à trois divinités Danel, Keret et Baal : Danel règne sur l'agriculture et le peuple des Raphaïm ; qui sont ces Raphaïm ? des géants ? des anges ? des serviteurs ? Ils ne sont pas inconnus de l'ancien Testament. De plus la racine « rapha » se retrouve dans Rapha-el, Rapha-baal. Si on se réfère à l'arabe elle pourrait signifier « élever vers le ciel », « exhausser », « exalter » ; Raphaël et Raphabaal auraient à peu près le même sens : adorateur de El, adorateur de Baal. Keret est un demi-dieu, fils d'El et d'Acherat ; il a épousé la fille du roi des Edamites ; décrit dans les tablettes de Ras-Shamra, le mariage rappelle curieusement les scènes de l'ancien Testament traitant de la vie des Patriarches. Baal, est le souverain de toutes les éner-

gies telluriques ; partout il est adoré ; chaque cité le prend pour patron sous le nom de Baal-Hermon, Baal-Phégor, Baal-Tsourou (Tyr), Baal-Sidounou (Sidon), Baal-Bekk, etc. On l'invoque sous le nom de Adonaï « seigneur », Rab « père », Malek « roi, patron, propriétaire » qui sont autant de mots arabes classiques et non des mots hébreux. Nous ne reviendrons pas sur cette mise au point. Baal n'est point un dieu de tout repos ; il combat sans cesse ; par exemple contre le prince de la mer Zabel-Yam qui a pour allié Nahar (le fleuve), conflit qui doit être arbitré par El lui-même et ses anges ou « Elim ». Baal a un « double » féminin qui l'assiste et qui l'aime, sa sœur, la belle Anat, dont le nom est tiré du mot arabe « aïn », la source. Singulière figure que cette Anat, dite aussi Astarté, réplique de l'Ishtar mésopotamienne. En Egypte Ramsès II est qualifié parfois de « nourrisson d'Anat — Astarté », une fille de ce même pharaon se prénommait « fille d'Anat ». La déesse a de son frère Baal le caractère ombrageux et guerrier ; on l'assimile volontiers à Sekhmet, autre déesse égyptienne à tête de lionne. Nous verrons Anat-Astarté massacrer des peuples entiers parce qu'ils ont trahi le culte de son frère bien aimé, se laver les mains dans leur sang. Elle se flattera « d'avoir anéanti le serpent aux sept têtes, Litan », dont la Bible paraît avoir fait Leviathan, « d'avoir anéanti le dragon Tannin », d'avoir « muselé la chienne des dieux de feu ». Pleurant comme Isis, elle descendra aux Enfers pour en ramener son frère Baal tué dans un guet-apens. Elle y livrera avec l'aide du soleil un combat acharné à Moût, le dieu de la mort et finira par abattre d'un coup de faucille le meurtrier de son frère dont la resurrection devient alors possible. Anat-Astarté symbolise donc elle aussi la permanence de la vie, la puissance capable de faire reculer les ténèbres, la pureté et la purification, la clé de la résurrection. Son signe est la croix ansée. En Baal et Anat revivent les mythes d'Isis et Osiris, d'Ishtar et Tammouz. La femme par qui la mort est vaincue, par qui le serpent est écrasé, par qui le monde est guéri, paraît bien être la figure centrale de la religion arabo-orientale. « Sois poussière sous les pas de ta mère »

conseille le proverbe arabe moderne en une formule qui résume le caractère profondément féminin d'une société que paradoxalement les sociologues modernes ont tenté de caricaturer en confrérie masculine. L'exaltation de la femme deviendra un des thèmes les plus chers au cœur du christianisme, un de ceux par lequel il se distinguera radicalement du judaïsme pour répondre à un des plus profonds, des plus lointains appels de l'Orient ; voici un extrait de la prière de Dante telle qu'aurait pu la concevoir un adorateur d'Isis ou d'Ishtar :

« Soleil dans ton midi, vierge mère, fille de ton fils, ... tu nous embrases d'une ardente charité ; tu es pour les mortels la source d'une vive espérance. O Femme tu es si grande, tu es si puissante que quiconque désirant une grâce ne recourt pas à toi sans que son désir vole sans ailes. Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque, elle va au-devant des demandes pour les combler généreusement. En toi est la miséricorde ; en toi est la tendresse ; en toi est la magnificence ; en toi se rassemblent les vertus de toutes les créatures. » (Paradis — Chant 33). Parmi les saints, les demi-dieux et accompagnateurs qui font partie de l'escorte des dieux palestiniens ou vivent dans leur sillage, il en est de remarquables : Melkartk, fondateur de l'écriture et dompteur de lions, rappelant Gilgamesh, que nous retrouverons sous les traits d'Héraklès, lui aussi ayant écarté à la force des bras les piliers du détroit de Gibraltar pour ouvrir la route aux navires palestiniens ; Yavé, en arabe classique Ja Houa, « *O Lui* », Kashir « architecte suprême » qui était en quelque sorte le dieu des relations extérieures puisqu'il avait pour domaines Kptr, c'est-à-dire Kaftor (nom donné à la Crète par l'ancien Testament) et Hptr qui désigne Memphis et par-delà l'Egypte entière.

Il serait fastidieux d'énumérer les cultes, les divinités, les magies, les hautes méditations que les Grecs ont non seulement empruntés à la tradition des Arabes mais ont contribué à imaginer avec eux sur une terre qu'ils partageaient ensemble et qui constituait la patrie palestino-égéenne. Il serait banal de relever dans le détail les mille

et une ressemblances étroites entre les religions palestiniennes et les thèmes fondamentaux du judaïsme manifestement empruntés au fond arabe. Voici ce qu'en dit Gustave Lebon, ce vieux maître plein de bon sens que des exégètes plus doctes ont pu écarter mais non remplacer :

« Toute la Genèse biblique, le Chaos primitif avec l'esprit de dieu flottant sur les ténèbres humides, la séparation des eaux d'en bas avec celles d'en haut, la création du monde avec l'existence des animaux précédant l'apparition de l'homme, le Déluge, l'Arche, la tour de Babel, la confusion des langues etc. sont des récits que l'on retrouve absolument identiques dans les plus vieux textes cunéiformes. Le nom donné à dieu par les Juifs, comme le nom d'Allah par lequel les Musulmans l'invoquent sont tous deux Babyloniens par leur racine Al ou El qui désignait en Chaldée l'Etre Suprême. » (*Les Premières Civilisations*, Edition Flammarion 1889, page 555).

Une tâche plus précise nous revient de mettre un peu d'ordre dans le classement des grands thèmes mythiques où se sont rencontrés l'arabisme et l'hellénisme. Et tout d'abord, puisque nous ne l'avons pas encore quittée, parlons d'Ishtar-Anat-Astarté-Aphrodite. Tout de suite nous vient à l'esprit le mythe fameux d'Adonis, héros palestinien, dont le culte était célébré au Liban à la source d'Afka, où prend naissance précisément la rivière Adonis. Dans l'antiquité s'élevait là un temple à Aphrodite Afaçide. Adonis était un héros doublement équivoque, d'abord parce qu'il naquit de douze nuits incestueuses (douze étant un des nombres magiques de la Babylonie) de la princesse syrienne Misra (ou Smirna) avec son propre père ; ensuite parce que par décision de Zeus il fut partagé entre Perséphone et Aphrodite, tel Osiris entre Isis et la Nuit ou si l'on préfère tel Tammouz entre Ishtar et Mout. Héros de l'éternel retour de la saison morte et du vivifiant printemps, Adonis fait d'Aphrodite tantôt une mater dolorosa qui pleure sa disparition (la mythologie grecque lui donne alors son nom babylonien de Salambo) tantôt la femme transfigurée par son retour. Une littérature des plus riches essentiellement lyrique s'est

développée partout en Méditerranée pour célébrer cette fête mythique ; en Espagne, en Sicile, en Provence, en Italie, à Athènes, à Antioche, à Jérusalem (selon Ezéchiel), à Bethléem (selon saint Jérôme) se déroulaient des processions en l'honneur de la mort d'Adonis, de même qu'à Alexandrie. Notons en passant qu'Adonis n'est que le nom « Adonaï » par lequel on s'adresse à la divinité. Notons aussi le caractère arabe très prononcé du héros dont la mère, née en Syrie, finira pour échapper à la colère de son père par se réfugier en « Arabie ». Mais le rôle d'Aphrodite n'est pas, loin de là, enfermé dans le destin d'Adonis. Née de la mer, installée par les Palestiniens à Chypre, Cythère, Eryx en Sicile, les Grecs l'appellent, entre autres noms, Cyprès, Cythérée, Ericina. Non seulement elle possède comme Ishtar le double caractère féminin et masculin, puisque Rome a connu une Vénus barbata, mais d'un mariage tout provisoire avec Hermès elle a eu le bisexué Herm-aphrodite ; il y a dans ce mot autre chose qu'une pure jonglerie verbale. Aphrodite est une déesse troyenne ; elle est la mère d'Enée, personnage qui n'est pas sans rapport avec Adonis. N'ayant pu sauver de la destruction sa chère ville de Troie, Aphrodite, suivant la route des flottes palestiniennes, conduisit Enée et les siens en Thrace, en Epire, chez la palestinienne Elissa (Didon), à Carthage, puis en Sicile, de là chez les Etrusques de Cumes dont la sibylle le mena aux Enfers ; après y avoir été informé de l'avenir il parvint aux rives du Tibre où il fonda Lavinium, cité mère de Rome. Mort, sa mère Aphrodite l'enleva au ciel où les Romains l'honorèrent sous le nom de Jupiter Indigète. Tel est pour l'essentiel le récit de l'Enéide de Virgile. Mais la Ville Eternelle n'était pas la seule à voir en cet asiatique fils d'une déesse asiatique l'ancêtre fondateur. Fort curieusement, en Gaule, les Eduens d'Autun s'en réclamaient aussi. Pendant fort longtemps les trois cités de l'Empire à être dispensées d'impôts furent Autun, Rome et Troie. La lignée asiatique n'était donc pas seulement légendaire. Autre curiosité : mère d'Enée, Aphrodite était donc aussi la mère et la divine patronne, la Vénus génitrix de la

« gens Julia », la famille de Jules César. N'est-il pas intéressant que ce même César ait été appelé par les gens d'Autun, ses frères en dieu à entreprendre avec eux la conquête des Gaules ? La mythologie grecque connaît une autre pleureuse, elle aussi « amori et dolori sacra » : Déméter, déesse du pain et des fruits. Son aventure suit de près celle d'Ishtar : sa fille Perséphone lui a été ravie par le Seigneur des Morts alors qu'elle cueillait des fleurs dans la plaine mythique de Nysa au Yèmen, là où croît la vigne éternelle et miraculeuse. Après neuf jours de larmes elle arrive à Eleusis non loin d'Athènes où elle menace de frapper le monde de famine si sa fille ne lui est pas rendue. Zeus inquiet oblige alors Hadès, son frère, le seigneur tout-puissant de la mort, à faire droit à la requête de Déméter, mais Hadès qui aime Perséphone lui a fait manger secrètement un pépin de grenade pour se l'attacher définitivement. Perséphone regagne donc sa mère la Terre à chaque printemps mais elle retournera chez son époux durant la morte saison. Pour célébrer ce qui fut sa douleur et sa joie, Déméter initiera les gens d'Eleusis aux mystères de la vie et de la résurrection. Nous ignorons totalement la doctrine qui était enseignée aux initiés et le rituel qu'ils pratiquaient. Mais partout dans les textes de l'antiquité classique, à mots couverts, il est fait allusion aux Mystères d'Eleusis avec parfois cette précision qu'ils remontent à une « révélation asiatique ».

Asiatique aussi Cybèle, reine des puissances telluriques, révérée en Asie mineure, si efficace et si redoutable qu'en l'an 204 avant notre ère le sénat de Rome ordonna de transposer sur le Palatin la « pierre noire » de Pessinonte qui symbolisait la déesse. Son amant Attis devenu fou d'amour s'était émasculé : le mythe de l'hermaphrodite propre au culte d'Ishtar et d'Aphrodite jalonne ainsi la route de Babylone à Rome. Mère souveraine des épousailles et de la terre féconde, Héra, sœur et épouse de Zeus s'est mariée en Phrygie, au sommet de l'Ida. Athéna, la vierge est née en Libye au bord du lac Triton. Arthémis, sœur du soleil, possède son plus beau sanctuaire à Ephèse, une des cités asiatiques les plus célèbres,

là où vivra l'apôtre Jean après la Pentecôte et première église à qui il adressera son Apocalypse.

Synthèse suprême de la vie et de la mort, la Femme de la religion grecque sous ses trois figures de Vierge, de Mère et d'Amante, avec ses trois attributs la Sérénité, la Douleur et la Volupté est l'exacte image de la femme d'Asie. Le christianisme fera de Jésus le fils de la Femme et de l'Esprit. Le Coran de même. C'est dire combien est profonde, organiquement intégrée à la foi de l'homme oriental l'idée de la féminité créatrice. La trinité grecque Zeus, Hadès et Poséidon demeure certes théoriquement masculine ; mais celle de Rome comporte deux déesses : aux côtés de Jupiter trônent Junon et Minerve.

Deux grands seigneurs authentiquement orientaux brillent au firmament du panthéon hellénique : Apollon et Dionysos. Le premier suffirait à lui seul à résumer la totalité des religions, des mythes et des rituels nés en Egypte, en Palestine et en Assyro-mésopotamie. Prince solaire, à la fois Osiris, Ormuzd, Anou, il est en outre par son nom El-ios, le proche parent de l'Eternel babylonien El, devenu en arabe Al-lah/Allah. Il a pour chiffre le nombre sept, le chiffre des planètes. Né le septième jour du mois, salué à sa naissance par sept vols de cygnes figurant les sept jours de la Création, il est appelé « Septime » par Eschyle dans sa tragédie « les sept contre Thèbes ». En son honneur sera donné aux enfants grecs ou romains le prénom de Septime que porteront plusieurs empereurs romains. Par sa mère Léto, Apollon est fils de Dieu ; pour fuir la jalousie d'Héra, Léto s'était réfugiée dans la solitude de l'île de Delos où durant neuf jours et neuf nuits elle souffrit les douleurs de l'enfantement au pied d'un palmier. Or que raconte le Coran ? Que la vierge Marie s'éloigna de sa famille « du côté de l'Orient » qu'elle se retira en un lieu écarté, au pied d'un palmier ; et que là, elle mit au monde Jésus... Nulle part ailleurs se retrouve pareille coïncidence entre l'enfantement divin et le palmier du désert. Autre coïncidence, mais cette fois-ci avec les origines de Rome dont la louve fut dit-on la patronne ; sitôt après la naissance d'Apol-

lon, Léto fut conduite en Asie mineure où elle devint une déesse-louve, régnant sur une troupe de loups. Parmi les premiers cadeaux que reçut l'enfant Apollon il y avait une mitre. Son premier prodige fut de tuer le serpent python qui ravageait la province de Delphes. En mémoire de quoi Delphes, nombril du monde, devint une des capitales méditerranéennes de la divination, avec la célèbre Pythie dont les oracles étaient sollicités par tous les peuples. En quelle langue internationale s'exprimait donc la Pythie ? En aucune, dit-on. Elle prophétisait par des cris qui étaient ensuite interprétés dans la langue du consultant par des traducteurs attachés au sanctuaire. Dieu du meurtre purificateur, grand thérapeute, Apollon était aussi l'Annonciateur, c'est-à-dire étymologiquement l'Ange. Comme tel il tient un rôle important dans la tradition orphique ; il règne sur le Paradis pythagoricien de l'Ile des Bienheureux où vivent, entre autres, béatifiés dans l'immortalité, Achille et la belle Hélène. Dieu de l'amour il s'unit à la nymphe Cyrène et lui fait don de la province orientale de la Libye ; il s'unit à Hécube, femme de Priam pour lui donner un fils qui fondera la cité de Milet. Le saint esprit apollonien s'unit enfin à une vierge qui donna naissance à Pythagore, fils lui aussi de dieu et de la vierge, miracle prédit par la Pythie de Delphes elle-même. Si Apollon est le maître de la musique c'est parce qu'il connaît le secret des nombres ; architecte des sons plus encore que poète de la mélodie, il conduit le cortège des Muses avec une science rigoureuse.

Si Déméter est la déesse du pain, Dionysos est le dieu du vin ; mystère du pain, mystère du vin seront les clés de deux religions à Mystères qui se rejoindront en Asie d'abord, en Grèce et à Rome ensuite, dans le christianisme enfin. Le lyrisme de Frédéric Nietzsche a coloré d'exaltation le culte de Dionysos et l'a opposé à la tranquillité harmonieuse d'Apollon. Là dessus on a brodé toute une philosophie où la folie asiatique est utilisée à mieux mettre en évidence la lucidité européenne. Vieux cliché commode mais qui n'a convaincu personne. D'abord parce qu'Apollon et Dionysos sont l'un et l'autre

asiatiques ; en suite parce que l'orgie dionysiaque n'est pas plus une débauche qu'un repas de communion ; toute célébration divine peut donner lieu à des festins liturgiques. Etymologiquement Dionysos veut dire « fils de dieu » ; il l'est effectivement de Zeus qui s'est uni à la palestinienne Sémélé, en arabe (Shemla), fille de Cadmos, roi de Sidon, fondateur de la cité de Thèbes en Béotie. Palestinien par sa mère, Dionysos est arabe par ses voyages et ses séjours en Egypte, en Syrie, en Phrygie où il a connu et aimé Cybèle, sur l'Indus où il fut conquérant et législateur. C'est au Yémen, dans la mythique terre de Nysa productrice de raisin, qu'il aurait passé son enfance, dérobé à la jalousie d'Héra, l'irascible épouse légitime du roi des dieux. Car Dionysos est d'abord le dieu caché, le deus absconditus des Ecritures ; il est ensuite le dieu voyageur ; il est enfin le dieu de l'extase et de la visitation aux Enfers. A Nysa il vécut métamorphosé par Zeus en chevreau ; chevreau mystique, agneau mystique, les deux formules se tiennent. Adulte, il parcourut le monde asiatique pour prêcher l'ineffable ; il n'est pas un coin de terre qui ne se souvint du passage de Dionysos. Si ce bas monde n'avait pas déjà été spirituellement unifié par Baal ou Osiris, il l'aurait certainement été par lui. Ses voyages n'étaient pas toujours pacifiques. En Thrace il eut affaire avec le roi Lycurgue qui tenta de l'empêcher de franchir l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe ; Dionysos le vainquit, lui creva les yeux et le mit en croix. Pour certains auteurs cette scène dramatique se situe au Yémen, au détroit de Bab al Mandeb. L'extase, l'effacement de soi, la chute de la personnalité dans l'abîme divin par la danse, par la communion, par le « vin sacré » voilà ce qu'enseigne Dionysos aux Ménades ou aux Bacchantes qui l'adorent ; comment parvenir par certains exercices physiques à la libération de l'âme est une quête commune aux confréries mystiques, et par les derviches tourneurs il nous est possible d'imaginer ce qu'étaient les églises dionysiaques dont ils sont peut-être les héritiers. Par l'extase on va à Dieu ; par l'extase on remonte vivant du séjour des Morts. Ishtar était des-

cendue aux Enfers pour sauver son fils ; Dionysos y descendra pour sauver sa mère ; Hadès la lui rendra pour une branche de myrte. Aussi les adeptes du culte de Déméter à Eleusis associent-ils Dionysos à leurs messes ; la procession nocturne qui conduit chaque année les Athéniens à Eleusis est escortée par les Thyades, prêtresses consacrées au fils de Sémélé. Tous les deux ans, au mois de novembre, elles vont en cortège réveiller le dieu auprès du mont Parnasse pour célébrer à nouveau sa mort trois mois plus tard. Elles sont aussi prêtresses d'Apollon et dansent pour lui ; tandis qu'à Eleusis les fidèles communient dans le pain et dans le vin, à Delphes la ronde du soleil et la danse de Bacchos-Dionysos emportent leurs adeptes dans la même allégresse cosmique. « Io skotos emon phaos » « Ténèbres, ma clarté ! » fait dire Sophocle à Ajax. L'exclamation résume l'accord Apollon-Dionysos. Les torches qui illuminaient les fêtes fougueuses des Bacchantes étaient un splendide hommage à Apollon, c'est-à-dire à El(ios).

A ce Dionysos, fils de Zeus et petit-fils du palestinien Cadmos, la Grèce doit son théâtre, un théâtre sans commune mesure avec le nôtre. Introduit par la famille des Pisistrate à Athènes au VI[e] siècle avant notre ère, il ne faisait que reprendre sous une forme officielle et poétique la messe publique assortie de procession telle que les Bacchantes la célébraient tumultueusement en l'honneur du souverain Maître. Les Mystères du Moyen Age européen étaient pareillement des tableaux vivants de la passion du Christ. Le théâtre irano-mésopotamien moderne est né lui aussi des manifestations de deuil populaire en l'honneur du martyre du héros musulman Hussein fils d'Ali, mis à mort au village de Kerbela sur l'Euphrate. Le théâtre grec fut donc à l'origine, ce qu'il demeura malgré des modifications extérieures, essentiellement un oratorio, une composition musicale dramatique à sujet religieux : l'office de Dionysos. Chacun sait que le terme de « tragédie » qui désigne ce théâtre est composé de « tragos », le chevreau, et « ode », le chant, allusion fort claire à l'enfance du dieu qui vécut caché en Arabie heu-

reuse sous la forme d'un chevreau. Tragédie peut donc se traduire par « Chant du bicot » ou « chant pour un bicot ». Car la tragédie grecque est d'abord un chant, une adresse au ciel de la part d'une humanité qui se sent dominée par les fatalités cosmiques. Sur la scène les acteurs jouent à peine, ils récitent ; dans l'orchestre chantent et dansent les choreutes tandis que le coryphée est à la fois chef d'orchestre et partenaire des acteurs. La musique est orientale ; dans le traité de chorégraphie écrit dans sa jeunesse Sophocle y avait confirmé la prééminence de la mélodie phrygienne. Lenteur, prière, lyrisme, épopée, communion, tels sont les termes capables de définir le mieux la tragédie grecque. Il n'y a guère de tension intellectuelle dans cette sorte de tragédie, guère d'intrigue ou d'intérêt dramatique ; en revanche elle appelle une grande tension nerveuse, un ravissement physique. Le spectacle est destiné à intégrer chaque assistant au drame universel et non à lui donner un divertissement, puisque, de toutes façons, il connait par cœur les thèmes qu'on lui expose. Les spectateurs d'Eschyle et de Sophocle chantaient-ils avec le chœur ? Dansaient-ils avec les acteurs ? Probablement. En tous cas ils participaient au jeu, à la liturgie. De même dans la fête arabe contemporaine il n'y a pas les acteurs d'un côté et les spectateurs de l'autre ; tout le monde est acteur. La fête est une manifestation de sentiments partagés. Elle n'est pas un spectacle, à plus forte raison un spectacle payant. La gratuité en est la vertu et la communion la nécessité. La fête arabe comme le théâtre grec classique ne représente pas, elle célèbre ; elle ne divertit pas, elle engage ; elle n'immobilise pas, elle mobilise. Elle est la cérémonie par excellence où chacun joue un rôle conformément à une étiquette précise. Elle est, en somme, à l'opposé du spectacle télévisé : images dormantes pour des yeux dormants. La fête arabe et le théâtre dionysien sont à ce point des « concerts » publics que l'acteur n'est pas autorisé à se signaler par un jeu de physionomie ou un geste original. L'acteur d'Eschyle n'a ni taille, ni visage, ni nom ; monté sur des cothurnes, portant un masque im-

mobile de bois ou de métal et des vêtements à l'ampleur hiératique il est l'homme ou le dieu, représentant souverain de tout le monde et de personne. Absorbant et niant la solitude de l'homme, le chœur grec est toujours et partout présent ; même quand il ne parle pas, il est là pour scruter, prêter l'oreille, juger. Il suit attentivement les acteurs sans les quitter un seul instant de l'entendement et du regard. Car il est la Prunelle, il est le Témoin, il est la Conscience collective, les personnages étant à ses ordres et l'auteur condamné à la modestie. Tout pour l'œuvre, rien pour l'artiste, tel semble bien être le mot d'ordre de la discipline artistique. Dans notre théâtre européen les passions d'Hamlet ou d'Hermione sont des aventures personnelles accompagnées de monologues lyriques. Les plaintes d'Antigone ou de Prométhée sont chorales, expression de l'universelle tragédie. Elles ne sont qu'une corde chargée de faire vibrer toutes les autres dont l'instrument est le chœur c'est-à-dire la cité entière. Dans l'œuvre d'Eschyle, Victor Hugo a vu « une bible grecque », dans son Prométhée « des lueurs chrétiennes » ; écoutez plutôt Eschyle :

« Que votre dieu ruine et secoue l'univers ; qu'il envoie ses oiseaux de neige et ses fracassants tonnerres souterrains, rien n'empêchera sa chute. Rien, non rien ne me forcera à révéler le nom de celui qui viendra un jour abattre sa domination. » Eschyle était originaire d'Eleusis et sans doute initié aux Mystères de Dionysos-Déméter. Il est vrai que la puissance religieuse qui se dégage du théâtre grec est, à bien des égards, plus chrétienne, plus convaincante que la plupart de nos textes profanes inspirés du christianisme européen ; il faut y voir la preuve que la foi ne s'acquiert point par un dogme et qu'il y avait certainement dans les mentalités palestinienne et grecque des hautes époques une disposition propre à accueillir le vrai christianisme puisqu'il émanait d'elles. Ajoutons que l'idée de la trinité magique continua de commander longtemps la construction dramatique grecque puisque le spectacle demeura constitué de la représentation de trois pièces et non d'une seule ; le théâtre

grec est fondé sur la trilogie ; débordant les circonstances il déploie le mythe dans ses trois dimensions historique, poétique et surnaturelle, trois dimensions qui correspondent à la triple nature de l'existence telle que la vivaient les cités antiques.

La légende palestino-thébaine ne se limita pas à la prédication errante de Dionysos. Elle donna naissance à un cycle héroïque qui est, avec celui de la guerre de Troie et le cycle orphique des Argonautes, le plus important de la mythologie grecque, jalonné des noms d'Europe, Niobé, Œdipe, Antigone, Tirésias, Etéocle et Polynice, mais surtout d'Héraklès, le Sauveur qui, à l'imitation de Dionysos, fut un guerrier, un justicier, un violateur de l'Enfer, un voyageur dont les déplacements d'un bout à l'autre du monde antique coïncident avec ceux de Dionysos. Natif de Thèbes, fils de Zeus, il ressemble trait pour trait, par la stature, la force physique et morale à Gilgamesh mais aussi au légendaire Melkart, de la tradition babylo-palestinienne appelé aussi Salman, le sauveur, qui a pour féminin Salambo, autre nom d'Astarté — Ishtar. Il suffit de rassembler les mots arabes Salam, Salman et les mots grec et latin Sauter et Salve, pour que saute aux yeux l'inanité du partage arbitraire entre langues dites sémites et langues dites indo-européennes. Héraklès est donc le salut, comme Thèbes est la cité sainte ; une cité qui rassemble les trois animaux allégoriques des cultes orientaux : le sphinx d'Egypte avec lequel Œdipe aura affaire ; le dragon que tua Cadmos le fondateur phénicien de Thèbes, frère de l'hydre de Lerne décapitée par Héraklès ; le taureau de Baal enfin qui enleva Europe, sœur de Cadmos, pour la transporter en Crète et donner naissance au minautore, à la dynastie de Minos, au culte du taureau mis à mort par Héraklès. Cnossos la capitale de la Crète et de Minos était, ne l'oublions point, une des capitales de Dionysos témoignant ainsi qu'elle revendiquait la filiation palestinienne d'Europe, du Taureau, de Dionysos et d'Héraklès. Les douze travaux accomplis par le héros thébain et correspondant aux douze compartiments du zodiaque babylonien sont les épreuves que doit surmonter l'âme

avant d'atteindre à l'apothéose. En Libye, en Egypte, en Phrygie, en Arabie, il ne cessa de combattre et de conjurer les démons, à l'image du saint Georges des chrétiens. Avant de descendre aux Enfers pour en ramener Thésée et Alceste, il se fit par précaution initier aux mystères d'Eleusis. Sa fin atroce est dûe à l'imprudence de sa dernière épouse Déjanire, fille de Dionysos, au nom typiquement arabe ; le corps rongé par la tunique de Nessus qu'elle lui avait offerte dans son inconsciente naïveté, Héraklès dressa lui-même son bûcher sur le mont Oeta, s'y coucha et y mit le feu pour mourir après une terrible agonie. Dans une apothéose son corps fut aussitôt enlevé au firmament au milieu des fracas du tonnerre. Zeus avait estimé que par ses épreuves, ses vertus et surtout ses souffrances il avait mérité le ciel. A sa personnalité s'attacha l'idée de la souffrance rédemptrice doublée de la foi en une résurrection réservée seulement aux belles âmes martyrisées. Aussi retrouverons-nous ses images parmi les fresques des catacombes chrétiennes. Associé de près au cycle thébain le devin aveugle Tirésias avait connu un destin hors pair ; des serpents avaient influencé le cours de sa vie ; il avait été successivement femme et homme ; enfin, par la grâce de Dionysos, il avait reçu de Zeus le privilège de continuer à prophétiser par-delà la mort... Parmi les prophètes de l'humanité il a une place de choix car il est « l'aveugle qui voit ». C'est pour le consulter qu'Ulysse s'aventura jusqu'au pays froid des Cimmériens et appela à lui le grand conseil des Trépassés. Débordant largement la Méditerranée, s'infiltrant dans les croyances populaires aussi bien que dans l'ésotérisme philosophique, la légende thébaine continue encore de sourdre çà et là en Orient comme en Occident. Peu de gens savent pourtant que par-delà le palestinien Cadmos elle a pour origine le mariage de Poséidon avec la nymphe Libye, elle-même descendante de Zeus par son père et du Nil par sa mère Memphis. L'arbre généalogique de la Grèce est donc nourri d'un réseau incalculable de racines arabes. Convenons qu'il est singulier que les exégètes des trois religions monothéistes, si prompts

à prendre au sérieux les généalogies bibliques pour en tirer des conclusions discutables, négligent comme légendaires les filiations établies par la mythologie grecque qui, pourtant, valent bien celles de Samuel, des Rois ou de l'Evangile de saint Matthieu.

Avec Orphée nous quittons le domaine des dieux pour celui des grands prêtres et des théologies ésotériques. Orphée est à la fois le Psalmiste des vivants et des morts, le Protecteur et le grand Prieur des premiers couvents. Ayant reçu l'initiation en Egypte, il est avec Dionysos le fondateur des Mystères d'Eleusis. Outre Dionysos on trouve à ses côtés Héraklès, les Cabires autrement dit les Sept Planètes babyloniennes, l'étoile polaire Eshmoun, Médée la magicienne, le serpent et le bélier sacré dont le culte était général dans la vallée du Nil. Autour de son nom a pris naissance une tradition fort antérieure aux périodes historiques dont s'est inspirée une littérature apocryphe des plus abondantes, des hymnes, des ex-voto populaires, des formules miraculeuses accompagnant des objets vénérés, reliques ou amulettes, à l'image de ce qui se vend à Lourdes. Plus intéressantes sont les cosmogonies qui se réclament de ses révélations, de même que les interminables poèmes « les Argonautiques » relatant ses voyages mystiques du Caucase à la Campanie et dont les auteurs sont Apollodore et Apollonios de Rhodes, eux-mêmes initiés à son culte. Ne nous donnons pas le ridicule d'expliquer l'orphisme. Comme toutes les doctrines de la haute antiquité c'est un puits sans fond. Une esquisse intéressante, la seule à vrai dire, en a toutefois été faite par le philosophe péripatéticien Eudème qui, dans ses œuvres, nous livre l'essentiel de la cosmogonie orphique ; contrairement à Hésiode pour qui le Ciel et la Terre sont le couple originel, les disciples d'Orphée pensent que la Nuit fut antérieure au Jour et qu'elle est avec le Vide représenté par l'océan la mère de toute chose et de toute vie. Si Apollon célèbre la lumière, Orphée est une sorte d'officiant des ténèbres ; les épopées et les hymnes qui le chantent sont donc tout à la fois nocturnes et marins. Nocturne son aventure infernale à la recherche

d'Eurydice tuée par le serpent ; grâce au charme de sa lyre et de sa voix il parvint à séduire les monstres et les dieux souterrains ; les suppliciés respirèrent ; Tantale en oublia d'avoir faim et soif, Ixion de tourner sur sa roue de serpents. Il était sur le point de ramener son épouse sur terre lorsque, trahissant la promesse faite à Hadès, il se retourna pour la regarder, si grande était son impatience de retrouver le visage aimé ; Eurydice alors disparut et cette fois-ci à jamais. Nocturne la quête de cet amour perdu. Marine l'épopée des Argonautiques qui raconte l'histoire des guerriers partis sur le navire Argo, vers les cieux sombres et froids du Caucase pour conquérir le Bélier d'or. Parmi eux Orphée donnait le rythme aux rameurs, exorcisait les démons de la route, écartait les obstacles, tenant en somme auprès de leur chef Jason le rôle de Béatrice auprès de Dante, de la Sibylle auprès d'Enée. Mais suivons le de près sur l'itinéraire légendaire dont la mémoire des peuples a gardé religieusement le souvenir. Le navire Argo est fait de bois sacré, il navigue sous une protection sacrée, celle d'Athéna, qui veillera aussi sur Ulysse ; il part pour une mission sacrée ; il parle car Athéna lui a donné le don de prophétie. Avant son périple il se rend à Samothrace, lieu béni où se trouve le sanctuaire des très mystérieux Cabires. Qui sont ces Cabires ? Leur nom « Kabir » est purement arabe et signifie grand. Ce qui est une double preuve, la première que le vocabulaire arabe était parfaitement présent dans le grec, la seconde que de l'araméen de l'époque d'Homère à l'arabe d'aujourd'hui la différence est souvent peu sensible. Signalons en passant que « Kabir » se retrouve dans l'hébreu liturgique Kippur (même mot pour deux prononciations distinctes), l'expression yom kippur voulant dire le grand jour. Les littératures grecque et latine sont fort prudentes dans l'évocation de ces dieux. Ce sont des dieux babylo-palestiniens de la plus grande importance ; ils ont pour père Sadek, le palestinien dont le nom désigne en arabe « celui qui dit la vérité » ; commandant du haut du ciel les destinées, puissances planétaires et astrologiques, ils sont en outre les maîtres de la navigation

parce qu'ils règnent sur la Nuit et sur l'Eau, ce dernier élément reflétant les jalons brillants du ciel nocturne ; les bateaux portés par le ciel d'en bas et éclairés par le ciel d'en haut sont les protégés des Cabires et Orphée est un de leurs prêtres, avec les Dioscures. Partout les Cabires ont leur temple, en Egypte, en Mésopotamie, en Phrygie, en Palestine, sur le littoral et les îles de la Grèce ; Enée et les Etrusques ont introduit à Rome ces dieux tutélaires dont les emblèmes sont l'équerre et le cyprès. La vénération et la frayeur qu'ils répandent sont tels qu'on ne se réfère à eux qu'à demi mot, un doigt sur la bouche, sans oser les nommer ; on dit simplement « les grands dieux ». « Grand » n'étant que la traduction de l'arabe kabir. Tels sont les fils de Sadek, nom dans lequel on reconnaîtra sans peine un mot typiquement arabe qui se retrouve de nos jours sous les formes diverses de Sadok, Sadaka, etc. de l'Atlantique à l'Indus. Thucydide, de son côté, mentionne un roi de Thrace appelé Sadokos.

En route pour la mer Noire l'équipage du navire Argo franchit l'Hellespont, fait halte en Phrygie où il rend hommage à Notre Dame Cybèle. Il en repart pour atteindre, après bien des périls, le pays de Colchide au nord du ténébreux Caucase. Curieux pays : selon la tradition il a été peuplé par les soldats de Sésostris, l'illustre Ramsès II ; un bélier volant s'y est posé dont la toison d'or, après le sacrifice de la bête miraculeuse, a été exposée au palais royal. Lorsque les Argonautes y abordent règne le roi Aétès, qui n'est autre que le frère de Pasiphaé femme de Minos roi de Crète et petit-fils d'Agénor roi de Palestine. A Jason qui réclame la Toison d'or Aétès impose l'épreuve du taureau et du dragon. Grâce à l'amoureuse protection de la princesse Médée, fille du roi, Jason en sort vainqueur et quitte le pays en emportant la Toison et sa complice Médée. Commence alors l'interminable voyage du retour le long du Danube, du Rhône, du Pô, des fleuves et des rivages étrusques de Campanie, sur la mer des sirènes, cantatrices maléfiques auxquelles Argo échappe grâce aux incantations d'Orphée. Etape dans l'île des

Phéaciens puis en Libye auprès du lac Triton. Par cette géographie culturelle se trouve délimité ce qu'il faut bien appeler l'Orient, face au monde germanique qui relève d'une autre mentalité. Enfin remontée vers la Grèce marquée par la très étrange aventure de la nuit sur la Crète. Au large de l'île en effet les ténèbres brusquement tombèrent, enveloppant Argo et son équipage. Les matelots n'espéraient plus sortir de cet enfer marin, lorsque cédant aux prières associées d'Orphée et de Médée, petite fille du Soleil, Apollon lui-même apparut pour les sauver et dissiper l'obscurité. Ils purent jeter l'ancre près d'un îlot des Sporades que les textes orphiques, en mémoire de l'intervention divine, appellent Anaphe, « l'île de la Révélation ou plutôt du Dévoilement ». Coïncidence, elle n'est guère éloignée de l'île de Patmos, là même où à saint Jean fut « dévoilée » la vérité de l'Apocalypse. Argo termine son périple à Corinthe. Là prirent fin aussi les amours de Jason et de Médée. Furieuse d'être délaissée la magicienne tua ses enfants, s'enfuit à Athènes où elle épousa Egée avant de regagner l'Asie où elle acheva sa vie. Orphée connut un sort encore plus tragique. Après sa remontée des Enfers veuf à jamais d'Eurydice, il se mit à fuir toute relation féminine et fonda pour ses adeptes des sanctuaires de méditation interdits aux femmes ; faut-il voir là l'origine du monachisme ? Les hôtes de ces sanctuaires s'abstenaient de viande et d'œufs. On se demande aussi s'ils ne devaient pas faire vœu de célibat. En tous cas Orphée est le seul héros mythologique à ne pas avoir laissé de descendance. Il demeure l'homme dans sa solitude. Rentré en Trace, son pays natal, sa conduite souleva l'indignation des femmes qui le tuèrent, dépecèrent son corps et jetèrent à la mer sa tête et sa lyre ; l'une et l'autre, tout en chantant aux flots les regrets d'Eurydice, parvinrent de vagues en vagues jusqu'à l'île de Lesbos où des mains pieuses ensevelirent la tête tandis que la lyre s'élevait au ciel pour devenir une constellation. L'âme du psalmiste gagna les Champs-Elysées où elle ne cesse de célébrer la joie paradisiaque, vêtue de blanc, ange parmi les anges. Ancêtre des poètes,

Orphée aurait été l'inspirateur d'Homère et d'Hésiode. Les encycliques orphiques ne cessèrent durant deux millénaires au moins de régenter l'univers méditerranéen.

Au Caucase mais aussi au mythe du Déluge se rattache Prométhée le titan, reproduction exacte du héros mésopotamien Adapa dont la mésaventure est narrée dans les textes cunéiformes de la bibliothèque de Ninive. Serviteur du dieu de la mer, Ea, il fut par lui initié à la science jusqu'à oser affronter le dieu du ciel et prétendre à l'immortalité. Précipité du ciel il finit ses jours à œuvrer humblement sur la terre. Prométhée connut un destin pire encore puisqu'il fut enchaîné au Caucase par la colère de Zeus. A noter que la mère de Prométhée se nommait Asia et que son fils Deucalion parvint, comme Noé et le mésopotamien Oum-Napishti, à sauver l'humanité du Déluge grâce aux conseils reçus de son père. Un autre personnage, Icare, le héros aux ailes de cire a un ancêtre mésopotamien, Etana. Ce dernier voulant se procurer l'herbe magique de la création qui poussait au sommet des cieux, tenta de s'y faire conduire en s'attachant aux plumes de son ami l'aigle ; il était déjà parvenu au premier ciel lorsqu'Ishtar le frappa de vertige ; Etana lâcha prise et fut précipité sur la terre des mortels. Ainsi finit aussi, nous le savons, Icare fils de Dédale. Et qui était Dédale ? Un prince de la famille de Cécrops le fondateur d'Athènes, fils lui-même de l'Egyptien Erechthée premier gouverneur de l'Attique.

Et que dire d'Hélène de Troie, la femme du roi Ménélas, la sœur de Clytemnestre et de Castor et Pollux les alliés des Cabires ? Son histoire ne s'arrête pas à la chute de Troie. Elle connut elle aussi sa fuite en Egypte. Sur le chemin du retour à Sparte, échappant à la surveillance de Ménélas, elle se réfugia au bord du Nil pour de longues et extraordinaires aventures, se signalant par la destruction des serpents, par son amour pour le nautonier Pharos, celui-là même qui donna son nom au fameux monument d'Alexandrie. Elle y aurait aimé aussi un autre marin Canopos, héros éponyme d'une cité du delta. Puis on la vit en Cyrénaïque, le long de la grande Syrte, on la

vit en Tripolitaine, on la vit sur le Danube. Où ne la vit-on pas ? Et combien y aurait-il à raconter sur Hécube l'épouse de Priam... Retenons cette curiosité : enceinte de Pâris elle rêva qu'elle accouchait d'une torche ; un rêve pareillement prémonitoire visita, d'après la Légende Dorée, la mère de saint Dominique : avant la naissance de ce fils illustre « elle vit en songe qu'elle portait dans son sein un petit chien tenant dans sa gueule une torche allumée avec laquelle il embrasait tout l'univers ». Une fois de plus nous remarquons que le temps et l'espace ne se partagent pas selon les frontières de notre arbitraire et l'éducation partisane de la pensée contemporaine. Nous pourrions aussi bien parler des Danaïdes, petites filles de la Libye, de Circé sœur de Pasiphaé, de Bellérophon qui tua la chimère du côté d'Antioche et combattit le peuple des Solymes à Assoun ou Assouan, de tant d'autres innombrables. C'est dans la mer Egée, sous le signe de la Palestine, que s'est constitué en majeure partie le panthéon gréco-romain avec des dieux ou des héros venus de Libye, de Sicile, d'Egypte, d'Anatolie, de la péninsule arabique et de la Babylonie. Héritage dont la Grèce n'a cessé de se glorifier. Héritage qui est en fait celui de toutes les religions et de toutes les philosophies et esthétiques du monde dit occidental. Au chapitre XXVII du livre biblique dit d'Ezéchiel on peut apprécier l'hommage rendu à la Palestine dont le prestige enchante littéralement l'auteur ; nulle part ailleurs parmi les textes bibliques ne se manifeste un tel enthousiasme profane :

« O Tyr, tu as dit : « je suis parfaite en beauté. Tes confins sont au cœur de la mer, ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue parfaite en beauté. » Et de célébrer la richesse et le bonheur d'un pays qui entretient des relations fructueuses avec les îles de la mer Egée, la Grèce, la Thrace, la Syrie, le pays d'Israël, l'Arabie, l'Inde, la Chaldée, l'Assyrie (Haran, Heden et Assour), l'Ethiopie, etc. « Par les marchandises que tu distribues dans tes foires d'outre-mer, tu as rassasié plusieurs peuples, tu as enrichi les rois de la terre de ton commerce et de tes richesses amoncelées. » C'est dire assez ce que représentait la Pales-

tine aux yeux de la Grèce, car l'auteur du livre d'Ezéchiel (en arabe Hizquil) est bien entendu un Grec, comme sont grecs tous les textes bibliques.

De même que les traditions esthétiques, décoratives, vestimentaires, religieuses de l'Orient (la circoncision par exemple pratiquée en Egypte depuis la nuit des temps) ont été conservées et transmises par les églises de toutes confessions, plus soucieuses que le commun des mortels de préserver leur signe originel, de même les contes et légendes populaires ont gardé vivace le souvenir des temps mythiques. Aussi attendons-nous impatiemment que soient recensées les traditions orales des villes et des campagnes de l'Orient méditerranéen, en même temps que celles d'Afrique du nord, de Sicile, des péninsules ibérique et italique. Il en est de fort significatives en leur naïveté : celle qui prétend par exemple que la Vierge Marie a utilisé l'argent des Mages pour payer les frais de son séjour de sept ans en Egypte ; cette autre qui classe Platon et Virgile parmi les prophètes annonciateurs de Jésus, aux côtés d'Esaïe. Un commentaire sérieux des textes, des fresques et de la statuaire des catacombes chrétiennes de Rome révélerait assurément une influence arabe considérable. On y trouve en effet la vigne de Dionysos le Yéménite, la colombe d'Ishtar, le poisson d'Oanès, la barque d'Isis, le soleil d'El ou d'Horus ; Marie est figurée sous les traits de Déméter dans son affliction ; Pan, la divinité gréco-palestinienne avec sa brebis sur l'épaule est le bon pasteur. Orphée est assimilé à Jésus. Tout aussi impressionnante est la liste des grands maîtres du christianisme qui sont de famille arabe : Tertullien le Carthaginois, de même que saint Cyprien et saint Augustin le Numide ; Origène, saint Athanase sont Egyptiens ; palestino-syriens saint Basile de Césarée, saint Ephrem, saint Jean Chrysostome ; libyen le célèbre Synésius de Cyrène. Et ce n'est là que quelques noms recueillis hâtivement en passant. Dans son histoire des Goths Cassiodore nous montre un Attila imbu des traditions arabo-grecques. Nous savons que le chant grégorien est né d'une rencontre du chant dorique de la tragédie grecque (déjà

façonnée elle-même au goût anatolien) et des hymnes palestiniens dont le pape Grégoire le Grand avait ordonné la composition au VIe siècle de notre ère dans le recueil de l'Antiphonaire, recueil destiné à inspirer la liturgie romaine. Il est exact que la forme définitive et récente du grégorien est le résultat d'une longue mise au point étudiée par les églises de France et notamment celles de Compiègne, Metz, Senlis ou de la vallée de la Loire. Mais les éléments qui ont été ainsi coordonnés et transposés viennent des antiques chorales arabes dont la Grèce s'était fait l'écho.

Sans entrer dans les détails d'une érudition qui finalement soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout, il est bon de savoir que les textes religieux dont usent les communautés juives, islamiques et chrétiennes ne représentent qu'une infime partie de l'énorme catalogue des inscriptions mythiques ou rituelles que nous possédons. Ils sont le résultat d'une synthèse certes, mais aussi d'une décantation qui n'a retenu que l'essence de l'essentiel. C'est par milliers que se comptent les écrits orientaux, en grec ou en d'autres langues (le grec ne servant souvent que de transcription phonétique à un texte palestinien, hittite, babylonien ou égyptien) traitant des mystères de la divinité. Oracles sibyllins, recettes orphiques, tablettes de Mithra, formules magiques, prophéties apocalyptiques, tous ont ceci de remarquable qu'ils témoignent d'un syncrétisme total mêlant genèse biblique et cosmogonie babylo-palestinienne, rédemption dionysiaque et résurrection chrétienne, Moïse et Hercule. Vers le IIIe siècle de notre ère ont été recueillis à Alexandrie les éléments épais de cette gnose dont le déchiffrement n'est pas toujours facile et fait état, sous forme de paraboles, de notions fort antérieures à ce que nous appelons les religions révélées ; comme si les autres ne l'étaient pas... Il y est, entre autre, question de la fin du monde. Nous autres, Chrétiens, nous avons de cette fin la vision qu'en donne saint Jean dans l'Apocalypse ; une vision à peu près similaire en est proposée par l'Islam. Le Judaïsme lui n'a point de référence proprement apocalyptique. Christianisme et Islam sont

donc sur ce point proches parents. Si proches que l'église de Rome, estimant sans doute l'Apocalypse trop oriental pour le goût européen, le tient à distance et lui préfère les Evangiles ou les épitres de saint Paul, alors que le Christianisme oriental est fort attaché à la Révélation de saint Jean. Or, contrairement à l'opinion courante, l'Apocalypse de l'Islam n'est point inspiré par celui de Jean, mais bien d'une tradition infiniment plus ancienne dont nous trouvons trace précisément dans les recueils de la gnose. Il paraît donc indéniable qu'ici encore Grecs et Arabes, croyants d'Alexandrie, de Palestine, du Nedjaz, de Grèce et d'ailleurs, à partir d'un fond religieux commun se sont séparés entre ceux qui « voyaient » la fin du monde et ceux qui ne la « voyaient » pas. Le lambeau d'Apocalypse gnostique que nous donnons ci-dessous traduit par Robert Brasillach dans son anthologie de la poésie grecque, date en principe du IIIe siècle de notre ère, mais il contient des formules et des évocations qui se retrouvent dans des textes cunéiformes, égyptiens ou grecs remontant au delà du Ve siècle avant Jésus-Christ.

> ... Lorsque le signe apparaîtra au-dessus des nations
> Et que les enfants naîtront avec des cheveux blancs...
> Malheur à vous qui contemplerez cette journée-là...
> Partout du ciel les étoiles tomberont dans la mer...
> Et toutes les races humaines claqueront des dents...
> Alors apparaîtront les immortels ministres du Dieu éternel
> Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel.

Ces trois derniers anges ont place dans le Paradis Perdu de Milton et dans le célèbre Oratorio de Haydn « la Création » où Raphaël entonne la menace :

> Tu détournes ton visage
> Alors tout tremble et se fige.
> Tu ôtes le souffle
> et ils tombent en poussière.

Autant de méditations, d'appels ou d'imprécations qui émanaient des temps primordiaux où l'Orient méditerra-

néen dans son ciel, sa mer et sa terre était saturé d'un Dieu présent sous la forme de saints, d'êtres surnaturels et de héros, tous plus ou moins parents les uns des autres. « Tout est plein de dieux » (*panta plere theon*) constatait le philosophe grec Thalès. Ils parcouraient le monde comme aujourd'hui le parcourent les ondes de la radio ou de la télévision ; ils l'animaient, ils l'ordonnaient, ils le consolaient. Ces temps-là étaient par définition des époques dynamiques emportées par des courants où les valeurs intellectuelles étaient nulles mais les puissances intuitives très créatrices. L'humanité devait y reconnaître l'Age d'or de sa nostalgie et croire que plus on s'éloignait de ces temps-là, c'est-à-dire de la perfection spirituelle, plus la vie des sociétés se corrompait et se défaisait dans un chaos apocalyptique tout à la fois destructeur et régénérateur. La ruine appelle, selon les croyances religieuses, le retour des temps primordiaux comme la mort appelle la vie. L'existence cosmogonique telle que l'antiquité méditerranéenne la concevait était donc nécessairement cyclique, chaque commencement impliquant une fin et réciproquement. L'idée de résurrection est contenue là dedans comme l'air dans l'air. Toute évolution est commandée par la loi mathématique de l'Eternel Retour, loi régie elle-même par l'évolution des astres. Ce qui est très exactement l'enseignement d'Orphée et de ses disciples, d'Isis et d'Osiris, celui des mythes fondamentaux d'un Orient qui peut se définir comme la Cité d'Orphée ou la cité d'Isis. Orphée est en effet la figure la plus représentative peut-être de la religiosité orientale en Occident ; elle attire à elle tout ce qui d'Isis à Dionysos évoque la Femme, la Pureté, la Résurrection, le Jugement dernier, le Paradis et l'Enfer. Ce courant très vivant continue de porter notre civilisation et à susciter des pèlerinages méditatifs aux sources de notre espérance. Le cœur de la philosophie grecque est le cœur d'Orphée, de même qu'il est le cœur d'Isis et du Verbe, de la Parole islamique ou de la Prophétie juive. Tout se tient, tout s'explique si l'on consent à regarder au fond de ces intuitions.

L'œuvre poétique de Virgile est le meilleur résumé qu'on puisse donner de l'organisation divine et mythique des sociétés méditerranéennes et la preuve la plus convaincante du transfert en Occident des cultes de l'Orient. Son Enéide est le récit précis et circonstancié de ce transfert ; ses Géorgiques sont la célébration de la Terre mère inspirée de l'encyclopédie agricole du Carthaginois Magon dont l'œuvre écrite en araméen avait été successivement traduite en grec et en latin ; dans ses Bucoliques souffle la tradition gréco-arabe d'Alexandrie et de Sicile. Ce caractère ésotérique et oriental de Virgile n'avait pas échappé aux lecteurs de notre Moyen Age, pas plus qu'à Victor Hugo dont l'évocation est claire :

> ... Dans Virgile parfois Dieu tout près d'être un ange,
> Le vers porte à sa cime une lueur étrange...
> C'est qu'à son insu même, il est une de ces âmes
> Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
> C'est qu'il est un des cœurs que déjà, sous les cieux,
> Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.

Le poète romantique pensait sans doute à la célèbre IVe Bucolique effectivement imprégnée d'une religiosité toute palestinienne, de même que le IVe Chant des Géorgiques (pourquoi ce même chiffre quatre ?) où se croisent l'aventure d'Aristée fils de Cyrène la libyenne et le voyage d'Orphée aux Enfers. La IVe Bucolique est dès le prélude placée sous le signe des divinités siciliennes. Elle prophétise « la fin des temps annoncée par la Sibylle de Cumes, la naissance de siècles nouveaux qui se compteront désormais à partir de zéro » (solvet soeclum in favilla, teste dave cum Sibilla, répète en écho le Dies irae de notre liturgie). Puis elle prédit « le retour de la Vierge, de Saturne et de l'Age d'or en même temps que du haut des cieux descendra un nouveau-né ». Grâce à lui le pêché sera aboli et la paix perpétuelle règnera sur le monde. Et le poète d'adresser à cet enfant une prière et des vœux : « Pour toi, enfant, pour ton sourire la terre se répandra en dons, en lierre rampant mêlé de baccar et d'acanthes ; les chevrettes rentreront au bercail les mamelles gon-

flées de lait et les troupeaux n'auront plus rien à redouter des grands lions. Ton berceau fleurira en fleurs qui te caresseront. Le serpent même périra ; périra l'herbe au poison trompeur ; partout croîtra l'encens d'Assyrie ». Le poème suit la croissance de l'enfant parmi les moissons et les vergers ; il pressent une nouvelle expédition des Argonautes, une nouvelle guerre de Troie, le tout devant finir dans la paix des hommes réconciliés avec la terre, la mer et les animaux. « Monte donc vers les dignités suprêmes, car le temps est proche, ô fils chéri des dieux, rejeton tout puissant du Père. Regarde basculer l'univers de tout le poids de sa courbe, basculer les continents, les mouvantes mers et le ciel profond. Regarde comme la nature entière tressaille d'allégresse à l'annonce des temps qui se préparent ». Et Virgile de souhaiter garder assez longtemps de vie et de souffle pour célébrer les miracles de cet Enfant ; il le fera de si grand cœur qu'il dépassera Orphée, Linus, quand bien même seraient-ils assistés de Calliope et Apollon ; Pan lui-même devra s'avouer vaincu. « Mets toi donc a sourire à ta mère, petit enfant... »

Il n'est pas un exégète qui n'ait relevé la ressemblance frappante de la IVe Bucolique avec les versets 11 et 66 du livre biblique d'Isaïe. Quelle conclusion en tirer ? Que beaucoup de gens instruits, par delà la religion formelle de l'Etat romain (encore que nous ne soyons pas bien fixés là-dessus), étaient informés de révélations plus mystiques et touchant à une tradition moins avouée. Il n'est pas nécessaire que Virgile ait démarqué le livre d'Isaïe ; pouvait-il même en avoir connaissance ? Rien n'est moins sûr. Les innombrables modifications, interprétations, retouches, interpolations apportées au texte biblique tout au long de ses vicissitudes n'autorisent guère à se prononcer. La culture religieuse que Virgile avait en propre, ajoutée aux écrits et liturgies de toutes sortes émanant de l'Orient arabe, grec ou sicilien, suffisait largement à inspirer des poèmes semblables à la IVe Bucolique. Et il faut croire que de telles effusions n'avaient rien d'insolite puisque les lecteurs de Virgile, si nombreux en Italie et

ailleurs au Ier siècle avant notre ère, y ont souscrit de bon cœur. Il n'est pas inutile de rappeler que Virgile était originaire de Mantoue, cité étrusque très liée aux immigrations lydiennes et située dans cette Italie orientale qui, au cours des siècles, allait prendre un visage nettement arabe avec Ravenne et Venise. Aujourd'hui encore l'étrange palais mantouan des Gonzague qui, depuis le XIIIe siècle demeure le monument allégorique le plus vaste de la Renaissance avec ses énigmes architecturales et sa géométrie à chiffres, évoque les symboles gnostiques. La marquise Isabelle, épouse de François d'Este, y multiplia les allusions orientales, entourée qu'elle était de magiciens et d'exégètes juifs ou musulmans, qui lui apprirent à lire dans les cartes, à interroger les astres et les saints. Elle aussi était hantée par le souci de la résurrection ; parmi les symboles dont elle avait rempli le palais, on remarque beaucoup le chandelier triangulaire à une branche invoquant l'office pascal d'autrefois : un chandelier similaire posé près de l'autel supportait quinze cierges qu'on éteignait l'un après l'autre à mesure que se déroulait l'office, à l'exception d'un seul placé au sommet du triangle ; ce cierge toujours allumé était ensuite caché derrière l'autel pendant que les fidèles entonnaient le Miserere ; on le replaçait ensuite sur le chandelier et la liesse éclatait à ce signal de la résurrection de Jésus.

Une question vient à l'esprit : les Grecs connaissaient-ils le sanctuaire de la Mekke ? La fondation de ce sanctuaire se perd dans la nuit des temps puisque, selon les traditions, la Kaaba c'est-à-dire la Maison Carrée aurait été apportée du ciel par les anges, avant même la naissance d'Adam ; après le déluge, elle aurait été reconstruite par Abraham aidé de son fils Ismaïl et de l'ange Gabriel qui leur offrit de la part de Dieu la fameuse pierre noire pour y être enchâssée. Il devait s'agir d'une de ces pierres d'adoration ou bétyles (beit — El, demeure de Dieu) telle la pierre noire de Pessinonte consacrée à Cybèle ou la pierre d'Emèse que nous retrouverons dans la Rome impériale. On y accrocha aussi les cornes du bélier immolé par Abraham à la place d'Isaac. Endommagé

maintes fois par les inondations le temple fut finalement restauré par un capitaine de bateau grec qui, se trouvant être à la fois maçon et menuisier, utilisa le bois de son navire comme matériau de construction. C'est du moins ce qu'on retient des traditions abondantes se rattachant à cet édifice et au site sacré qu'il occupe dans le voisinage du mont Abou Quoubays où Adam serait enseveli. Les Grecs pouvaient d'autant moins ignorer le sanctuaire de la Mekke qu'il était la demeure des grands dieux babyloniens et égyptiens avant de devenir, à l'image des nombreux temples de l'époque, une sorte de panthéon où se trouvèrent des statues de Marie et de Jésus. Le mot Makai existe bien dans la langue grecque classique et paraît désigner selon Strabon une ville de la péninsule arabique. Nous n'en savons pas plus. Mais, répétons-le, l'étude archéologique de la péninsule ne fait que commencer et l'analyse des documents, orientée jusqu'à ce jour dans un sens strictement européen, est heureusement en voie de prendre une tournure moins partiale.

Parvenus au terme de cette brève incursion dans les traditions religieuses et mythiques gréco-palestiniennes s'impose à nous la conclusion évidente que la religion gréco-romaine est imprégnée, jusqu'au cœur de l'Orient nilo-mésopotamien mais aussi que le judaïsme, le christianisme et l'Islam rassemblent et résument chacun à sa manière la religiosité collective de peuples pratiquant la même langue, les mêmes coutumes, les mêmes rites. La dernière venue des trois grandes religions l'Islam, était préfigurée dans les millénaires antérieurs tout comme Jésus était préfiguré dans les ancêtres d'Abraham. Il est nécessaire ici de renverser nos conceptions ordinaires de la critique et de l'histoire. Car si l'idée de préfiguration est si fortement ancrée dans la mentalité religieuse de l'Orient c'est par ardent désir d'avouer, par delà les différences accidentelles, l'unité essentielle et intemporelle de l'alliance de l'homme avec Dieu. Quelques versets du *Coran* en disant, à cet égard, plus long que les commentaires.

« Lorsque nous donnâmes à Abraham pour asile l'emplacement du temple de la Mekke, nous lui recommandâmes de ne point y souffrir d'idoles. » (*Coran*, traduction Savary. Sourate XXII, le pèlerinage — 27).

« Nous croyons à la doctrine de Moïse, de Jésus et des prophètes ; nous ne mettons aucune différence entre eux, et nous sommes musulmans. » (Sourate II, la vache — 130).

« Nous donnâmes à Moïse un livre pour conduire les Israëlites... Nous offrîmes Jésus et sa mère à l'admiration de l'univers. » (Sourate XXIII, les fidèles — 51 et 52).

Lorsque Dieu lui dit « embrasse l'Islam » Abraham répondit : « je l'ai embrassé... » (Sourate II, la vache — 125).

Quant à l'espérance de la résurrection si chère à l'humanité orientale et portée par elle de proche en proche jusqu'aux limites extrêmes de l'Occident, le Coran la reprend sans en modifier ni la lettre ni l'esprit. « L'heure viendra, on ne peut en douter, où Dieu ranimera les cendres qui sont dans les tombeaux. » (Sourate XXII, le pèlerinage — 7).

Saint Augustin de son côté note que « cette vérité qu'on appelle religion chrétienne existait chez les Anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain jusqu'à ce que, le christ lui-même étant venu, on commença d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait déjà auparavant ».

IV

LES DIVINES LEÇONS

« L'homme est naturellement privé de raison. »

HÉRACLITE.

Religion égale philosophie. Les deux termes concordent. La philosophie grecque est partie intégrante de la religion donc partie intégrante de la pensée orientale. Le berceau en fut la cité asiatique de Milet où convergeaient les courants palestiniens, anatoliens et babylo-persans. Excluant le langage intérieur, elle ignore la littérature ; elle est animée de la vertu toute populaire de ne jamais perdre le contact avec le ciel et la terre. Elle n'est pas du tout une métaphysique mais une physique, une magie, une sagesse. Nulle trace dans la philosophie grecque de quête cérébrale ; nulle tête ne sonne ici le creux. La philosophie tendrait plutôt à supprimer la pensée individuelle pour amener l'homme à adhérer en totalité au réel, ne laissant entre lui et l'univers ni hiatus, ni spéculation, ni temps mort. Les idées, dans le sens où nous les entendons, sont étrangères à la philosophie grecque parce qu'étrangères à l'existence. Le « Je pense donc je suis » est une formule diamétralement opposée à la mentalité antique, dont la tendance irait plutôt au « je pense donc je ne suis pas », car pour l'Orient classique le Moi est

un pur néant. Cherchant un texte capable en quelques lignes de résumer l'esprit de la philosophie hellénique, nous avons adopté celui-ci : « Penser avant tout à ce qui ne doit jamais finir. Eteindre en soi le désir de ce qui passe ; se confier à la Providence, ne vouloir que ce qu'elle veut, comme elle le veut et quand elle le veut, c'est la seule voie de la paix et le seul fondement solide d'espérance à la dernière heure. » Une réflexion qui pourrait être aussi bien islamique, stoïcienne, platonicienne, chrétienne ; elle est chrétienne en effet et extraite de l'Imitation de Jésus-Christ, œuvre franciscaine de la Renaissance. Il y a Dieu et puis il n'y a rien, estime le Grec. Il n'y a d'espace que cosmique et de temps qu'éternel. Tout ce qui n'est pas parfait est insignifiant. Il appartient à la philosophie non pas de faire complaisamment le décompte des états d'âme de l'individu, mais de mettre en évidence ce qu'il y a de solide et de splendide dans l'humanité. De là le style et le regard souverains qui sont les siens. De là son ignorance déterminée de la psychologie, de la sociologie, de l'économie. C'est dire combien elle est loin de nos préoccupations contemporaines, car elle est une méthode de salut et non un exercice d'école. La voici malheureusement tombée entre les mains d'érudits qui l'ont arrangée à leur goût et donné d'elle un visage décomposé. Le philosophe grec n'est point, lui, un professeur enseignant ex cathedra. Sa philosophie est une sagesse religieuse qui non seulement s'exprime et se pratique dans la rue mais aussi tire son enseignement de la rue à laquelle elle est quotidiennement mêlée. Platon et Aristote étaient des hommes comme tout le monde ; ils comprenaient leur société et leur société les comprenait. Ce qui a de la valeur en eux c'est bien davantage leur conduite dans l'existence et leurs rapports avec leurs compatriotes que leurs livres ou méditations. Nous avons du mal à comprendre cela, car depuis le développement de l'écriture, du livre, des carrières universitaires et des cénacles de pensée nos sociétés occidentales ont fini par se compartimenter en « classes ignorantes » et « classes informées » ; chacune ignorant la langue de l'autre elles

ont pratiquement cessé de se fréquenter. Le peuple vit à l'écart tandis que pleut sur lui l'endoctrinement de ceux qui constituent la caste des mandarins. La culture antique était tout autre chose ; collective elle était le bien de chacun, chacun embrassant d'un seul coup d'œil l'ensemble des religions, des arts et du savoir qui étaient les siens. Il n'y avait point de musique pour initiés, de philosophie pour spécialistes, de vocabulaire pour savants. Ce qui était aristocratique était aussi populaire. Aucune œuvre de l'antiquité ne se joue à guichets fermés. Nos intellectuels se donnent pour profession d'instruire le peuple alors qu'autrefois c'était le peuple qui enseignait les intellectuels et leur ouvrait les yeux. L'artiste le plus grand n'était rien d'autre qu'un artisan chargé de transmettre les images, les idées, les impressions qu'il avait reçues du peuple d'où il tirait plénitude et joie. La gloire consistait dans l'approbation et la sympathie de ses concitoyens. La solitude, fût-elle géniale, signifiait l'échec. Si les noms d'Empédocle, Platon ou Aristote ont été retenus par la tradition à l'exclusion de la grande quantité de philosophes anonymes qui emplissaient l'antiquité classique, il faut y voir un hasard et non une élection de l'opinion publique.

Il n'est aucun philosophe grec qui ne se réclame de l'Orient et ne s'en dise le disciple ; à peu près aucun qui n'y soit né ou n'y ait longtemps voyagé, afin d'en explorer le passé et de se référer notamment à Zoroastre, tel Platon dans le mythe de Pamphylien à la fin de la république. Selon le dialogue apocryphe le « Magikos » un mage syrien serait venu expressément à Athènes pour prédire sa mort à Socrate. Au IIᵉ siècle de notre ère le commentateur Numénius voit en Platon un Moïse parlant grec. Dans l'Apologie de Socrate rédigée par Xénophon, l'illustre philosophe énumérant les héros qu'il désire rencontrer dans l'au-delà cite au premier rang Orphée.

Dès le VIᵉ siècle avant notre ère la philosophie dite grecque a pris corps et structure hors des limites de la péninsule hellénique, en Asie et dans les foyers palestiniens de l'Italie méridionale. Pythagore de Samos, Héraclite

d'Ephèse et Parménide d'Elée en sont les têtes souveraines. On ne sait pour lequel des trois s'enthousiasmeront le plus leurs héritiers mais il est certain qu'ils ont porté d'emblée la réflexion grecque à son niveau le plus haut, sans doute parce qu'ils furent les premiers a avoir puisé directement aux sources. On peut se demander pourquoi la philosophie hellénique est de naissance si tardive, alors que depuis environ un millénaire, si ce n'est plus, les Grecs étaient en étroit contact avec les vigoureux systèmes spirituels d'Egypte, d'Anatolie et de Babylonie. Comment se fait-il que cette naissance ait coïncidé avec la fondation au milieu du VIe siècle avant notre ère du centralisme étatique de Cyrus et de Cambyse qui régneront sur la totalité du monde arabe ? Question sans réponse. On peut faire valoir qu'il a fallu attendre que la langue grecque s'élaborât ; cela revient à transposer le problème, non à le résoudre. Il est raisonnable en tous cas de penser qu'une philosophie d'expression araméenne a existé chez les Hellènes bien avant qu'elle n'empruntât la voie grecque ; au lieu de parler de « philosophie grecque » il serait donc plus exact de dire « philosophie d'expression grecque ». Cela éviterait des naïvetés du genre de celles-ci (nous citons textuellement) : « Il ne s'agit pas évidemment d'une création ex nihilo, puisque la pensée grecque a trouvé dans la pensée orientale une vaste matière préexistante ; ... mais il y a bien eu création, apparition d'un principe nouveau : l'esprit. La pensée grecque c'est la naissance de l'esprit. De l'âme sombre et profonde telle qu'elle existait en Orient s'est dégagé, en Grèce, l'esprit ; l'esprit comme conscience de lui-même, comme certitude de sa nature infinie, l'esprit comme conscience de son indépendance à l'égard de toutes les choses extérieures, comme certitude de sa liberté. La liberté voilà ce qui est né en Grèce et voilà ce que les Grecs ont défendu contre l'Orient. » (Charles Werner : *la Philosophie grecque*. Payot 1962). Il n'est d'enseignement universitaire qui ne soit, chez nous, chargé de quelque intention d'apostolat démocratique, moralisateur, confessionnel. Que la pensée grecque n'ait été qu'une

leçon tirée de l'Orient, qu'un microcosme et un reflet de l'Asie, la preuve en est administrée par le fait que l'Asie n'a rien emprunté à l'hellénisme, qu'elle lui a au contraire tout donné. Athènes a fécondé Rome mais ni Alexandre ni Babylone, ni la Mekke. Platon n'a rien apporté au monde arabe pas plus qu'Aristote. Les Grecs n'ont rien apporté au judaïsme, à l'Islam, au christianisme sinon un mode d'expression et de diffusion. L'Orient œuvrait à une tout autre échelle que la petite Hellade. Platon, Périclès, Alexandre en étaient parfaitement conscients et c'est nous, pas eux, qui avons fait de la Grèce l'exportatrice du savoir universel. Platon plus humblement se présentait comme un élève docile. Dans le Timée il met dans la bouche d'un prêtre égyptien s'adressant à Solon cette parole paternelle : « Vous autres, Grecs, vous n'êtes que des enfants. » Prenons donc la vraie mesure des choses et ne soyons pas plus royalistes que le roi. La vérité est peut-être simplement celle-ci : par les Grecs, qui furent les vulgarisateurs des secrets de l'Orient, nous sommes informés de l'enseignement qui en Egypte et en Asie était dispensé aux prêtres, aux étudiants et à la foule en général, tel qu'il se pratiquait encore à l'époque de Djalal Eddin Roumi ou dans nos universités du Moyen Age. Avant tout Platon et ses semblables, arrangeurs et compilateurs, n'ont jamais composé que des « à la manière de ». Ils furent des commentateurs de génie tels saint Thomas d'Aquin ou Ghazali. Nous nous sommes malheureusement servis de leur gloire pour boucher les horizons de l'Orient dont ils n'étaient que les porte-parole respectueux.

En traitant de Pythagore, nous courons le risque d'élucubrer à perte de vue car nous ne savons à peu près rien de lui, ne possédant çà et là que quelques textes épars que nous ont livrés, sous forme de citations, Empédocle, les doxographes, Philolaos, Platon, Aristote ou Diogène Laërte. Pythagore est un surnom qui signifie « crieur pythique », « publiciste de Python » ou mieux « avocat d'Apollon », ce qui explique la tradition populaire d'après laquelle il serait né d'une vierge illuminée par le

Soleil. Asiatique, probablement d'origine palestinienne, il avait pour titres de considération d'être fils de dieu, prêtre de l'orphisme et chef d'école. Il aurait fréquenté durant vingt ans les maîtres de Thèbes et de Memphis. Qu'enseignait-il au juste ? Rien que l'humanité orientale ne sût déjà depuis fort longtemps : que « dieu n'a ni corps ni tête humaine mais qu'il est une intelligence sacrée et ineffable » ; que le corps est périssable et l'âme est immortelle ; que le visible porte l'invisible ; que l'harmonie de l'univers est une et inaltérable, c'est-à-dire que les règnes minéraux, végétaux et animaux s'interpénètrent et sont emportés dans le mouvement perpétuel des quatre éléments l'eau, l'air, la terre et le feu ; que ce mouvement étant perpétuel, mort et naissance se confondent en se déterminant l'une l'autre. On a vu imprudemment dans cette dernière proposition la croyance en une métempsychose romanesque du chat devenant oiseau après la mort, ou d'une rose métamorphosée en poisson. Pythagore ne dit rien de tel ; il se borne à affirmer que le corps, en périssant, libère son principe d'éternité qui regagne l'immensité du cosmos avec laquelle elle n'a jamais cessé d'être plus ou moins en rapport. Et la remontée de l'âme dans l'infini du Paradis sera d'autant plus rapide et heureuse que l'âme sera « entrée dans le chiffre » dès sa vie terrestre. Il faut en somme que l'âme ait bu avant la mort du corps, au secret de la Mort sans laquelle il n'est point de vie éternelle. Car la vie éternelle est un chiffre. Quel chiffre ? Celui du ciel naturellement ; celui qui donne sa loi aux mouvements des astres et du soleil ; immuable, rigoureux, unique, distributeur des Nombres chargés d'ordonner la marche des êtres et des choses, ce chiffre est le résultat de la divine équation d'équilibre entre toutes les forces actives de l'univers. Religion astronomique, science mathématique, la philosophie de Pythagore se présente donc sous la forme d'une figure géométrique animée par des lois éternelles. L'âme doit devenir géométrique si elle veut d'emblée s'intégrer à la figure céleste. Une fois libérée du corps, elle ne sera ni pesée, ni scrutée en ses blancheurs ou en ses noirceurs mais me-

surée à l'équerre et au compas, avant d'avoir droit à la sérénité des espaces exacts. Le péché est défini comme une rupture de l'épure ou une déviation des lignes. Une conception aussi désincarnée de l'existence ne saurait évidemment accorder la moindre place à la psychologie ou aux sciences dites mentales dans lesquelles se complait notre époque. Dans sa pureté elle rejoint parfaitement la vision architecturale, et pyramidale, que se faisaient les Egyptiens du système vivant. Maîtres des Nombres, de la géométrie céleste et terrestre, ils avaient poussé si loin l'art du calcul qu'ils en avaient fait une science de la divination. On trouve dans le proverbe arabe : « l'âme doit boire à la mort avant la mort » une formule que n'aurait pas désavouée Pythagore de Samos, celui dont les foules attendaient « la parole qui sauve » comme le rapporte son disciple Empédocle d'Agrigente dans cet extrait des *Purifications* :

... O mes amis, je vous salue. C'est moi : je viens délivré [à jamais
De la mort ce dieu immortel,
Que tous vénèrent comme il se doit ;
Et les bandelettes me couronnent et les guirlandes
Ont ouvert leurs fleurs pour moi.
Aussitôt qu'escorté de mes adorateurs j'entre
Dans les cités florissantes
Hommes et femmes me comblent d'honneur et
Marchant à ma suite...
Et ceux qui depuis longtemps
Sont transpercés des couteaux de la douleur
Veulent contre toutes les maladies connaître de moi
La parole qui sauve.

La philosophie grecque ne se débarrassera plus de la géométrie et de l'apothéose du chiffre. Dans la divination du théorème la science moderne a pu chercher une voie identique. Avec toutefois une différence notable. En réplique négative à l'enseignement de Pythagore pour qui le Nombre n'est que la clé de l'envoûtement au sens propre, c'est-à-dire du passage sous la voûte des cieux, la science moderne se veut démystificatrice et voit dans le Nombre une fin en soi, dans le provisoire terrestre un absolu

rationnel, ce qui est une contradiction dans les termes. Mais si l'esprit de Pythagore et des maçons des Pyramides a quitté nos ingénieurs et nos pédagogues, il persiste dans la discipline artistique; quand bien même se cacherait-il sous l'apparente désinvolture de maîtres anarchistes, il recourt toujours aux triangles, aux arcs de cercle et à la section d'or. Nous connaissons l'adoration qu'avait le Moyen Age pour le pentagone, figure parfaite et d'essence divine ; n'est-il pas la représentation de l'étoile des Mages aux cinq vertus réparties en ses cinq branches, à la fois « matérielle, spirituelle, intellectuelle, raisonnable et supersubstantielle » ? Le célèbre mathématicien du XIII[e] siècle, Campanus de Novare, commentateur d'Euclide, sera l'inspirateur de deux guides de la Renaissance : Alberti et le moine franciscain Luca Pacioli. Ce dernier dans son célèbre ouvrage « de divina proportione » dédié à Ludovic le More reprendra à son compte les thèses de Pythagore exposées dans le *Timée* de Platon. Il appellera l'art à s'édifier autour de la Proportion d'or chiffrée en une équation affectée de $\sqrt{5}$. Cette proportion est qualifiée par lui d'occulte, d'immuable et d'irrationnelle ; à l'image de la sainte Trinité, dit-il, elle est unique et relève de la « secretissima scientia ». Regrettons que cet ouvrage pythagoricien et animé de la foi franciscaine n'ait pas encore été traduit en français ; il témoigne éloquemment de la permanence tout au long de notre culture d'une tradition où n'ont jamais cessé d'être associés la divinité et le savoir. Léonard de Vinci, au delà de ses combinaisons d'hexaèdres, de tétraèdres et de projections de cônes, devait assurément distinguer en transparence le visage de Dieu. Lui aussi était un adepte du Chiffre et du Maître de Samos.

Si Pythagore a pour père spirituel Apollon, Héraclite d'Ephèse, son cadet, paraît avoir été consacré à Héraklès, comme l'indique son nom. L'un et l'autre ont reçu l'enseignement de Zoroastre et des écoles palestiniennes. La lignée mystique ne dévie donc point. La cité où il naquit était non seulement une des plus asiatiques de l'Asie mineure mais elle eut de bonne heure des « rois d'Ionie »

qui gardaient encore leur titre à l'époque du Christ. D'abord vassaux des palestiniens de Tyr et de Sidon, des Hittites, des Babyloniens, ils étaient à l'époque d'Héraclite les féaux du grand roi des Perses. Ils avaient droit au manteau pourpre, au sceptre et à la présidence des Mystères d'Eleusis. Plus de mille ans avant l'Islam la philosophie d'Héraclite est l'expression du « Maktoub ». La clé et l'unité de l'univers se trouve dans le Logos, le « Verbe ». Ce verbe gouverne et imprègne toute chose et toute créature de sa rigoureuse loi, excluant toute liberté, toute possibilité de hasard : « Il y a absolument des lois du Destin » (fragment 159) « le soleil ne saurait dépasser la mesure sinon les Erynies servantes de la justice sauraient bien l'atteindre ». Il est futile de prétendre que l'homme dispose d'un privilège particulier lui permettant de comprendre son destin et à plus forte raison de le modifier ; « l'homme est naturellement privé de raison » (fragment 148). La pensée et le salut sont d'ordre universel et non individuel. Libre arbitre, personnalité, originalité, pensée singulière, illusion que tout cela, car à proprement parler « nous ne sommes pas ». L'homme est par lui seul sans savoir ni mérite, c'est le feu et lui seul « qui, progressant jugera et emportera tout ». « Là où est l'homme n'est pas enfermée la connaissance ; elle est là où se trouve Dieu. » Peu de philosophes ont exprimé avec autant de sarcasme et de mépris la vanité de l'homme. Pascal seul pourrait être comparé à Héraclite dans sa fameuse exclamation : « Dieu, que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures ! ». L'Ephésien ne tarit pas d'imprécations : « L'homme le plus sage comparé... à la divinité paraît un singe. » « Croyances des hommes : divertissements d'enfants. » Reste donc à l'homme à se soumettre, à s'en remettre à Dieu, bref à dormir car il ne saurait porter défi à l'inévitable. Pour être lapidaire disons qu'aux yeux d'Héraclite la pensée est totalement étrangère à l'existence. Quand l'Ephésien a devant lui un interlocuteur qui ouvre la bouche pour se lancer sur la voie intellectuelle, il se dit qu'il a affaire à un imbécile ou à un trompeur. « C'est dans leur sommeil que les

hommes œuvrent fraternellement au devenir du monde. » Etant appelé à régler et à ordonner les innombrables contradictions et contrariétés de l'espace et du temps, Dieu les absorbe en sa nature qui est à la fois mouvante et antinomyque. Dieu est feu parce qu'il est conscience perpétuelle ; Dieu est combat comme dans la théologie mésopotamienne d'Anou et d'Ea où toute création est le résultat d'un conflit universel ; Dieu est irrationnel parce qu'il est absolu. Hermaphrodite comme Ishtar-Astarté, nuit et lumière comme Osiris, le dieu d'Héraclite est « l'unité des contraires », « Ce qui s'oppose en se composant éternellement se pose » ; « ni l'ombre ni la lumière, ni le mal ni le bien ne diffèrent ; leur nature est une et identique ». « Vivre de mort et mourir de vie » telle est la formule poétique d'Héraclite que pourrait reprendre saint Jean de la Croix. Il est certain que la peur de l'inexplicable a singulièrement appauvri l'existence des hommes. Cette peur Héraclite veut la transfigurer en adoration et apprendre aux hommes à aimer l'irrévocable, à trouver justes les plus dures nécessités, bref à préférer le combat à la victoire, car de toutes façons « l'homme échappera peut-être au feu sensible, jamais au feu intelligible. » Selon Plutarque, Héraclite aurait été inspiré par le mythe d'Isis et d'Osiris ; lune et soleil sont chez lui représentés en effet allégoriquement par des barques, tout comme en Egypte. Culte du feu Zoroastrien, théorie des contraires chère à la pensée égypto-mésopotamienne, effacement islamique de l'homme dans l'immanence de Dieu, recherche de l'harmonie cachée surpassant l'harmonie visible, scepticisme justifiant la foi, tout se tient et s'accomplit en Héraclite l'Ephésien. Il est dommage que son œuvre nous soit parvenue en lambeaux, en citations de seconde main, obscurcie par des coupures brutales que réveillent çà et là un cri du fond des âges : « la sibylle qui, de sa bouche délirante, clame des mots poignants en leur crudité aride, traverse de sa voix les millénaires, par la vertu du dieu qui l'anime ». Sempiternellement à l'esprit d'Héraclite revient le Soleil, source, maître et ordonnateur. « Le Soleil, maître et gardien des révolutions périodiques, dé-

termine et dirige, suscite et découvre les métamorphoses. » On croirait entendre Pythagore. « Le soleil est nouveau chaque jour car il participe du pouvoir dionysien. » On croirait la citation d'un poème orphique. L'Asie est bien présente ici. La Grèce n'est que dans l'écriture. Les disciples modernes d'Héraclite, à commencer par Hegel, profitant de la présentation hétéroclite de son œuvre sont allés y pêcher çà et là quelques vigoureuses formules propres à servir la cause du marxisme, du socialisme, des dialectiques les plus intellectuelles. Abus de confiance d'autant plus irritant qu'Héraclite est d'abord un croyant et tout le contraire d'un intellectuel. Ses affirmations partent de réalités sensibles assorties d'un refus peu commun de toute démarche cérébrale dont la valeur pour lui avoisine le zéro. Il est plutôt un musulman avant la lettre qu'un ancêtre de Lénine.

Le troisième des grands philosophes présocratiques, Parménide, n'est certes pas asiatique mais sa famille appartenait à la petite cité d'Elée en Lucanie, en plein territoire gréco-palestinien traversé d'influences étrusques. Contemporain d'Héraclite, le postulat de son enseignement tenait en une lapalissade : « l'être est, le non-être n'est pas ». Du moment que l'Etre existe absolument et qu'il n'a pas été créé, cela implique que, puisque la génération est inconcevable, la destruction l'est tout autant. Immuable, achevé, inviolable, Dieu est figuré par Parménide par une sphère allégorique et parfaitement immobile. L'immobilité seule étant lucide, la mobilité n'étant qu'un divertissement. Tandis que Pythagore définit la réalité universelle comme une puissance algébrique, Héraclite comme une volonté, Parménide en a une vision mécanique : l'univers est composé de roues vibrantes. On a opposé sa théorie de l'être fini au devenir d'Héraclite. C'est jouer sur les mots car pour Héraclite tout change sauf le changement ; il n'y a pour lui mobilité qu'à l'intérieur d'une parfaite cohérence qui ne saurait en aucun cas bouger pour devenir incohérente. Chez l'un comme chez l'autre le principe des principes demeure le Feu de Zoroastre ; quant à la sphère de Parménide elle ressem-

ble comme une sœur à la figure céleste de Pythagore elle-même inspirée de l'œuf orphique, courbe parfaite et créatrice. Chez Parménide aussi les extrêmes se touchent et les antinomies se nient. Au centre de ses anneaux de feu, symboles dynamiques de l'univers, se tient la « Déesse souveraine », Eros ou Aphrodite, élément à la fois mâle et femelle, lumière et ténèbres, à l'exemple d'Ishtar :

> Mais sous la terre il est un chemin d'effroi
> Profond, fangeux ; il mène mieux que tout autre
> A l'empire charmeur d'Aphrodite aux mille offrandes.
> (Fragment 30.)

Lui aussi avait remarqué que l'étoile du matin et l'étoile du soir sont un seul et même astre. Si nous laissons de côté le vêtement poétique dont les trois philosophes présocratiques habillent leurs thèses, nous verrons clairement qu'ils tiennent tous trois au soleil, à l'éternité, à l'abstraction suprême, à la vie perpétuelle, à la conception non figurative de l'univers dont la substance est littéralement volatilisée en ineffable. S'ils font malgré tout appel à des « figures » pour expliquer cette vérité transcendantale c'est à la façon d'un musicien qui utilise un son pour noter le silence, d'un poète qui pose des mots les uns sur les autres en vue de suggérer l'inexprimable. Pour qu'une philosophie aille au cœur du peuple et frappe l'entendement il faut bien la rendre sensible par quelque image simple, surtout quand nous avons affaire, comme c'est le cas, à des philosophes physiciens qui sont aussi des musiciens et des poètes. En vérité l'explication la plus sérieuse à Pythagore, Héraclite et Parménide doit être cherchée à la source de leurs idées : dans le Livre des Morts égyptien, dans les textes sacrés de Palestine et de Mésopotamie. Car la nature réelle de leur démarche, parce qu'elle est une synthèse lyrique, échappe à notre logique intellectualisée à l'extrême autant que le surréalisme à l'ordonnance classique. Notre langage nous emprisonne et notre souci d'élucider nous conduit à analyser outre mesure, afin d'en déceler les différences, les théories mystico-philosophiques qui se tiennent de près et ne

tirent leur relative singularité que de détails mineurs. Les commentateurs de l'antiquité ne sont pas aussi pointilleux que nous. L'un d'eux, Hippolyte, évêque d'Ostie au IIIe siècle, écrit par exemple : « Parménide lui aussi, tout en affirmant que le tout est un, éternel, inengendré, sphérique, ne manque pas de partager les croyances erronées de la plupart des philosophes de ce temps quand il fait du feu et de la terre les principes du Tout, la terre en tant que matière, le feu comme cause et agent créateur » (1). Le dialogue que Platon a intitulé « le Parménide » et qui rassemble en une fiction littéraire Socrate, Parménide et son disciple Zénon, se termine du reste par un accord général de tous les interlocuteurs, après un brillant bavardage, plein d'ironie sur l'existence du non-être et la non-existence de l'être, chacun reconnaissant que son adversaire a raison... tout étant dans tout et réciproquement.

Un sourire permanent court en effet d'un bout à l'autre de l'œuvre de Platon. Se peut-il que nous prenions Platon plus au sérieux qu'il ne se prenait lui-même ? Ne nous scandalisons pas d'une telle question. Elle vaut qu'on y réfléchisse. Que cache donc la façade théâtrale de ce prodigieux sophiste ? Il y a de l'Hamlet chez son Socrate, peut-être aussi du charlatan. La charlatanisme n'a-t-il pas ses génies ? Les courants qui ont fécondé l'Orient et l'Occident ne s'appellent ni platonisme, ni aristotélisme, ni stoïcisme, mais plutôt mythes d'Isis et de Baal, cultes solaires, orphisme, occultisme apocalyptique palestino-anatolien, judaïsme, christianisme, Islam, se contaminant les uns les autres en des contagions inouïes. Nef emportée par ces courants puissants, le platonisme les suit mais ne les contrôle pas. Surtout il ne crée rien, le travail de création ayant déjà été accompli en profondeur par les millénaires antérieurs. C'est au cœur du silence et du

(1) Les extraits de Parménide et Héraclite sont empruntés à l'ouvrage de Yves Battistini : *Trois Contemporains,* publié chez Gallimard en 1955.

recueillement des grandes religions que se compose toute œuvre politique, esthétique, artisanale ou spirituelle, technique ou morale, mais nullement à la surface des spéculations philosophiques fussent-elles platoniciennes.

L'existence de Platon est sans doute plus intéressante que sa doctrine qui se présente, pourrait-on dire, comme une synthèse de synthèses déjà opérées par les présocratiques. Adepte d'Héraclite, de l'orphisme et de Pythagore il partit achever son instruction en Egypte où il séjourna longtemps, en Libye où il fut reçu à Cyrène chez le pythagoricien Théodore, en Sicile (cette Sicile qui allait le hanter sa vie durant), en Italie méridionale, autant de pays arabes ou fortement influencés par la politique et la pensée palestiniennes. Vendu comme esclave au cours de la guerre entre Egine et Athènes, il fut racheté et libéré par un Libyen. Rentré chez lui, il fonda l'Académie et acheva sa vie à prêcher la philosophie dans les rues d'Athènes tout en participant aux luttes politiques qui affectèrent gravement la Grèce au début du IVe siècle. Son œuvre philosophique publiée fort tard est, pour l'essentiel, composée autour d'un personnage imaginaire ou demi-imaginaire qui s'appelle Socrate, exacte réplique des grands héros mythiques tels Héraklès, Jason, Solon, Tirésias. L'œuvre de Platon est en somme la geste de Socrate, comme l'Odyssée est la geste d'Ulysse. C'est dire combien la pensée du maître de l'Académie est de tournure épique, populaire et légendaire. La discussion philosophique est chez lui toujours théâtrale ; elle réunit des protagonistes de stature idéale dont la nature demeure abstraite et symbolique. Personnages porteurs de chiffres à la façon des dieux et participant à un jeu de silhouettes dociles, aux lois scéniques dionysiaques telles que les avaient conçues Eschyle ou Sophocle, les acteurs de Platon parlent et miment leur pensée sur les tréteaux surélevés de la poésie. Ils célèbrent un rite. Rien de commun avec nos leçons de philosophie dispensées en vase clos et sous couvert du rationalisme agnostique. Nous sommes au contraire ici en pleine messe. Aux côtés de ceux qui

discutent ou méditent tout haut, se tiennent Apollon, Dionysos, Déméter, Aphrodite, les « grands dieux », Minos, Orphée. Les paroles prononcées sont souvent à double ou triple sens ; les portes du savoir sont seulement entrebâillées sur des formes suggérées mais jamais révélées en lumière crue ; on s'exprime par notations approximatives assorties de touches et de retouches sans fin ; parfois la phrase s'arrête suspendue en plein vol de crainte d'être indiscrète ; le silence parle ; les voix ont quelque chose de crépusculaire. C'est cela l'ironie socratique ; le terme grec « eironeia » signifie étymologiquement « entrelacs », « combinaison chiffrée » et vient du verbe eiro « tresser, faire des nœuds, enchevêtrer » ; car il s'agit bien d'intriguer le candidat au savoir et non de l'éclairer. Pensons aux paraboles de l'Evangile. Le dialogue platonicien se veut pareillement énigmatique afin que seuls puissent comprendre ceux qui ont reçu la grâce. « Ne montre pas le ciel à celui qui ne le voit pas », dit le vieil adage. La démarche de Platon demeure religieuse et lui-même explique, dans ses lettres, combien le secret et la longue patience sont nécessaires à toute initiation. Il conseille même de se garder de rien fixer par écrit pour ne pas prêter à fausse interprétation. Il écrit à Denys de Syracuse : « Prends garde d'avoir à te repentir un jour de ce que tu laisserais aujourd'hui divulguer indignement. La plus grande précaution serait de ne pas écrire mais d'apprendre par cœur car il est impossible que les écrits ne finissent par tomber dans le domaine public. Aussi, je n'ai jamais rien écrit moi-même sur de tels sujets. Il n'y a pas d'œuvre écrite de Platon et il n'y en aura jamais ; celles qu'on dit aujourd'hui être de moi sont de Socrate du temps où il était beau et jeune. Adieu et obéis : cette lettre sitôt que tu l'auras lue et relue brûle-là. » Nous voyons donc bien à quoi sert Socrate, à garantir l'anonymat de l'auteur tout en donnant au dialogue une dimension légendaire. Un portrait, dit Pascal, porte absence et présence. Le portrait en clair-obscur de Socrate semble répondre à la définition.

Platon énonce tellement de propositions contradictoires et s'amuse à heurter les idées d'une façon si déconcertante qu'on se demande souvent où il veut en venir. Il ne saurait être question de résumer une œuvre toute en faux-fuyants et parcourue d'allusions souterraines à une initiation égyptienne ou babylonienne. Quelques actes de foi s'en dégagent pourtant auxquels la pensée asiatique nous a habitués. Et tout d'abord cette affirmation que la réalité sensible n'est que le reflet d'une idée ; et que l'idée est éternelle comme la divinité dont elle procède et comme l'âme intimement liée à la divinité. Il s'ensuit que faite à l'image de Dieu l'âme est immortelle ; provisoirement prisonnière d'un corps périssable elle soupire après la mort qui la libèrera ; ainsi le cygne avant de mourir chante l'approche de Dieu qu'il s'apprête à retrouver.

La seconde déduction veut que l'âme possède par nature la science réelle qui est connaissance des idées ; il suffit donc qu'elle fasse un effort de contemplation et de réminiscence pour ramener à sa conscience le savoir qui est sien de toute éternité et qu'elle ne saurait égarer sans se perdre elle-même. L'âme n'a pas besoin d'apprendre. Elle sait ; la vraie science étant dans la morale et non dans l'étude de ce que Pascal appellera « les choses extérieures ». Or l'âme est gênée dans sa compréhension par l'intervention du corps. Plus elle se dégagera de l'emprise du corps et plus haut elle montera dans le ciel de la connaissance où elle finira par se fondre en Dieu.

Dieu est en effet, et c'est là la troisième et dernière certitude, le Roi de l'univers, l'auteur de l'harmonie, fin suprême et raison unique, inaccessible à l'entendement, impossible à contempler d'un regard de mortel. En s'achevant dans l'adoration de l'ineffable Platon rejoint Héraclite et Parménide par les chemins de Pythagore, se recommandant clairement de tous trois. Dans le dialogue du « Charmide » il nous apprend que Socrate (c'est-à-dire lui-même Platon) avait eu dans l'armée pour compagnon d'armes un médecin thrace qui lui avait enseigné les correspondances entre le corps et l'âme ; or rappelons-

nous que, dans les anciens textes de la gnose, Orphée est effectivement appelé le Médecin des âmes ou le « Médecin de Thrace ». Maintes fois revient dans le dialogue platonicien l'idée de la sphère chère à la fois à Pythagore et à Parménide ; une sphère qui contient la trinité : « Autour du Roi de l'univers gravitent tous les êtres ; il est, Lui, la fin de toute chose et la cause de toute beauté. Autour du « Second » se trouvent les secondes choses et autour du « Troisième » les troisièmes choses ». (Lettre II, paragraphe 312.) Nous voilà en pleine tradition égypto-babylonienne que nous suivons à la trace tout au long de l'histoire des religions orientales : trilogie, triade, trinité, triangle. Platon y revient souvent. Il partage l'âme en trois « étages » : le désir viscéral, le courage moral, l'intelligence idéale. De même il voit la réalité universelle répartie en trois : « *Le premier des biens c'est Dieu ; le second c'est l'intelligence engendrée par lui ; le troisième c'est l'âme du monde, lien entre le Père et le Fils.* » Retenons ces derniers mots ; ils pèseront lourd dans l'enseignement scolastique du christianisme. Plus de cinq cents ans après la mort de Platon, il sera fait référence à cette fameuse trinité reprise dans le Parménide sous la forme de « *l'Un suprême, l'Un-multiple et l'Un et Multiple* » ; Plotin en effet en tirera la conclusion (*Ennéades* V, I, 8. 490 a) que Platon croyait déjà, lui aussi, à la théorie chrétienne des trois natures : « La première relevant de l'Ineffable, la seconde de l'Intelligence, la troisième de l'Ame. » La foi en une sainte Trinité n'était pas nouvelle à l'époque de Platon et il n'a point eu de mal à s'en expliquer la signification ésotérique, ne serait-ce que par les Mystères d'Eleusis. Il n'est pas non plus surprenant que le christianisme en ait hérité la clé. Et comme la Trinité est ignorée tant du Judaïsme que de l'Islam, on peut en penser que chacune de ces trois religions, tout en remontant à une source commune, est demeurée attachée à une tradition propre et distincte des courants voisins. Au lieu de suivre la voie naturelle de la pensée et d'expliquer Platon à partir des cosmogonies et des religions

égypto-palestiniennes, on a généralement pris les choses à rebours et tenté de justifier par Platon le christianisme et ses origines. Il n'est pourtant que de se rappeler que tout temple égyptien est dédié à une triade de trois dieux : le premier est le principe mâle, le second est femelle, le troisième est le produit des deux premiers. Mais ces trois dieux n'en font qu'un. Le Père s'engendre en effet lui-même dans le sein de la Mère et devient à la fois le Père et le Fils. Aussi s'exprime la non-création et l'éternité de l'Etre.

Plus encore que Platon, son disciple Aristote a été l'objet d'une exploitation continue de la part des doctrinaires de l'église catholique romaine soucieuse d'étayer son appareil dogmatique d'une physique cohérente et d'une cosmogonie correspondant aux données de l'Ecriture. Caricaturée en système artificiel et spécieux, la philosophie d'Aristote a été vidée de sa substance vivante pour constituer le squelette sacro-saint de la scolastique. Une des idées maîtresses de Blaise Pascal ayant été de s'attaquer à l'intellectualisme pour rendre à l'Eglise l'eau vive de la foi, il a voulu chasser Aristote pour le remplacer par Jésus. Malheureusement Pascal a été finalement vaincu par le cartésianisme et par la philosophie d'école. Un Aristote revu et corrigé par l'université, privé de sa culture asiatique, isolé de la société qui était la sienne, a désormais figuré au fronton de stuc du temple des idées reçues. Un faux Aristote. Un des responsables les plus éminents de cette falsification n'est autre que Thomas d'Aquin dont la Somme contre les Gentils et la Somme théologique témoignent d'une telle régression de l'esprit qu'on peut dater de son époque la perversion irrévocable des classes dites intellectuelles. Si les valeurs les plus riches de l'homme ont pu néanmoins se perpétuer et fleurir dans l'art souverain du style roman c'est uniquement parce que, contre les vents et les marées de l'intellectualisme destructeur, le peuple et le peuple seul est parvenu, grâce à la foi primitive qui l'habitait, à sauver l'essentiel de la tradition arabo-méditerranéenne. D'instinct en effet les peuples se défient des systèmes ultra-rationnels,

parce qu'à leurs yeux l'Enfer est le monde des mécanismes et la Paix celui des harmonies intuitives. La supériorité intrépide de l'ignorant sur le savant n'a-t-elle pas été mille fois affirmée par la sagesse des nations ? En salutaire réaction au prétentieux enseignement d'un rationalisme hypertrophié, prélude à la mort spirituelle, les peuples font d'autant plus volontiers retour à la nature que ses maîtres à penser aspirent à s'en libérer. Ces derniers n'ont voulu conserver d'Aristote que la rigueur d'une méthode, rejetant ce qui est pourtant le cœur de son œuvre comme de sa vie : le culte de la nature et de la créature dans leur célébration de la divinité. En une sévère mise en garde contre l'abstraction excessive sinon de Platon, du moins de ses élèves, Aristote en effet a ramené l'homme à la terre, réincarné en quelque sorte la philosophie en une physique des plus rigoureuses où les puissances animales, végétatives et minérales sont présentées comme les maîtresses de l'homme et non comme les sujets dociles de ses spéculations. Esprit et instinct sont chez Aristote maintenus fortement associés en un équilibre naturel et concret. Il ne saurait pour lui y avoir de bonheur dans une société qui refuse la loi naturelle et dans laquelle, ne serait pas sensible, la présence simultanée du ciel, de la terre et de la mer, des hommes, des bêtes et des arbres. Nous voici donc réintroduits avec Aristote dans le paradis botanique et zoologique des religions égyptiennes, palestiniennes et grecques, là où chaque animal est dieu parce qu'il procède de Dieu et où chaque pierre est digne d'adoration parce qu'elle est signe et doigt du Créateur. Le destin de l'homme est dans ses épousailles avec la nature, ce qui est la seule façon de réintégrer l'ordre de la création. Vivre c'est prendre le plaisir de vivre au milieu d'êtres dont on connaît les lois intérieures. Il faut donc apprendre pour savoir ; mais la science une fois acquise, il convient de méditer sur elle pour la dépasser en philosophie c'est-à-dire en connaissance de la cause et de la fin dernière. La science étudie les êtres, la philosophie prétend à la substance. Les êtres sont faits de la matière qui a reçu une forme. Mais la ma-

tière elle-même échappe à toute définition et perception ; elle n'existe que grâce à la forme dont elle est l'émanation et qui constitue son essence, sa substance première et éternelle. Aristote ici est tout proche de Platon et de sa théorie des idées : l'âme est la forme du corps ; dans sa partie la plus éthérée, qui est l'intellect, elle est impérissable et divine. Sa joie est de participer avec l'univers entier à la contemplation de Dieu, moteur éternel, unique et immobile du cosmos dont la perfection est une vraie jubilation. Dans ses principes et sa vision d'ensemble la philosophie d'Aristote est à deux doigts de celle d'Héraclite qui pourrait parfaitement lui servir de diapason, à l'exception peut-être de la tonalité heureuse qui fait de la physique, de la métaphysique, de l'éthique à Nicomaque un chant de gloire au Créateur. Héraclite demeure quant à lui plus sombrement méditatif, encore que la majeure partie de son œuvre (pour ne pas dire la totalité) soit perdue. Ce par quoi Aristote diffère de ses maîtres et prédécesseurs est une tentative géniale de réinventer les étapes, la méthode et la hiérarchie de la création du monde ; partant de l'étude des règnes minéraux, végétaux et animaux, il reconstitue l'arbre généalogique universel et remonte de proche en proche jusqu'au moteur souverain dont il semble connaître le secret. Son œuvre se présente donc comme une cosmogonie à rebours. Aristote va de la créature à Dieu par le raisonnement, tandis qu'Hésiode, Orphée ou les grands ancêtres mésopotamiens partent de Dieu pour découvrir ensuite les créatures. Apparemment les démarches sont diamétralement opposées, la première paraissant d'ordre scientifique et rationnel, la seconde, celle des mésopotamiens du deuxième millénaire avant notre ère, étant manifestement irrationnelle et ayant l'acte de foi, c'est-à-dire l'intuition, pour impulsion. Pourtant Aristote ne chercherait pas Dieu s'il ne l'avait déjà trouvé et sa philosophie, qui est un hymne à la joie fort significatif, est semblable à ces syllogismes classiques qui contiennent la conclusion dans la formulation même de l'hypothèse. Elève de l'Orient

par Platon, Aristote retournera en Orient à maintes reprises et notamment à Assos en Asie mineure où il séjournera durant plus de trois ans, avant de s'établir à Lesbos, île orphique et haut lieu du lyrisme occulte. Nous nous demandons pourquoi les érudits s'épuisent à scruter l'œuvre de Platon pour y retrouver Aristote comme si antériorité était nécessairement synonyme de causalité. Les influences qui se sont exercées sur Aristote ne sont pas toutes, loin de là, platoniciennes. Lui aussi a dû remonter aux sources et subir le climat religieux commun aux populations de l'Orient méditerranéen. Aucun philosophe grec n'y a échappé ; chacun y a réagi selon son tempérament propre mais sans modifier pour autant les traits de la culture égypto-palestinienne enveloppant les êtres et les choses. Pourquoi ne pas nous appliquer à enquêter en Asie et non en Grèce sur les parrains d'Aristote ? Inlassablement c'est la question qu'il faut poser à ceux qui, rétrécissant l'histoire au nombril européen, maintiennent dans l'ombre tant d'espaces et de pays qui ont porté sa lumière à l'Europe. Cléarque de Soles, entre autres commentateurs, nous apprend qu'au cours de son séjour en Troade Aristote eut plusieurs entretiens philosophiques avec les Syriens ; le livre V de la Métaphysique date de son passage à Assos, et on y sent une admiration enthousiaste pour Zoroastre. Mais Aristote tout comme Platon ne limitait pas ses activités à la prédication philosophique ; en homme avisé il s'intéressait à la politique et collaborait avec Hermias tyran de la cité d'Atarnée qui entretenait de son côté les meilleurs rapports avec Philippe de Macédoine, de sorte que lorsque le jeune Alexandre entreprendra son expédition asiatique il aura Aristote pour conseiller et pour guide. Une fois Hermias exécuté sur les ordres du gouverneur perse pour complot contre la sûreté intérieure de l'Etat, c'est le philosophe, installé alors à la cour de Pella comme précepteur d'Alexandre, qui fera son oraison funèbre, le comparant aux héros des Mystères sacrés, Héraklès, les dioscures, Ajax et Achille. Quel rôle joua-t-il exactement

durant l'absence d'Alexandre en Asie ? Nous l'ignorons. Il demeura à Athènes où il avait fondé l'école péripatéticienne du lycée puis se retira à Chalcis où sa mort suivit d'un an seulement celle de son élève à Babylone.

La double nature physique et morale de la philosophie dite athénienne de l'Académie et du Lycée se révéla clairement chez les successeurs d'Aristote, les uns insistant sur la physique, les autres sur la morale. L'école arabe de Libye s'attacha sous la conduite d'Antisthène et d'Aristippe de Cyrène à mettre en valeur le rôle des sens, du plaisir et de la douleur définissant le bonheur comme l'équilibre entre les diverses parties de notre organisme. A cette conception sensualiste se rattachent Démocrite et le philosophe ionien Epicure de Samos qui, pour l'essentiel, s'en tiennent à l'univers géométrique, parfait et éternel de Parménide. Mais tandis que Parménide limite là son analyse, Epicure pousse plus loin l'étude des éléments constitutifs de l'univers qu'il voit sous la forme d'une poussière d'atomes insécables représentant la réalité primordiale. Ces atomes tourbillonnant n'arrêtent pas de se composer et de se décomposer, emportant la nature dans une ronde permanente de vie et de mort éternellement recommencée. L'amour, Aphrodite, mène le jeu sans fin, reine de l'attrait, de l'accouplement atomique et de la rupture des corps, du commencement et de la fin. Le poète latin Lucrèce, dont le « de natura rerum » est un exposé poétique de la pensée d'Epicure, célèbre avec enchantement la toute-puissance de Vénus orchestrant les mariages et les dissolutions des corpuscules éthérés. La morale qui se dégage d'une telle vision, car c'est bien de vision qu'il s'agit plus que d'une philosophie proprement dite, est parfaitement sereine et consolante. Elle invite l'homme à s'abandonner à la pluie rayonnante des atomes. Impossible de ne pas songer à l'hymne d'Akhounaton conçu dans le désert solaire de Tell Amarna, ou à l'explication coranique des « tourbillons » et des « parcelles insécables ». Ramené au monde très réel d'une physique à laquelle adhère chaque cellule de son corps,

l'homme devenu plante, eau, terre, ne se distingue plus en rien des créatures qui l'entourent ; il n'a plus ni privilège ni autorité particulière. Absorbé par les courants créateurs le long des déclivités qui s'entre-croisent en un tissu dru éclosant en êtres animés ou inanimés mais nés de la même semence, il rencontre Dieu partout et son plaisir tient précisément à se maintenir sous le vent de ces courants primitifs et miraculeux. Car, bien entendu, tout est miracle chez Epicure ; chaque instant est un printemps et un hiver, car à chaque instant se forme et se défait un être dans le sang du monde. Plus encore qu'une philosophie originale, la théorie d'Epicure est, à l'évidence, un commentaire poétique des grandes synthèses orientales que sont les doctrines de Platon et d'Aristote auxquelles elle n'ajoute rien. Il y avait longtemps que, sous couvert de polythéisme on parlait en Egypte, en Anatolie et en Assyrie d'effluves, de germes universels interchangeables dont était constituée l'anatomie de tous les ordres et de toutes les espèces ; au chant de la lyre d'Orphée les pierres s'animaient, les eaux se partageaient, les cellules des morts se rassemblaient pour revivre.

A l'école arabe de Libye qui réinventa la physique atomique, correspond une autre école arabe, celle du palestinien Zénon de Citium, qui vers l'an 315 avant notre ère dirigeait à Chypre une entreprise d'import-export. Certains commentateurs le disent juif, ce qui est plausible. Zénon passe pour le fondateur du stoïcisme. Il eut pour successeur spirituel un autre palestinien du nom de Cléanthos, originaire de la cité d'Assos, là même où Aristote avait reçu la révélation zoroastrienne. A ce Cléanthos succéda un Cilicien, de Tarse, patrie de saint Paul, l'illustre Chrysippe. Le stoïcisme n'est rien d'autre qu'une restauration de la philosophie d'Héraclite et du « Maktoub » sous une forme morale quelque peu pédante. Nature, Dieu, Destin, Raison universelle sont quatre termes à peu près synonymes. L'univers est une sorte de corps plein, animé par le feu, dans lequel l'homme se

trouve enchâssé tel une pierre dans un édifice. L'intelligence divine ou providence règle tout à la perfection. Même le mal n'est en définitive qu'un élément du bien ; à nos yeux imparfaits il est certes détestable mais pour Dieu qui voit tous les aspects à la fois de la réalité, le mal n'est que le nécessaire revers du bien, comme la nuit n'est rien d'autre qu'un jour qui ne se connaît pas encore. Aussi devons-nous apprendre à aimer la fatalité dans ce qu'elle peut avoir de plus sévère pour notre personne, parce que cette cruauté a sa place dans l'ordre naturel des choses. S'élever au-dessus de ses intérêts et de son confort personnels pour rendre grâce à la Providence en toutes ses décisions, tel est le devoir du stoïcien. Assumer sa nature, devenir ce qu'on est, se soumettre au commandement des lois de la cité et de l'univers (car la cité des hommes n'est que la projection de la cité de Dieu), pratiquer la fraternité et la charité, attendre vaillamment le destin et l'accueillir avec bonheur sous quelques traits qu'il se présente, c'est cela le stoïcisme. « Tout me convient qui te convient, ô monde ! Rien n'est pour moi prématuré ni tardif qui vient au bon moment pour toi. Tout est fruit pour moi que m'apportent tes saisons, ô nature ! Tout vient de toi, tout est en toi, tout retourne à toi. » (Marc-Aurèle IV, 23, cité par Ch. Werner, *La Philosophie grecque,* Payot, 1962.) La résonance islamique d'un tel propos se perçoit spontanément. C'est exactement le genre de formule qui conviendrait à Héraclite l'Ephésien. Inch'Allah : en cette expression qui résume en quelques syllabes l'espérance, la confiance et l'effacement, tient la foi stoïcienne.

Partie de l'Orient la philosophie grecque retournera s'accomplir en Orient, en Egypte, en Syrie et en Palestine. A compter du premier siècle de notre ère les syriens Libanios et Numénius d'Apamée réveillent et illustrent le pythagorisme et le platonisme, tandis qu'en Egypte quatre noms brillent au firmament de la philosophie universelle : Philon le juif, Ammonios Sakkas, Plotin, originaire d'Assiout sur le moyen-Nil, et Porphyre. Sans compter Athé-

nodore de Cana qui fut le maître de l'empereur Auguste, Diogène de Babylone, Apollodore l'irakien de Séleucie du Tigre, Sosos d'Ascalon, etc. Enfin c'est en langue grecque que seront rédigés et commentés l'ancien et le nouveau Testaments, comme pour témoigner de la cohérence et la pérennité d'une culture qui, arabe à ses premières origines, devint arabo-égéenne dès le milieu du deuxième millénaire avant notre ère pour envahir ensuite notre Occident. Que le christianisme d'abord et l'Islam ensuite aient uni dans leur syncrétisme les traditions égypto-mésopotamiennes et la facture grecque, que le judaïsme et les différents cultes zoroastriens aient fait appel eux aussi au grec, rend encore plus évidente notre conclusion, à savoir que tout ce qui est essentiel en notre culture s'est formé continûment en pays gréco-araméen exclusivement ; que notre Occident consommateur et adaptateur de cette culture n'en a pas été l'inventeur.

V

ASTRONOMIE ET ART DE VIVRE

Religion, philosophie, science, tout se tient. Pas plus qu'il n'est de philosophie gratuite ni d'art pour l'art, il n'existe de science spéculative. Toute science orientale est appliquée. En étroite communication avec la nature sensible et solide, elle traite du ciel et de la terre à des fins pratiques. Il n'est pas jusqu'aux mathématiques qui ne soient des éléments pour ainsi dire palpables de la substance du monde. Les nombres sont des forces agissantes, des « grandeurs dynamiques » ; le cercle est une surface ; la droite est un fil dur ; la division un partage ; le carré d'un nombre est un espace carré ; ainsi le théorème de Pythagore, par exemple, s'énonce comme une surface égale à la somme de deux autres surfaces. La formule socratique « n'entre point ici si tu n'es géomètre » interdisant au profane le domaine philosophique doit être entendue au sens étroit et littéral. L'Orient en effet refuse le chaos et recherche l'ordre dans la nature comme dans l'esprit ; un homme désordonné est un cœur sans lumière. La science est donc avant tout la connaissance de l'ordre universel ; la recherche scientifique consiste à découvrir et à classer les signes de cet ordre afin

de s'y conformer, la morale étant l'aboutissement de la science et la sagesse son support.

Dans les sciences les Grecs se sont toujours reconnus les disciples de l'Egypte et de la Babylonie. Selon Flavius Josèphe « c'est par Abraham que les sciences chaldéennes sont passées aux Egyptiens et de ceux-ci aux Grecs. » La légende fait remonter à 470 000 ans avant notre ère les premières découvertes astronomiques des Chaldéens, car bien entendu la première des sciences, celle qui rendait compte de la parenté étroite entre le ciel et la terre peuplée de créatures, fut et demeura l'astronomie rapidement assortie de l'astrologie. Si les origines légendaires de la science astrale sont hors de nos mesures, les fragments que nous ont livrés les fouilles archéologiques révèlent que Sargon l'ancien, dont le règne est daté de l'an 3 800 avant notre ère, avait déjà fait établir une bibliothèque astronomique. Babylone connut de bonne heure la loi de la précession des équinoxes, le cycle des éclipses lunaires, la position des étoiles fixes, l'année de 365 jours et quart et la division du jour en deux parties de 12 heures chacune. Le système de numération était déjà fondé sur les géométries courbe et linéaire puisque, outre le système de calcul par dix et par douze, existait l'ensemble 60, le cercle étant divisé en 360 degrés, le degré en 60 minutes et la minute en 60 secondes. C'est ainsi que les Babyloniens avaient découvert le cycle des 43 200 ans représentant, selon eux, une journée de la vie de l'univers, tandis que notre année de 365 jours en représentait la seconde ; 60 années étaient une minute de la révolution universelle ; 3 600 ans étant une heure et ainsi de suite. Le Grec Thales de Milet transmit ces données à la science grecque qui s'en inspira tout autant que de l'astronomie égyptienne fondée dès l'époque préhistorique. Tout comme celui des Chaldéens, le calendrier pharaonique était lunisolaire, combinant approximativement les données de la translation terrestre de 365 jours et les phases lunaires de 29 jours. Les saisons égyptiennes étaient au nombre de 3, chacune comptant 4 mois de trente jours. Le printemps commençait en avril avec l'ap-

parition de l'étoile Sirius dont Plutarque nous apprend que les Egyptiens la nommaient Sôthis et les Grecs Seirios aster ou « l'astre ardent ». Etant donné le décalage des levers de Sirius, il faut attendre 1 460 années pour que s'accomplisse le lever héliaque de cette étoile c'est-à-dire la coïncidence avec la montée du soleil. Cette période était dite « du chien » ou caniculaire par les Romains. Elle revient fréquemment dans la chronologie des récits héroïques. Il est à noter que les Grecs tout autant que les Romains ne seront jamais complètement initiés à la science céleste égypto-babylonienne dont les Arabes des empires byzantin et musulman seront longtemps les seuls héritiers avertis. La Grèce n'eut jamais d'observatoires ; Rome n'en eut pas davantage alors que les territoires araméens, du Nil à l'Indus, en étaient abondamment pourvus. Chaque cité mésopotamienne, hittite ou persane avait le sien. Les calendriers gréco-romains furent jusqu'à la réforme de César fort défectueux ; copies maladroites des tables astronomiques de l'Orient, ils étaient le jouet des autorités politiques et le plus souvent remplacés par des répertoires empiriques et populaires variant selon les régions ou les professions. Lorsque Jules César s'aperçut que le désordre chronologique risquait de menacer gravement l'administration de l'Empire ouvert désormais à l'Orient tout entier, il lui fallut imposer un calendrier de valeur scientifique et universel. C'est un Arabe d'Alexandrie, nommé Sosigenèse qui fut chargé par lui de la réforme de l'almanach romain. En l'an 46 avant J.-C. Sosigénès, pour se conformer aux exigences de l'année astronomique qui comptait 365 jours plus un quart de jour, prescrivit qu'à partir de l'année 45 il y aurait tous les quatre ans un 24 février bis appelé « dies bissextus ante Kalendas » ; désormais les années de 366 jours s'appelèrent bissextiles. Ce calendrier dit « Julien » devrait donc être appelé « alexandrin ». La meilleure preuve de l'ignorance de l'Occident en matière astronomique est dans l'abus que firent les successeurs de César de l'année bissextile ; au point qu'une nouvelle mise au point s'imposa. Le 24 février 1582 par la bulle *Inter gra-*

vissimas le pape Grégoire XIII, toujours avec l'aide de mathématiciens arabes, rétablit l'ordre des jours et promulgua le calendrier grégorien. Dans sa perfection un tel calendrier n'en est pas moins théorique et ne donne du temps qu'une idée abstraite. Les civilisations orientales de l'antiquité utilisaient, pour mesurer le temps réel, d'autres méthodes plus subtiles, que notre science a perdu de vue mais dont le souvenir s'est réfugié dans les coutumes et les rites populaires. Les Palestiniens se servaient d'un calendrier marin ; les Yéménites et les peuples du golfe arabo-persique possédaient le calendrier des Pléiades qui s'est transmis aux nomades du désert jusqu'aux rivages mauritaniens. Il s'agit d'un curieux calendrier des pluies et des rosées ; l'année débute avec le lever héliaque des Pléiades et s'étend sur 364 jours environ (13 x 28 révolutions tropiques lunaires) selon Louis Massignon. Il y avait aussi des calendriers occultes réservés aux prêtres, où étaient mis en évidence les nombres purs, dangereux pour l'humanité. Rome en tirera la liste des jours fastes et néfastes. Nous n'avons aucune indication sûre permettant de dire que les Grecs et les Romains avaient des jours de repos réguliers, en dehors des fêtes. Les Assyro-babyloniens paraissent bien, quand à eux, avoir connu la semaine de sept jours dont un jour consacré au repos absolu. S'ils ont transmis à leurs voisins occidentaux le cadran solaire, la clepsydre et le gnomon, ils ont conservé le monopole de l'astrolabe et peut-être de la boussole. Il est certain que les Européens du Moyen Age, héritiers directs de la science gréco-romaine, ont été fort surpris de découvrir chez les Arabes des instruments astronomiques et des appareils de navigation qui leur étaient totalement inconnus. Ils ont imaginé qu'ils avaient été inventés depuis peu par les Arabes sans songer que ces derniers en détenaient le secret depuis des temps fort reculés. Les Grecs en effet n'ont pu acquérir qu'une partie seulement de la science mathématique et céleste établie en Orient depuis des millénaires ; ils ne disposaient ni d'écoles ni de savants ni d'une puissance économique suffisante pour intégrer à leur société un ensem-

ble scientifique disproportionné à leurs dimensions et à leur savoir. L'énormité du monde oriental les fascinait ; ils demeuraient en face de lui comme des écoliers devant le maître, et furent incapables de transmettre la totalité du legs oriental. Cela c'est les Arabes qui le firent.

Les mathématiques dont les Grecs furent tellement férus, mais non experts, dérivent à la fois de l'astronomie, de l'arpentage, de la nécessité d'un système de poids et de mesure. Nous ne possédons de l'antiquité égypto-babylonienne aucun traité de géométrie ou d'arithmétique à l'exception de quelques papyrus exposant des notions scolaires. Mais les réalisations gigantesques que sont les Pyramides, les temples de Karnak ou de Ninive témoignent d'une maîtrise incomparable du calcul et de l'espace à trois dimensions ; en outre la volonté d'établir un rapport entre la ligne droite et la courbe, la figure fermée et le ciel ouvert, le temps astronomique et le tracé du temple, la durée et le provisoire, a introduit dans les mathématiques nilotiques la notion de fonction périodique voire de fonction transcendante impliquant une dynamique à plusieurs dimensions et non plus seulement une mécanique des solides. Dans son chapitre sur le sens des nombres (1) Spengler, malgré sa vision non conformiste de l'Orient, s'en tient encore malheureusement à une analyse par trop esthétique et faisant aux Grecs la place trop belle. Il distingue arbitrairement entre l'algèbre arabe (née selon lui au IVe siècle de notre ère), la trigonométrie hindoue et la mécanique antique, alors que, bien évidemment, les nombres complexes et logarithmiques qui entrent dans la conception non seulement des monuments mais encore des mythes chiffrés de l'arabisme égypto-mésopotamien, fort antérieurs au IVe siècle de notre ère, nous conduisent à un jugement moins simpliste. Spengler qui se fait de l'esprit humain une image historique, donc évolutive, dresse tout un ensemble de frontières, les unes territoriales, les autres chro-

(1) Oswald Spengler : *Le Déclin de l'Occident*. Gallimard, 1948. Traduction M. Tazerout.

nologiques, par dessus lesquelles il excelle ensuite à sauter. Il ne veut pas que la structure mentale de l'Egypto-assyrien soit identique à la nôtre. Or elle l'est. La différence n'est que formelle et non substantielle. L'équation à plusieurs inconnues était aussi familière aux constructeurs des Pyramides qu'à nous-mêmes. Ils étaient aussi aptes que nous à inclure l'irrationnel dans la formule rationnelle. Bien des circonstances font que les traités de mathématiques supérieures ont disparu de l'archéologie nilo-mésopotamienne. Il en est une qui mérite notre attention car elle touche à la morale scientifique : Egyptiens et Babyloniens tenaient ces mathématiques pour dangereuses, car leurs spécialistes en avaient mesuré la vraie puissance. Aussi les maintenaient-ils cachées. Les prodigieuses réalisations architecturales et techniques dont nous sommes encore aujourd'hui les témoins pantois montrent en tous cas à quelles découvertes ils étaient parvenus dans le domaine des fonctions et des imaginaires. Dans un ordre plus modeste c'est en Egypte que furent adaptés les signes qui, de un à neuf, servaient à noter les nombres. Reprise par les Palestiniens, cette façon de chiffrer allait devenir la nôtre sous l'appellation de « chiffres arabes ». Les Grecs qui utilisaient quant à eux, pour écrire les chiffres, les vingt-quatre lettres de leur alphabet dans l'ordre, avaient emprunté aux Palestiniens au moins trois chiffres : l'épisemon qui notait le six, le koppa qui valait quatre-vingt-dix et n'est autre que le coph égypto-palestinien, le san-pi notant neuf cents et qui est exactement le sin égypto-palestinien. La plupart des unités de mesure d'Athènes, de Sparte ou de Syracuse étaient reprises de la Babylonie ou de la Palestine qui, depuis fort longtemps, disposaient d'un système remarquable de poids et mesures que nous retrouvons ensuite à Rome et dans les provinces romaines. Certaines conservèrent intégralement leur nom arabe : hamma, mesure d'arpentage de soixante pieds ; mna ou mine l'équivalent de 620 grammes ; drakma, obolos, talanton (talent). C'est par l'intermédiaire d'Egine et de l'Eubée que l'Hellade avait acquis ses unités de mesure, mais Solon l'athénien en

réglementa l'usage après son retour d'Egypte. Il faut croire que ce n'était là qu'une adaptation maladroite de l'Orient puisque sous les Ptolémées, au IIIe siècle avant notre ère, on éprouva le besoin d'une précision plus grande et une législation étendit à l'ensemble de l'Hellade le système égyptien qui se trouva désormais appliqué de proche en proche, et grâce à l'activité des commerçants grecs, à toute la Méditerranée et à l'arrière-pays.

La science mathématique des Grecs ne doit donc pas être surestimée. La vérité oblige à dire que les mathématiciens grecs dont le nom est parvenu jusqu'à nous sont tous sans exception d'origine arabe ; leur langue scientifique était le grec mais leur famille était d'Egypte ou d'Asie mineure. Comme nous aurons l'occasion de le préciser par la suite c'est Alexandrie qui fut le grand centre mathématique de l'antiquité et hérita l'expérience de Thèbes, de Tyr, de Sardes et de Babylone. Euclide et Diophante étaient des Egyptiens. Les annales d'Athènes, de Corinthe, du Péloponnèse ou de la Béotie ne nous ont transmis le souvenir d'aucun mathématicien, d'aucun homme de science. Il est curieux que cette lacune n'ait guère attiré l'attention, obsédés que nous sommes par l'art, la philosophie et l'idéal grecs... La zoologie, la botanique et la minérologie qui ont enchanté Aristote et Pline l'ancien sont nées en Mésopotamie où, dès l'an mil avant notre ère, avaient été déjà rigoureusement classés et répertoriés les règnes naturels. Même exploration de l'anatomie. Nous nous demandons d'où peut bien venir l'idée totalement erronée que l'étude et la dissection du corps humain étaient interdites en Orient ; nulle part nous n'avons trouvé trace de ce prétendu tabou. En revanche nous connaissons par le menu les opérations délicates que pratiquaient les prêtres médecins sur les cadavres avant leur embaumement. Nous possédons des planches anatomiques ou des reproductions d'organes en métal ou en pierre. L'art de l'obstétrique, de l'amputation, de la trépanation impliquait nécessairement des connaissances physiologiques approfondies. Hippocrate ne fait pas mystère de l'enseignement qu'il a reçu de l'Egypte.

Qu'on veuille bien se reporter aux fragments de son œuvre. La médecine arabe qui s'imposa à l'Europe jusqu'au XVIIIe siècle, n'est pas née avec les Califes, elle n'est pas davantage une adaptation de la médecine grecque ; elle dérive naturellement, de génération en génération, de la pratique et de la science anatomiques longtemps mûries le long du Nil et de l'Euphrate.

Pourquoi nous étendre sur l'interminable liste des techniques de l'antiquité arabe ? Egypte, Palestine, Phrygie et Mésopotamie excellèrent en cinq domaines au moins, y imposant un génie technologique non encore égalé de nos jours : métallurgie, orfèvrerie, verrerie, taille de la pierre et tissage. Le travail du bronze était une spécialité de la Palestine, comme en témoignent les fouilles de Guezer, et fort apprécié dès le milieu du IIIe millénaire ; l'usage du fer fut connu bien avant les Grecs puisqu'il fut introduit dès la fin du IIe millénaire ; les mines du Sinaï, du Liban, des régions jordaniennes ou du Caucase furent régulièrement exploitées. Les cités de Thèbes, Tyr, Sardes, Ilion, Ninive étaient célèbres pour leurs ateliers d'armement ; les épées, poignards, boucliers et cuirasses trouvés à Mycènes, à Chypre ou en Crète sont des copies exactes des armes égypto-asiatiques à moins qu'ils n'aient été directement importés. Mais ne faudrait-il pas chercher plutôt en Assyrie la première origine de l'industrie sidérurgique et de l'acier trempé ? Beaucoup le pensent et voient dans le célèbre acier de Damas puis de Tolède, qui firent la gloire de notre Moyen Age, le produit d'antiques procédés de fabrication remontant aux forgerons de Babylone. C'est à profusion que le sol mésopotamien a livré des outils et des garnitures de fer. Dans son ouvrage sur les « Premières civilisations » Gustave Lebon, citant l'historien grec Diodore de Sicile, nous apprend que les pierres soutenant un des ponts de Babylone sur l'Euphrate étaient jointes par des crampons de fer et leurs jointures soudées de plomb fondu. Et que dire des bijoux ! L'orfèvrerie assyrienne n'a d'égale que celle d'Egypte et s'est transmise à Damas puis aux artisans wisigoths d'Espagne, à ces derniers nullement par l'in-

termédiaire de ce que nous appelons à tort « l'invasion arabe » mais, bien avant le VIII[e] siècle de notre ère, par les voyageurs et marchands palestiniens. Une des curiosités extrêmes de l'art égyptien et assyrien fut l'emploi de l'or et de l'argent à l'état pur, sans alliage, et néanmoins porté à un degré de solidité par des méthodes qui nous demeurent inconnues. Jusqu'au XIV[e] siècle de notre ère, les banquiers d'Europe et ceux de Gênes notamment feront travailler l'or brut à Damas. Les trésors de Tout Ankh Amon, de la reine Ahotpou ou du prince Khamoisit invitent à la vénération des orfèvres qui en furent les fabricants. A aucun moment de leur histoire les Grecs pas plus que les Romains ne sont parvenus à une si haute technique ; l'âge d'or de la ferronnerie, de la métallurgie et de la bijouterie helléniques se situe à l'époque égéenne, à Mycènes, Cnossos ou Chypre, alors que ces pays étaient encore des colonies égypto-palestiniennes. Il est certes un très grand art grec, celui de la fonderie, qui permettra de couler en bronze de grandes figures cavalières qui trouveront à Rome et à Byzance leurs parfaites proportions ; mais c'est l'asiatique Samos et non la Grèce continentale qui en rassemblera les maîtres les plus réputés. Il faudra attendre la Renaissance pour qu'en Italie apparaissent des fondeurs aussi habiles et nous ne voyons pas où ils auraient pu chercher des modèles, des conseils et des procédés ailleurs que dans des documents asiatiques traduits en grec ou en latin.

La verrerie, l'émail simple ou cloisonné, les pierres artificielles, la pâte de verre métallisée ou filée, la fabrication de fioles, de bouteilles, de perles d'imitation, tous les arts du feu sont en Orient vieux comme le monde et les artisans égyptiens, palestiniens, syriens ou irakiens continuent a proposer aux touristes du XX[e] siècle des objets rappelant par la forme, la matière et la décoration, ceux que les archéologues exhument des tombes de Guezer, Ur, Samarra, Sakkara, Leptis Magna, Volubilis. Stupéfiante continuité. Dans les villes de Pompéi, dans les cités grecques de Syracuse, Corinthe, beaucoup d'objets de

verre ou d'éléments décoratifs portent la facturc et souvent la marque de fabriques asiatiques.

La beauté de la céramique ou de la brique émaillée ou glacée qui sortait des fours égyptiens ou babyloniens est telle qu'elle relève de l'orfèvrerie. La nature des argiles utilisées, la chimie perfectionnée des mélanges d'oxydes artificiels obtenus à partir du cuivre, du fer, de l'étain et du cobalt, n'a pas permis à l'artisanat grec d'adapter cet art difficile. C'est beaucoup plus tard, dans la Rome impériale, qu'il parviendra à se développer en même temps que la mosaïque dont l'Egypte antique avait découvert le raffinement. Diodore de Sicile dit son éblouissement devant les murailles d'Ecbatane, entièrement revêtues de céramique de diverses couleurs réparties en dessins géométriques. De siècle en siècle l'Orient arabe a gardé l'amour de la faïence ou de la céramique miroitante dont la dynastie abbasside se fera une gloire.

Le talent indiscuté et magistral que les Arabes de notre temps manifestent dans la broderie, le tissage, la tapisserie remonte pareillement à une tradition plusieurs fois millénaire. Et là encore ils sont restés, avec les Chinois, des artistes inégalés. Grecs et Romains ont reconnu leur supériorité ; il n'est pas de texte de la littérature classique qui ne vante la beauté des tissus de Palestine, de la pourpre de Tyr, du lin brodé d'Egypte ou du voile d'Assyrie dont Mossoul a longtemps gardé le monopole mondial. Toute la lingerie fine, les tapis et brochés dont usèrent les riches citadins grecs ou romains étaient importés d'Orient et surtout de Palestine. Ce sont les ateliers de Palestine et de Syrie, spécialisés dans le brocart, qui inventèrent et perpétuèrent les étoles, aubes, chasubles, mitres, dais, éventails et autres somptuosités dont se para le clergé byzantin ou romain. Nous savons combien, sous les califes abbassides, furent développées les manufactures d'Etat dont les tissus firent l'admiration des Croisés. Ajoutons à tout cela l'art des parfums, du mobilier, du harnais, de l'agronomie (des vergers

notamment), de l'irrigation, et nous commencerons à discerner, à travers les ténèbres de l'histoire et des poncifs d'un enseignement universitaire dévoyé, combien étendue était la lumière qui baignait le monde arabe avant même qu'Athènes ne fût née. On ne peut s'empêcher de trouver plaisant l'éloge adressé aux Arabes par nos orientalistes et les félicitant de nous avoir transmis la science et la technique des Grecs, après nous en avoir « traduit » les textes religieux ou philosophiques. Gageons qu'il faudra plus d'une génération pour venir à bout de ce doctoral contresens.

La politique aussi est une science et il est certain que par leurs codes de lois, celui d'Hammourabi et de Bocchoris, Egyptiens et Assyriens furent les instituteurs de la cité gréco-romaine et par conséquent de la nôtre. Les jurisconsultes romains ne firent que traduire et adapter les innombrables documents, actes et textes juridiques que leur avaient transmis l'Egypte et la Chaldée. L'Arabe est un juriste né et il pousse fort loin le sens de l'argumentation et du souci institutionnel. Que ce soit en droit constitutionnel ou pénal, privé ou international, l'influence du code égyptien, révélant une civilisation parvenue à son apogée et supposant une expérience préhistorique d'une stupéfiante continuité, a été prépondérante en Méditerranée. La notion même d'Etat structuré dans sa permanence, défini par une présence omnipotente, établi dans une souveraineté toute divine, maintenu par une loi dynastique ou successorale, bref dressé telle une entité absolue, par-dessus la tête des individus, cette notion d'Etat maître et tuteur est née au bord du Nil ; nous savons combien l'empire romain doit à l'Egypte, et au voyage qu'y fit Jules César ; il ne lui doit rien de moins que ses assises et sa stabilité ; la monarchie dite « de droit divin » lui a emprunté la rigueur de son paternalisme ; Alexandre s'inspira des modèles perse et égyptien pour transformer la démocratie grecque en une puissance impériale de type pharaonique. Car Alexandre ne fut rien d'autre qu'un pharaon grec, parce qu'il était

imbu du juridisme étatique égyptien, autant que son maître Aristote.

Un des fondements du droit civil et du Code criminel est que la Justice en Egypte relève de l'Etat ; à lui seul appartient le droit de condamner, d'absoudre, de commuer les peines et de grâcier. A une époque où régnait encore dans de nombreux pays la loi du talion, l'ordalie, le principe des représailles familiales et la punition expéditive du délit assortie du droit de vengeance individuelle, la pratique publique du règlement des litiges représentait un progrès considérable. Le code égyptien était dûment rédigé et chaque cité en possédait un exemplaire ; les juges ne se prononçaient point au gré de leur seule sympathie, car c'était le pharaon qui était le garant de la justice et les plaignants avaient la ressource d'en appeler à lui. Diodore de Sicile qui a analysé pour nous avec précision les droits civils et criminels de l'ancienne Egypte nous apprend l'existence d'un jury élu, d'avocats, de cours d'appel. Témoignages, accusations et verdicts étaient légalisés par écrit. On écrivait énormément dans l'ancienne Egypte où la paperasserie atteignait en volume celle de nos administrations modernes. La civilisation du papier n'est donc pas une création du XX[e] siècle. La police des contrats privés ou conclus avec l'Etat était minutieusement réglée ; les actes notariés scellaient toute opération financière, immobilière, hypothécaire, matrimoniale. Tel Justinien qui au VI[e] siècle de notre ère rassembla le corpus des coutumes et des textes juridiques de l'empire, le pharaon Bocchoris de la XXIV[e] dynastie remit à jour toutes les lois civiles, et c'est à partir de cette époque que la Grèce eut à sa disposition un ensemble cohérent où elle puisa ses institutions civiques et urbaines. Il est étonnant que nos manuels scolaires, s'obstinant à considérer la cité grecque comme une création *ex nihilo* jaillie miraculeusement du « génie hellène », ne fassent nulle part mention de ses origines juridiques pourtant évidentes.

Il est encore beaucoup plus étonnant que la

plupart des historiens aient parlé d'une domination grecque sur l'Orient, alors que la puissance économique des cités grecques par rapport à celle des empires égyptien et babylonien était comparable à celle de la principauté d'Andorre face aux Etats-Unis d'Amérique. La Grèce, chacun le sait, avait un sol misérable et incapable de nourrir une population pourtant réduite et condamnée, pour manger, à attendre les livraisons de blé libyen, sicilien, égyptien ou scythe. Elle manquait de bois pour ses navires, de lin pour ses vêtements, de cuir, de prairies pour ses chevaux et pour le gros bétail. Elle ne possédait ni mines d'étain, ni mines d'or, ni fer, ni charbon. Le cuivre était extrait de Chypre, île intégrée à l'empire babylonien. La seule ressource minière et industrielle se trouvait en Thrace où étaient exploités quelques filons d'argent mais surtout en Attique, où avait été découvert au début du ve siècle avant notre ère, à l'extrémité sud-est du pays, sur les collines du Laurion, un affleurement de plomb argentifère qui, bon an mal an, rapportait à l'Etat athénien quelque cent talents, soit environ trois tonnes et demi d'argent. C'était là l'unique cité industrielle de la Grèce antique ; quelques milliers d'esclaves y travaillaient et l'exploitation est encore en activité de nos jours. Que pouvait peser la pauvre Grèce devant l'énorme économie agricole de l'Egypte et de la Mésopotamie, devant des organisations industrielles, maritimes, financières établies en Orient au milieu de millions d'ouvriers, d'ingénieurs, de savants, gérées par des Etats depuis fort longtemps centralisés ? Que pouvait bien valoir, au regard des relations internationales, une société attique où l'or était si rare qu'il avait au VIe siècle avant J.-C. une telle puissance d'achat qu'un bœuf y coûtait dix nouveaux francs ? La fortune n'avait pour seule référence qu'une glèbe aride ; la façon dont le code des impôts avait classé la population est fort significative ; la première catégorie, celle des riches, comprenait les propriétaires recueillant 500 boisseaux de blé (600 décalitres environ) ; la seconde celle de paysans capables d'entretenir un

cheval ; la troisième celle qui possédait un couple de bœufs ; la dernière celle qui louait ses services. Tout cela était insignifiant devant les ressources incalculables de l'Orient, où l'or, l'argent, les pierres précieuses, thésaurisés depuis des millénaires sous forme de lingots, de statues de dieux, de trésors d'Etat ou de temples représentaient une couverture financière dont l'évaluation dépasse l'imagination. Songeons seulement qu'après le pillage du palais d'Ecbatane par les Macédoniens, il restait encore assez de métal précieux pour que les généraux Antigonos et Séleucos puissent en tirer 4 000 talents (1), soit 140 tonnes. On croit rêver. Quelles richesses fabuleuses pouvaient donc bien abriter les temples de Louxor, Karnak, Memphis, Abydos, Edfou, Philae, Abou Simbel, al Amarna, Alexandrie, etc., etc., les cités religieuses de Selinonte, Ephèse, Milet, Sardes, Tyr, Babylone, Ninive, Suse, Troie ! Fastidieuse énumération débouchant sur une vision littéralement fantastique. A dire vrai, la Grèce, en comparaison, était le savetier de la fable allant quêter chez le financier. Elle ne connut la monnaie que tardivement et encore était-ce une monnaie orientale ; apparue d'abord en Mésopotamie et en Lydie elle était faite d'un alliage d'or et d'argent appelé électron. Crésus émit ensuite les premières pièces d'or. Darius en multiplia l'usage. Pratiquement la Grèce, la Sicile, l'Egypte et l'Italie furent alimentées durant des siècles en statères et en dariques d'or fabriquées en Orient sous la garantie du Grand Roi des Perses. Autrement dit seule la monnaie asiatique était gagée sur des richesses réelles ; non seulement les cités occidentales ne possédaient pas la couverture économique nécessaire, mais elles n'avaient ni la stabilité ni la pérennité ni la puissance politique et militaire exigées pour inspirer confiance, à l'inverse des capitales orientales assurées, quant à elles, d'un crédit sonnant et trébuchant depuis l'aube de l'humanité. Qu'une Hellade sans un sou vaillant, à peu près vide d'hommes,

(1) F. Altheim : *Alexandre et l'Asie*. Payot, Paris, 1954.

continue à être considérée, par la seule grâce de sa prétendue démocratie, comme la maîtresse de la civilisation et du destin méditerranéen, amène à se poser plus d'une question sur notre cartésianisme ou plus exactement sur la paralysie de notre bon sens. Nous avons vu comment la Grande Bretagne est devenue au XVIII[e] siècle une puissance mondiale capable d'intervenir sur tous les continents à partir du moment où elle eut fait main basse sur les trésors accumulés par les Indes au cours d'innombrables générations ; elle eut dès lors une monnaie forte et profita du labeur accompli par toute l'histoire indienne; nous verrons de même Athènes puis l'empire romain, médiocres en leurs origines, prendre soudain l'ampleur que nous savons sitôt qu'ils eurent accès aux ressources de l'Orient arabe. Par envois maritimes, par caravanes entières et ininterrompues, l'or, les pierres précieuses et l'ivoire, partaient des entrepôts éthiopiens, soudanais, ivoiriens, guinéens, sénégalais, nigériens pour monter vers Thèbes, Tyr ou Byzance ; l'or asiatique prenait la route de Babylone où les banquiers le négociaient et le convertissaient en billets à ordre, en monnaie, en lingots, en bijoux qui servaient de gages aux transactions. Il n'en parvenait que des miettes aux cités marchandes de la Grèce. On peut même dire que très rapidement la Grèce fut achetée par l'Orient dont elle ne fut qu'une province de plus en plus assujettie au capital afro-asiatique qui, par le jeu féroce de la concurrence, poussait les cités grecques à s'entre-dévorer. Le rôle des banques, si déterminant de nos jours dans la vie sociale et politique des peuples, n'était pas moins capital dans la haute antiquité. Nous renvoyons le lecteur à trois ouvrages déjà anciens mais pleins d'intérêt : J. Duvernois : *Banques et banquiers dans l'Egypte ancienne* (1928) ; Laffon-Moutels : *Les Etapes du capitalisme, de Hammourabi à Rockfeller* (1938) ; A. Colling : *Banques et banquiers, de Babylone à Wall-Street* (Plon, 1940).

Il va de soi que, dans de telles conditions, il n'était pas concevable qu'un conflit opposât jamais le petit dépar-

tement grec à l'immense empire perse ou égyptien. Or, contre toute attente, l'histoire classique, telle qu'on nous l'enseigne à l'école, nous apprend que non seulement la Grèce fit la guerre à l'Asie mais encore qu'elle la vainquit. Un vrai conte de fées. Hérodote, Démosthène, Thucydide, Arrien, Plutarque voient, eux, les choses tout autrement. Et tout compte fait c'est à eux et aux quelques documents sérieux que nous possédons qu'il faut s'adresser pour éclairer les prétendues guerres médiques et la fable des conquêtes d'Alexandre.

VI

LE GRAND ROI ARAMEEN

Lorsque Cyrus s'était établi à Babylone en 533 avant notre ère et que son fils Cambyse eut assuré son demi-protectorat sur l'Egypte à partir de 525, dates approximatives, précisons-le, la dynastie achéménide se présentait en ces régions comme l'héritière d'une culture commune à l'Orient tout entier et comme la protectrice, nullement comme l'ennemie, de la civilisation araméenne. Un transfert culturel s'étant opéré depuis longtemps de l'Asie à la Grèce par l'intermédiaire de la Palestine et de la mer Egée, il se trouve que le grand roi achéménide était aussi le roi et protecteur des Grecs du continent européen. On ne peut ignorer cette situation sans tomber dans une erreur qui défigurerait et le visage de l'Orient et l'histoire de l'Occident.

Donc à partir de l'an 522 l'Araméen Darius régnait sur l'Asie et l'Egypte. Chaque pays ayant conservé ses lois et ses princes, le grand Roi était en quelque sorte un président des Etats-Unis. Il se faisait aisément obéir de la Grèce continentale qui relevait pratiquement et de son ministère des finances et de sa diplomatie. Son armée comprenait de nombreux contingents et généraux hellènes ; les opulentes cités d'Ionie dépendaient des satrapies de Sardes et de Daskylion et participaient activement à la prospérité du régime impérial. Lorsqu'en 512 Darius

entreprit une expédition en pays scythe le long du Danube, il avait à ses côtés beaucoup de Grecs et d'Arabes mêlés ; le roi de Macédoine Amyntas lui prêta serment de même que les cités de Thrace. Pour récompenser Histiée, le tyran de Milet, de sa conduite au front, Darius lui avait confié la gestion des mines de Thrace. Pourquoi donc Darius se serait-il attaqué à la Grèce, lui qui ne craignait aucun rival dans cette Méditerranée du VIe siècle où il régnait en maître unique, tout puissant et incontesté ? Pourquoi les Grecs faméliques et tributaires du Grand Roi seraient-ils partis dans une guerre perdue d'avance contre la puissance perse ? Les historiens classiques se gardent de répondre. Ils font semblant de présenter naïvement le conflit qui se prépare sous le titre de « guerres médiques » comme un combat idéologique entre les partis démocratiques de l'ancien monde et les régimes tyranniques. La futilité de l'argumentation saute aux yeux et se passe de commentaires. Une étude, même superficielle des événements, suffit à montrer que les « guerres médiques » furent des guerres locales entre cités gréco-asiatiques, plus ou moins attisées par le Grand Roi et auxquelles il mit fin par un arbitrage à son profit. Le personnage principal en est un certain Aristagoras prince de Milet qui, vers l'an 500, s'entendit avec son gouverneur, le satrape de Lydie, pour s'emparer des comptoirs commerciaux de la mer Egée alors tenus par de minuscules républiques gréco-palestiniennes. L'affaire échoua : les troupes grecques de Milet renforcées de supplétifs lydiens furent battues par les garnisons gréco-palestiniennes de Naxos et autres îles. Aristagoras se tourna alors vers Athènes, également intéressée à un protectorat sur les Cyclades et les Sporades, et lui proposa une alliance qui fut acceptée ; une petite troupe de coalisés fut donc rassemblée à Ephèse, mais au lieu de la lancer sur les Cyclades, Aristagoras s'en servit contre la préfecture de Sardes qu'il occupa et où il s'installa. S'estimant détournés de leur objectif, les Athéniens rentrèrent aussitôt chez eux. Le Grand Roi se hâta de rétablir l'ordre à Milet ; les Palestiniens de leur côté, alertés par le péril que couraient

leurs comptoirs, envoyèrent une flottille qui bloqua la ville rebelle d'où Aristagoras s'échappa pour gagner son domaine de Thrace. Prise d'assaut avec l'aide des Grecs de Samos, Lesbos et Ladé, la cité gréco-lydienne de Milet fut en partie détruite. De tels événements n'étaient point extraordinaires à une époque où le pouvoir central, tout en coordonnant la grande politique, abandonnait aux provinces une autonomie considérable leur laissant le soin de gérer leurs intérêts, leur trésorerie, leur garde nationale, et même éventuellement de mener des opérations militaires localisées. L'immensité de l'empire, la lenteur des courriers et en général des moyens de communication imposaient en effet une décentralisation qui valait presque une autonomie. Que la cité de Milet fut engagée contre Naxos n'impliquait nullement que son souverain, le Grand Roi, le fût aussi. Dans la politique générale de Darius, ce qui se passait en Grèce ne pouvait être qu'épisodique ; il était autrement plus soucieux de ce qui pouvait surgir sur l'Indus, en haute Egypte ou du côté de la Thrace, de la Scythie, là où pesaient de toute leur masse des peuples nombreux, inconnus, couvrant de vastes et riches plaines fécondes en cultures, en chevaux, en minerais stratégiques. Cela, oui, était la préoccupation du Grand Roi. En Grèce il était chez lui et connaissait par cœur les crises permanentes qui agitaient ces petites cités qu'il aidait à vivre et dont il assurait les circuits monétaires. Il accueillait et entretenait volontiers à sa cour de nombreuses personnalités politiques athéniennes, spartiates, corinthiennes, thébaines et autres. Deux d'entre elles, l'ancien roi lacédémonien Démarate, et l'ancien tyran d'Athènes Hippias sollicitèrent son appui pour reconquérir leur pouvoir. Il le leur accorda et consentit à ce que la nouvelle expédition qu'il envoya en Thrace au cours de l'été 492 détachât quelques éléments d'intervention ; des difficultés empêchèrent ces éléments d'opérer cette année-là et c'est seulement au printemps de l'année 490 qu'une flottille cananéenne transportant des soldats gréco-lydiens sous la conduite de l'athénien Hippias vint jeter l'ancre en bor-

dure de la plage de Marathon, attendant que les partisans d'Hippias aient réussi leur coup d'Etat. Mais de coup d'Etat il n'y en eut point. Aussi le chef du petit corps de débarquemeent ordonna-t-il le retour. C'est pendant que la troupe se réembarquait que les hoplites athéniens chargèrent sous les ordres de Miltiade, mettant quelque désordre au milieu des hommes et des chevaux. Telle fut la bataille de Marathon. Un échec pour Hippias dont les amis furent frappés d'ostracisme ; un haussement d'épaules pour le Grand Roi.

C'est la Thrace qui continuait à l'inquiéter ; en 486 Xerxès avait succédé à Darius et avait mis sur pied une expédition très importante en direction de la Macédoine qui était son alliée et sollicitait son appui militaire contre une coalition des Thraces et des Scythes. L'armée gréco-araméenne qui traversa l'Hellespont au printemps de l'année 480 sur des ponts de bateaux construits par des ingénieurs grecs, était donc fort imposante ; une flotte nombreuse l'accompagnait. Le clergé et la pythie de Delphes avaient béni l'entreprise. La plupart des cités grecques du continent s'y étaient associées ; les régiments ioniens ou éoliens y occupaient une place de choix. Il ne pouvait donc s'agir d'une guerre contre la Grèce. Pendant que le gros de l'armée marchait vers l'ouest et vers le Danube, Xerxès, à la demande des exilés athéniens et lacédémoniens, avait ordonné à quelques cohortes d'obliquer vers le sud pour porter assistance aux partis politiques athéniens qui l'avaient sollicité. On connaît la suite ; la Thessalie, la Béotie firent à ces troupes le meilleur accueil ; un petit corps de bataille lacédémonien fut dispersé aux Thermopyles, Athènes fut occupée sans résistance. Découragés les habitants de l'Attique songèrent à s'expatrier en Italie méridionale. La rencontre navale de Salamine entre navires palestiniens et athéniens ne modifia guère les événements. Un corps d'occupation demeura en Thessalie et en Béotie sous les ordres de Mardonios, gendre du défunt Darius, jusqu'au repli de la grande expédition de Thrace. Car c'est au nord que

se jouait la grande partie pour l'empire araméen. C'est la Macédoine qui déjà tenait le destin de l'Hellade ; pays étroitement lié à Babylone, imprégné de culture asiatique, parsemé de garnisons du Grand Roi, il était pris en compte par ses banquiers et ses économistes. Salamine, Platées, Athènes n'étaient que des divertissements comparés à la grande politique animée par Babylone du côté du Danube et du Bosphore, là où précisément apparaissait déjà et grandissait la petite cité de Byzance au carrefour géopolitique d'un nouveau monde. Non seulement il n'y eut jamais de vraies guerres entre le Grand Roi et les cités grecques, étant donné l'énorme disproportion des forces, la dépendance des Grecs pratiquement colonisés et intégrés aux systèmes araméens, mais encore nous verrons, avec les interventions militaires de Darius et de Xerxès, s'effondrer jusqu'à la fiction de l'autonomie hellénique sans parler d'une union qui n'exista à aucun moment de l'histoire. Nous verrons le Lacédémonien Pausanias qui avait combattu les Perses à Platées solliciter la bienveillance de Babylone et proposer sa complicité ; nous verrons le fameux Thémistocle informer Xerxès des mouvements de la flotte athénienne à Salamine et s'adresser ensuite à son fils Artaxerxès pour lui rappeler cette dette morale ; le roi ne manqua pas d'y souscrire et de nommer l'Athénien gouverneur de la Magnésie. « Il avait acquis à la cour, note Thucydide, une autorité telle qu'aucun Grec n'en avait possédée avant lui. » L'historien Hérodote né à Halicarnasse, en territoire araméen et sous juridiction perse, que fut-il d'autre qu'un auteur au service du Grand Roi, déjà appelé Basileus avec un « B » majuscule ? La Grèce, à dire vrai, n'eut jamais d'autre stratégie militaire que celle qui opposa les cités entre elles et ce n'est pas les armées grecques, occupées à des luttes de sous-préfectures, qui modifièrent d'un iota l'ordre du monde méditerranéen, ni à plus forte raison afro-asiatique. La grande affaire du ve siècle ne fut point pour les Grecs les « guerres médiques » mais bien plutôt la guerre du Péloponnèse, ou

plutôt les trois guerres du Péloponnèse qui débutèrent dès l'année 459, vingt ans seulement après la bataille de Platées, pour se terminer, entrecoupées ça et là de trêves équivoques, en 404. Sollicité par tous les camps qui s'y combattirent sauvagement, Le Basileus subventionnait les uns et les autres, comptait les coups de son palais de Suse ou de Babylone, plaçait ses agents à Sparte, Athènes, Corinthe, Thèbes, Amphipolis, Byzance, si bien qu'il se trouva rapidement le maître de toute la politique intérieure de la presqu'île, comme il l'était déjà en Macédoine. Il n'existait guère de citoyen grec de quelque importance qui ne fût d'une façon ou d'une autre un sujet ou un obligé du Basileus. Alexandre, quand il entreprit son expédition asiatique, se comporta en sujet du Roi, à la façon du prince de Milet, Aristagoras, quelque cent cinquante ans plus tôt. Sa démarche ressemble davantage à un coup d'Etat qu'à une guerre étrangère ; il était chez lui en Asie autant qu'Artaxerxès était chez lui en Grèce.

Que penser dans ces conditions du fameux empire maritime établi par Athènes au lendemain des « guerres médiques » en Méditerranée orientale et appelé Confédération de Delos ? Disons tout d'abord que la marine palestinienne n'en prit guère ombrage puisqu'elle demeura, avec les flottes égyptienne, libyenne et carthaginoise la puissance prépondérante sur les eaux méditerranéennes et cela durant plus de mille ans encore avant de transmettre son art, son organisation et ses ports à ses successeurs naturels : Byzantins et Califes. Ajoutons ensuite qu'en Thrace, en Messénie, en Egypte, à Chypre, c'est-à-dire partout où s'y opposa le gouvernement perse, la flotte athénienne échoua dans la conquête des marchés locaux. Enfin c'est à la bienveillance du Grand Roi, dont elle devint la protégée officielle dès la signature du protocole de Kallias en 448, qu'Athènes obtint une zone d'expansion économique dans les Cyclades, les Sporades, le long des côtes asiatiques, byzantines et scythiques en mer Noire. Désormais les banquiers palestiniens, babyloniens et égyptiens ouvrirent des succursales en Atti-

que. L'artisan de cette évolution d'Athènes de cité rurale en société affairiste fut l'Almáonide Périclès, apparenté aux plus nobles familles de Grèce, lié depuis longtemps par ses parents aux banquiers lydiens et instrument docile de la dynastie achéménide. Il fit de son pays, inapte à l'industrie et à la grande culture, un rendez-vous de marchands et un carrefour de transactions ; les campagnes moururent ; seuls eurent du travail les agents et bureaux commerciaux ; la main-d'œuvre fut affectée à l'extraction du minerai et aux chantiers navals. Athènes connut le sort de tout pays colonisé par une économie dominante et dont l'histoire contemporaine fourmille d'exemples. Elle fut l'Algérie du Grand Roi. Une prospérité toute artificielle et vouée à la commercialisation des produits afro-asiatiques donna à l'Attique un brillant des plus séduisants, le brillant de la livrée du Basileus. La vie y était chère, difficile, souriante aux seuls fils de famille et à une aristocratie d'argent qui s'habillait à l'orientale. Athènes devint un petit comptoir arabe perdu dans le rayonnement de Sardes, de Thèbes et de Babylone. Sa constitution politique porte la marque d'une économie dépendante de l'extérieur. Il est peu d'exemples d'une aussi parfaite ploutocratie. Et c'est sans doute à cause de cela, parce que le peuple y avait perdu toute responsabilité et tout intérêt à la vie politique et culturelle, qu'Athènes dépérit rapidement, sans avoir eu le temps de profiter de la grande civilisation orientale que sa religion et sa philosophie ancestrale lui avaient transmise.

Il faut croire qu'un tel destin faisait des jaloux puisque Sparte ambitionnait de le partager et, pour le partager, de se concilier les mêmes faveurs financières du Basileus araméen. La guerre du Péloponnèse fut une course à l'argent arabe. Or cet argent, les fonctionnaires du Grand Roi, ne le dispensaient aux Grecs qu'à des fins spéculatives ; ils voulaient bien payer leurs services et nullement le dilapider en investissements inutiles puisqu'il n'y avait en Grèce aucune possibilité d'investissement ; le

pays ne valait que par ses hommes et l'heureuse disposition de ses ports. Pour mériter l'argent arabe, Sparte isolée dans ses montagnes inhospitalières, avait donc absolument besoin de s'emparer de systèmes portuaires et de places bancaires dans la presqu'île hellénique. Il lui eût été fatal d'en abandonner le monopole à Athènes. De cette nécessité est sortie l'atroce guerre du Péloponnèse qui fut d'un bout à l'autre contrôlée et arbitrée par celui qui en était l'enjeu, le Grand Roi. Ouvrons, par curiosité, un manuel d'histoire ancienne au chapitre de cette guerre et lisons comment elle est enseignée à nos écoliers ; nous citons : « L'opposition était flagrante entre Athènes et Sparte : contraste entre une démocratie et une aristocratie, entre une cité militaire et une cité nourrie des lettres et des arts. » Il est à souhaiter que l'érudit à qui nous devons cette perle soit davantage porté par une intention politique que par sa conviction propre. D'autant que sur la guerre du Péloponnèse nous possédons, cas unique dans les annales de l'antiquité, un document d'une exceptionnelle valeur, le texte de Thucydide. Il est sans équivoque. Livre II, chapitre II, il donne le nom des ambassadeurs qui, via la Thrace, furent envoyés par Sparte au Grand Roi « pour obtenir de l'argent et une aide militaire » ; les Athéniens, ayant corrompu Sodokos, fils du roi, se firent livrer les ambassadeurs sur l'Hellespont et les firent exécuter sans jugement. En revanche, ayant arrêté à l'embouchure du Strymon un certain Artaphernès, ambassadeur du Grand Roi auprès de Lacédémone, ils le renvoyèrent à Ephèse en « trière spéciale » et avec une escorte d'honneur, après lui avoir confisqué ses lettres où le roi des Perses déclarait aux Spartiates ne rien comprendre à leurs exposés contradictoires, « il avait reçu des quantités d'émissaires, chacun tenant un langage différent ». Peu à peu nous verrons s'affermir l'alliance entre Sparte et le satrape Tissaphernès, gouverneur des provinces maritimes d'Asie mineure, avec lequel trois traités seront successivement signés, malgré les efforts et le chantage d'Alcibiade. Les Perses autorisèrent

les amiraux lacédémoniens à utiliser les ports de Milet, de Chios, de Léros ; de plus ils acceptèrent de payer la solde des équipages. Puis, renversant leur politique ils écoutèrent les conseils cyniques d'Alcibiade qui, après avoir trahi sa patrie pour le compte de Sparte, intriguait à présent contre cette dernière, « il disait à Tissaphernès que la solution la plus économique pour lui consistait à laisser les Grecs s'user les uns les autres, lui-même ne contribuant que modestement aux frais de la guerre et, qui plus est, ne courant aucun risque ». Il assurait « que pour partager l'Empire c'était avec les Athéniens que le Roi s'entendrait le mieux, puisque ceux-ci ne cherchaient nullement à faire des conquêtes sur le continent, et que leurs buts et leurs moyens militaires s'accordaient en tous points avec ceux de la Perse. Un arrangement entre les deux parties était donc possible : Athènes rétablirait sa domination sur mer et permettrait au Roi d'imposer son autorité sur les Grecs installés sur son territoire ». (Thucydide, Livre VIII, Chap. II.) Effectivement Tissaphernès prêta l'oreille au conseil et « mesura chichement les subsides accordés au Péloponnésiens, les empêchant de livrer bataille sur mer, prétendant que les navires phéniciens allaient arriver et qu'ils pourraient alors engager le combat avec des forces très supérieures. C'est ainsi qu'à cause de lui la situation des Péloponnésiens se détériora » (1). Bref, c'était à qui d'Athènes ou de Sparte obtiendrait l'aumône du Grand Roi ; on tendait la main, on vendait ses alliés, on était prêt à modifier jusqu'à la constitution des Etats, si tel était le bon plaisir du Perse. Tissaphernès avec une rouerie consommée s'amusait des uns et des autres ; tout en collaborant avec les Athéniens il signa un nouvel accord avec Lacédémone. Il promet l'appoint d'une flotte phénicienne de 147 navires ; elle prend effectivement la mer mais ne parvient jamais à destination... Jusqu'au jour où, excédé, le roi Darius II

(1) Thucydide : *La Guerre du Péloponnèse*. Traduit et annoté par Denis Roussel. Livre de poche. Gallimard, 1964.

le destitua et nomma à sa place son fils cadet Cyrus comme satrape de Lydie, de Phrygie et de Cappadoce. D'importants crédits furent versés aux Lacédémoniens qui purent payer leurs marins et débaucher les soldats d'Athènes ; pressés par Darius II d'en finir au plus vite, soutenus cette fois par les navires phéniciens et par l'état-major de Cyrus qui prit personnellement la direction des opérations maritimes, les capitaines lacédémoniens et leur amiral Lysandre rassemblèrent à Ephèse une flotte qui chassa les Athéniens de la surface de la mer. Enfin le roi Pausanias vint assiéger Athènes pendant que Lysandre investissait le Pirée en 405. L'agonie dura six mois. Les alliés de Sparte exigeaient la destruction de la ville et la vente à l'encan de sa population ; le Grand Roi fit prévaloir la modération. Les négociateurs lacédémoniens se contentèrent de faire raser les fortifications du Pirée et les Longs Murs ; Athènes survécut mais fut contrainte d'évacuer tous ses établissements et comptoirs extérieurs. Sparte triomphait : elle se trouvait à son tour absorbée dans la puissance financière et monétaire de Babylone. Elle passa au service du Grand Roi et ses régiments allèrent se faire tuer à Cunaxa, en Phrygie, en Paphlagonie ; Sardes, préfecture de la Lydie, devint la vraie capitale de la Grèce et le satrape qui y présidait ordonnait les trêves et les conflits au mieux des intérêts du Roi.

Tout cela n'avait été aux yeux de ce dernier qu'une tempête dans un verre d'eau. C'est sur la Macédoine, la Thrace et la Scythie qu'il maintenait le regard. Non seulement parce que ces régions étaient le prolongement naturel de l'Asie mineure dont seuls les séparaient deux étroits fossés d'eau, les Dardanelles et le Bosphore, mais aussi parce qu'elles étaient riches en mines d'or et que le Grand Roi avait le monopole de la monnaie d'or. Depuis longtemps les souverains de l'Asie mineure avaient pratiqué une politique danubienne dont les légendes orphiques conservent la trace ; avec les Achéménides, désormais servis par une puissance économique inégalée,

des services maritimes et commerciaux en expansion constante, une armée et des agents efficaces, cette politique danubienne prit une ampleur telle qu'elle soutiendra l'Empire ottoman jusqu'au milieu du XIXe siècle. C'est dire l'extrême vitalité des rapports qui associèrent étroitement l'Empire perse à la Grèce septentrionale et balkanique. Ajoutons qu'il y avait là des terres à blé et de grandes plaines nourricières, autrement plus propres à l'approvisionnement de l'Asie mineure que la squelettique péninsule hellénique. Il est certain que la Chersonèse et Byzance étaient pour le Grand Roi stratégiquement beaucoup plus importantes que Sparte ou Athènes. La Thrace et la Macédoine commandaient les routes du grand trafic danubien et c'est pour cela, tout autant que pour leur richesse en minerai (le cours du Strymon était avec le petit massif du Pangée, ramification des monts Rhodope, l'Eldorado de l'Europe balkanique, tandis que le mont Dysoron recélait des filons d'argent), que le royaume de Macédoine fut dès l'origine l'enfant chéri du Grand Roi. Pourquoi nos auteurs de manuels ne prennent-ils pas en considération de tels arguments géopolitiques qui expliqueraient pourtant le succès de Philippe et d'Alexandre de Macédoine bien mieux que « l'ivrognerie et la brutalité » dont on le brocarde à cause de Démosthène. Sur la Macédoine de Perdiccas, d'Amyntas, de la très avisée reine régente Eurydice, sur les origines de la dynastie remontant à la famille asiatique des Héraclides d'Argos le silence des historiens s'est abattu. On dirait que la Macédoine est née avec Philippe, un Philippe barbare et tombé des nues, alors que ce Philippe était l'héritier d'une tradition préhistorique liée à la plus haute culture religieuse de l'Orient araméen. Jusqu'à quand l'ombre « démocratique » de Périclès cachera-t-elle donc à nos yeux la démarche de l'histoire gréco-persique ? Si Philippe de Macédoine put étendre son pouvoir à la quasi-totalité de la Grèce, c'est à coup sûr que le Grand Roi y donna non seulement la main mais encore l'or nécessaire à ces sortes d'entreprises. Si les

ports des Cyclades, de l'Eubée, de l'Attique, du Péloponnèse intéressaient sa politique maritime et affairiste au même titre que ceux de la Libye ou de la Méditerranée occidentale, la Macédoine et la Thrace figuraient en revanche dans les desseins de sa politique continentale ; les populations y étaient plus denses, plus nombreuses ; elles constituaient des marchés importants, des centres d'achats et de ventes dont la Grève péninsulaire, qui représentait somme toute le secteur tertiaire de l'économie égypto-babylonienne, était à peu près dépourvue. La diplomatie continentale du Grand Roi était déterminée par le cours de cinq fleuves : l'Indus, le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, qui comptent parmi les plus importantes voies d'eau du monde. Une fois conquis le système portuaire méditerranéen à la suite de la guerre du Péloponnèse, et le contrôle étant depuis longtemps assuré sur les quatre fleuves afro-asiatiques, il ne restait plus au Grand Roi araméen qu'à étendre son contrôle sur le grand fleuve européen du Danube dont l'histoire a démontré qu'il est, autant que le Nil, porteur d'un destin politique. Sans vouloir diminuer en rien le génie personnel de Philippe de Macédoine et de son fils Alexandre, leur tâche se borna à se laisser guider par la géographie et la conjoncture ; nous savons bien qu'en histoire les individus comptent peu, que seuls commandent les événements et les forces sociologiques accumulées durant des siècles et prenant, au moment opportun, la direction créatrice qui s'impose. Ce n'est donc point dans la personnalité de Philippe ou d'Alexandre qu'il convient de rechercher les causes du changement politique qui affecta la Méditerranée orientale au IVe siècle avant notre ère ; les innombrables essais de critique psychologique auxquels se sont adonnés en l'occurrence les professionnels de l'enseignement, analysant les scrupules, les états d'âme, les ambitions, voire les amours des rois macédoniens relèvent du roman fiction et nullement de l'analyse scientifique. Le modèle du genre est donné par les études érudites et laborieuses de Jérôme Carcopino sur ses

grands hommes préférés de l'antiquité. Pour agréable qu'en soit la lecture, nous sentons bien que les figures ainsi présentées se tiennent dans la contrée fantaisiste de l'imagination. Ainsi Philippe et Alexandre. Ce sont les événements qui alors furent grands, plus que les hommes qui crurent les diriger. Car ces événements furent constamment conduits par les autorités perses de Lydie et de Babylone, qui voyant en Philippe l'allié de choix, le plus propre à couvrir leur politique danubienne, favorisèrent ses desseins d'unification hellénique, opération nécessaire aux intérêts du Grand Roi qui était alors Artaxerxès III dont le règne de 358 à 338 coïncide de près avec celui du roi de Macédoine entre 357 et 336. Pendant qu'Artaxerxès remettait en ordre son vaste empire et rétablissait son autorité sur l'Egypte, Philippe en quatre étapes établissait la sienne sur la péninsule hellénique. Un traité en bonne et due forme avait été conclu vers l'an 350 entre les deux souverains ou plutôt entre le suzerain qu'était Artaxerxès et le vassal Philippe, la Macédoine ayant dû prêter serment d'allégeance à Babylone vers l'an 510, près de deux siècles auparavant. Cette Macédoine était vaste, couvrant un territoire dix fois supérieur à celui de l'Attique, peuplée d'au moins 500 000 habitants, pourvue d'une armée instruite aux méthodes perses et thraces, c'est-à-dire très fournie en régiments de cavalerie. La classe dirigeante possédait une grande culture gréco-araméenne, des revenus monétaires et domaniaux considérables, un prestige s'étendant bien au-delà des cités grecques où elle comptait des partisans convaincus tel l'illustre et incorruptible Phocion d'Athènes. L'attrait des statères d'or du mont Pangée achevait de lui concilier bien des cœurs. Dans la violence de ses propos polémistes, conçus ne l'oublions pas à des fins de propagande militaire, Démosthène a multiplié les calomnies contre Philippe et contre son pays ; nourris que nous sommes de ses déclamations nous y avons prêté une oreille trop complaisante. Barbare la Macédoine ? Mais qui donc ignore la tradition culturelle de la Thrace voi-

sine ? Des rapports étroits et de toutes sortes ont-ils jamais cessé depuis le VIe siècle de tisser des liens d'amitié, de parenté, de solidarité entre Pella et les autres capitales helléniques ? Des savants, des poètes arabes ou athéniens, tel Euripide, avaient séjourné dans cette cour du nord. On citait en exemple le roi Archélaos, urbaniste, humaniste, mathématicien, qui avait doté son pays, dès la fin de la guerre du Péloponnèse, du plus bel ensemble routier et stratégique de l'Europe danubienne. Tel est le pays que son roi Philippe conduisit aisément à la victoire sur les petits départements grecs confinés dans leurs préoccupations étriquées. N'entrons pas dans les détails des querelles locales compliquées, de la finasserie des uns et des autres. Dès son installation sur le trône en 357 Philippe s'installe sur la mer Egée, puis il s'empare de la Thessalie, de Byzance, coupe et contrôle la route du blé, fond sur la Béotie et parle en maître. On assista alors, tout comme à l'occasion de la guerre du Péloponnèse, à un assaut diplomatique en direction du Grand Roi. Athènes envoya une ambassade auprès de lui pour solliciter son arbitrage bienveillant ; mais le Roi fit la sourde oreille et maintint son appui à son vassal macédonien. En 338, à la bataille de Chéronée, Philippe écrasa ses adversaires qui durent accepter son protectorat. Peu de de temps après il rassemblait à Corinthe les délégués de toute la Grèce, proclamait la paix générale, l'autonomie régionale, annonçait la création d'une Ligue dont il prenait la présidence et le commandement militaire, chaque cité étant appelée à fournir des contingents en proportion de ses forces. Il était définitivement mis fin à la division de la Grèce en corpuscules étatiques. En vingt ans, grâce au soutien constant du Grand Roi qui voyait là un moyen de consolider sa politique européenne, Philippe de Macédoine installait le pouvoir centralisé et cohérent dont la Perse rêvait depuis Darius le Grand pour couvrir les détroits. A partir de cette date nous verrons, avec le temps, cette politique des Détroits prendre une importance capitale dans les annales diplomatiques. Elle est

encore de nos jours d'une pressante actualité. La scène était prête pour accueillir Alexandre dont le rôle fut, réfléchissons-y bien, d'intégrer institutionnellement la Grèce à l'univers araméen, elle qui ne l'avait été jusqu'alors que culturellement. Alexandre symbolise la réussite glorieuse de l'effort des Achéménides. Il importe peu qu'il n'ait pas été lui-même un achéménide puisqu'il a pris la relève et assumé l'héritage de cette dynastie. Ici encore la façon dérisoire et fabuleuse dont nous est contée la « conquête » du fils de Philippe laisse pantois ; on nous dit qu'avec seulement une poignée d'hommes (35 000 précise-t-on) le général Alexandre a « écrasé les hordes de Darius III », qu'Arbèles fut « vraiment la bataille de l'Europe contre l'Asie », qu'en « quelques années l'empire perse fut vaincu, renversé, occupé ». Occupé par 35 000 hommes ! Naïveté ? Mauvaise foi ? Compilation hâtive ? Paresse à vérifier l'idée reçue ? Comment ne pas avoir honte de tant d'énormités et d'absurdités affichées, enseignées *ex cathedra* ? La légende d'Alexandre nous a ensorcelés au point de nous faire perdre la raison. Elle ressemble trait pour trait à celle des Guerres médiques et cache une même réalité à savoir l'ambition des satrapes de Lydie en rébellion ouverte ou latente contre le pouvoir central et faisant appel contre ce pouvoir à ses alliés extérieurs, grands féodaux grecs ou palestiniens. Il n'est point de succession ni de passation de pouvoir qui se soit traitée paisiblement dans l'empire perse ; il n'est point de grand gouvernorat qui n'ait songé à accaparer le trône à son profit. Complots de palais et coups d'Etat y étaient monnaie courante. A la fin du VIe siècle nous avons vu le tyran grec de Milet s'entendre avec le satrape de Lydie pour se constituer un royaume égéen en appelant à son aide la flotte athénienne. Après la mort de Darius II, nous avons vu son fils cadet Cyrus se rebeller contre son frère aîné porté au trône sous le nom d'Artaxerxès II, enrôler à son service des mercenaires grecs, les fameux dix mille, ceux-là mêmes qui, vaincus à Cunaxa en l'an 401, refluèrent jusqu'au lit-

toral de la mer Noire sous la conduite de Xénophon. Rappelons-nous le satrape Mausole tentant de se tailler un royaume en Carie, avec l'appui de Sparte ; le satrape Artabaze en faisant autant en Phrygie avec des mercenaires athéniens. Les interventions militaires de Grecs, d'Illyriens, de Siciliens, de Thraces, de Scythes, sous la bannière de princes ou de préfets asiatiques ne se comptent plus. Sitôt après la bataille de Chéronée, Philippe n'a-t-il pas expédié en Troade en 337 un corps de dix mille hommes sous les ordres du général Parménion : Artaxerxès III venait en effet de mourir assassiné par son ministre Bagoas, lequel intronisa un officier de la garde impériale sous le nom de Darius III Codoman en l'an 336 ; nous ignorons le rôle que tint au cours de l'interrègne le corps de bataille macédonien et de quel côté pencha Philippe en cette affaire, mais étrangement l'accession au trône de Darius III coïncida avec l'assassinat de Philippe en 336 au cours des fêtes qu'il donna pour le mariage de sa fille. Autre coïncidence remarquable : l'assassinat de Philippe eut lieu en même temps que le retour à Pella d'Alexandre et de sa mère Olympias qui, comme par hasard, rentraient ou s'enfuyaient d'Asie mineure. Sans se hasarder à d'autres précisions impossibles à conjecturer, il paraît évident que la famille régnante de Macédoine a été mêlée de près et militairement à la difficile succession d'Artaxerxès III qui avait fait preuve de bienveillance envers Philippe et conclu avec lui la fameuse alliance de 350 l'autorisant à dominer la Grèce entière. Aux yeux d'Alexandre, le nouveau Grand Roi, Darius Codoman, n'était donc qu'un usurpateur qui devait son trône à un double assassinat, celui d'Artaxerxès et de son fils et héritier légitime le jeune Arsès. Fut-il aussi responsable de l'assassinat de Philippe, le frère d'Alexandre ? Il est permis de le croire. Les rapports avec l'usurpateur ne s'arrangèrent en tous cas nullement puisque le nouveau roi de Macédoine, maintint en Troade le corps de bataille qu'y avait envoyé son père. Preuve évidente que la Macédoine qui avait été jusqu'alors une vassale loyale de

Babylone, refusait cette fois de renouveler l'allégeance et faisait acte de rébellion caractérisée. Elle n'était point seule à contester ; le parti légitimiste perso-babylonien demeurait fidèle au souvenir de la dynastie du Grand Darius et qualifiait le nouveau venu d'aventurier ; une grande partie de l'armée faisait chorus ainsi que la plupart des satrapes d'Asie mineure, d'Egypte, de Syrie ; seules la Palestine et les cités grecques d'Ionie s'étaient ralliées à l'Usurpateur. Alexandre avait donc partie liée avec la quasi-totalité des responsables civils et militaires de l'empire babylonien ; mais il avait contre lui tous les Grecs : ceux d'Ionie naturellement, mais aussi ceux de Sparte, d'Athènes, de Thèbes, des principales cités auxquelles parvinrent d'importants subsides envoyés par l'Usurpateur ; Démosthène fut accusé, par exemple, d'avoir perçu 300 talents (le talent vaut quelque 5 000 francs or) pour les « utiliser au mieux des intérêts du Grand Roi », Thèbes prit les armes la première à la faveur d'une absence d'Alexandre en opérations sur le Danube ; la ville fut, en représailles, rasée au sol et sa population vendue à l'encan. C'est dire à quel degré de violence étaient parvenues les relations entre la faction légitimiste perse soutenue par la Macédoine et le gouvernement de Darius III soutenu par les Grecs. Prétendre, comme on le fait d'ordinaire, que l'expédition d'Alexandre fut une guerre de l'Europe contre l'Asie n'est donc rien de moins qu'une farce. En vérité Alexandre prit bel et bien le parti de la cour légitimiste de Babylone contre les Hellènes ; il agit en bon et loyal sujet perse. Sa victoire, loin de profiter à ce que nous appelons la Grèce, acheva au contraire de l'ensevelir dans la puissance araméenne. Et cela est tellement vrai que si Alexandre est tenu, de nos jours encore, comme un héros par le monde arabe, il est considéré comme un suspect par la tradition proprement hellénique. Dans le combat qu'il mena heureusement contre Darius, il ne représentait pas l'hellénisme mais la légitimité babylonienne. Il fut réellement un chef de guerre civile et le meilleur de ses troupes était

constitué non pas tellement de recrues macédoniennes que de partisans perses.

Pour répondre aux provocations de Darius III, Alexandre débarqua donc en Troade au printemps de l'an 334, venant grossir la petite armée qu'y avait expédiée son père. Immédiatement il dut faire face non pas aux troupes perses mais aux escadrons grecs d'Ionie commandés par Memnon de Rhodes, stratège hors pair, tout à la fois amiral et général. La rencontre sur la rivière du Granique ne fut qu'un simulacre de combat, Memnon ayant conseillé de faire le vide devant les troupes macédoniennes grossies des régiments perses en rébellion. En revanche la résistance des cités grecques de Milet et d'Halicarnasse fut acharnée ; prises et reprises elle finirent par rester aux mains de l'armée de Darius III. Puis durant près d'un an et demi négociations et conférences secrètes se multiplièrent jusqu'au mois de novembre 333 où Darius et Alexandre s'affrontèrent à la bataille d'Issos non loin du golfe d'Antioche. Vaincu Darius propose des pourparlers ; l'aristocratie perse en fait rejeter l'offre. Il apparaît en effet que la solitude de l'Usurpateur est telle qu'elle rend inutile et la guerre et la négociation ; il suffit de laisser se défaire son imposture. Du moment qu'Alexandre se présente en défenseur de la vraie tradition et en héritier du grand Darius, les corps constitués, les prêtres, les notables et les populations lui font bon accueil. A l'exception toutefois de la Palestine. Tyr et Gaza durent en effet être réduites après de longs combats de siège. Partout ailleurs ce ne fut que promenades, cortèges fleuris, réceptions ; en Egypte la joie populaire salua le nouveau pharaon ; l'oracle d'Amon lui parla en fils de dieu. La suite n'est que trop connue : revenant sur ses pas en direction du Tigre, Alexandre bat l'armée de Darius à Gaugamèle, non loin de l'actuelle petite cité irakienne d'Erbil, le 1er octobre 331. Darius en fuite sera assassiné par des familiers. Babylone et Suse se rendirent aussitôt. La magnifique résidence royale de Persépolis fut incendiée. Ecbatane tomba à son tour après Pasargades. Alexandre prenait à présent la place du grand Roi. Il ne lui avait fallu

que trois ans. Prodige pour nous, l'événement ne le fut guère pour les populations araméennes qui saluèrent en Alexandre un souverain de même culture, de même religion, de même souche qu'eux-mêmes et, de plus, reconnu comme chef naturel par leurs notables et leurs prêtres. La puissante organisation impériale mise au point depuis des siècles par les dynasties nilo-mésopotamiennes n'était guère touchée par la chute de Darius Codoman ; il ne s'agissait après tout que de la disparition d'un homme qui ne représentait que lui-même. L'empire continuait. Après un haussement d'épaules le scribe reprit son poinçon, le paysan sa houe, l'orfèvre son fil d'or. Rien ne fut modifié, rien ne bougea de l'immense pays. Le passage d'Alexandre, héros béni des dieux, ne fut qu'une ride à la surface de tant de millénaires accumulés en réserve de foi, de savoir et de scepticisme. Tel un océan le monde arabe se refermait sur Alexandre et sur la société hellénique qui y trouvait son accomplissement.

Notons-le bien : la campagne asiatique du Macédonien ne comporta que fort peu d'opérations de guerre et les pertes y furent minimes. Transformée en « geste héroïque » par l'imagination des écrivains et surtout par les princes qui succédèrent à Alexandre et eurent intérêt à diviniser sa mémoire tout comme avait été divinisée celle des Thoutmès, des Ramsès ou du grand Cyrus, cette campagne n'eut en réalité presque rien de militaire. Elle se présenta plutôt comme une tournée électorale dont le résultat était acquis d'avance. En tous point le comportement d'Alexandre fut celui d'un roi araméen. Ses successeurs suivirent le même exemple. La nouvelle dynastie adopta à l'égard de la presqu'île hellénique, des terres italiques, carthaginoises ou ibériques, la politique de protectorat qu'avaient pratiquée longtemps auparavant les Pharaons ou les Achéménides. Elle continua à nourrir de son apport économique et culturel non seulement la Méditerranée orientale et son arrière pays mais aussi les contrées danubiennes nouvellement intégrées à l'empire. Le souci scrupuleux de respecter la loi constitutionnelle et coutumière de la Babylonie fut tel qu'Alexandre ne

consentit à porter le titre, les insignes et le diadème royaux qu'une fois Darius disparu, c'est-à-dire à partir de l'année 329. Alors seulement fut repris par lui le traditionnel cérémonial aulique et la rituelle proskynésis ou baiser de vénération adressé du bout des doigts au roi par ses sujets ; les monnaies frappées en Asie ou en Macédoine portèrent alors l'inscription « Alexandre Roi », comme s'il avait tenu à se montrer l'héritier naturel des Achéménides. Une de ses premières manifestations de soumission à l'ordre établi fut de se placer sous la protection du grand Cyrus et d'aller honorer son tombeau à Pasargades. Il mettait tous ses efforts à faire oublier qu'il n'était pas du pays. Et il y parvenait d'autant plus aisément que ni par l'ethnie, ni par la culture, ni par la religion, les Grecs et les Afro-asiatiques ne se distinguaient vraiment ; les antagonismes « nationalistes » tels que nous les connaissons aujourd'hui étaient inconnus à l'époque. Alexandre scellait du reste les actes officiels du propre cachet de Darius.

Il eut à cœur de visiter toutes les provinces des Etats-Unis araméens et à l'exemple de ses prédécesseurs achéménides d'affirmer en tous lieux la présence réelle du Roi. C'est ainsi qu'il faut interpréter les voyages qu'il fit en Bactriane et Sogdiane en 329 et 328, à Caboul en 327, au Pendjab en 326, jusqu'aux limites officielles reconnues par les protocoles indo-babyloniens. Nulle part il ne franchit les frontières de l'empire. Le paradoxe veut que malgré la réputation flatteuse dont l'histoire le glorifie, Alexandre ne soit pas du tout un conquérant. Sa carrière n'a rien de commun avec celle d'Attila ou de Napoléon. Il s'est borné à visiter son domaine et non à s'approprier le bien d'autrui. Lorsqu'il revient à Suse au printemps de l'année 324 après une marche éprouvante à travers le Baloutchistan, laissant à son amiral Néarque le soin de rentrer par le golfe Persique, il ne pense pas que cette visite soit terminée. Il compte bien l'achever, lorsque la mort le surprend inopinément, par un voyage en Libye, à Carthage, en Ibérie, ce qui indique clairement que ces terres faisaient elles aussi partie de la zone d'influence

babylonienne. Retenons-en la liste. Elles figureront plus tard dans l'espace historique arabe, parce qu'elles figuraient déjà sous les Achéménides dans l'espace historique araméen. On a présenté le plan stratégique d'Alexandre en Mésopotamie, en Arabie et dans le golfe Persique comme une nouveauté à sensation ; on a cru qu'il avait inventé la liaison maritime entre l'embouchure de l'Indus et les estuaires du Tigre et de l'Euphrate ; on est allé imaginer je ne sais quelle obsession de « la mer extérieure ». Or depuis le grand Darius, et sans doute bien avant lui, le fameux « plan Alexandre » avait été connu et exécuté. Hérodote le dit expressément. Les navigateurs, les géographes, les explorateurs et les commerçants qui avaient été au service des Achéménides furent utilisés par Alexandre à des fins et sur des voies identiques. Dès la fin du VIe siècle avant notre ère Darius avait annexé le haut bassin de l'Indus et les communications entre Caboul et Babylone se faisaient régulièrement tant par mer que par les routes continentales.

Alexandre était si peu étranger à l'Asie impériale que dès la prise de Persépolis, il renvoya les contingents grecs et confirma les satrapes et les chefs de guerre perses dans leurs fonctions. L'armée fut réorganisée à la perse, avec des Perses ; les régiments macédoniens eux-mêmes furent tenus en suspicion au point qu'après la rébellion de la garnison d'Opis (une rébellion parmi d'autres) la garde personnelle du Roi fut recrutée parmi les Perses exclusivement, à partir de 325. Tout cela nous est narré dans l'Anabase d'Arrien et dans les Vies de Plutarque ; les deux historiens appartenant respectivement au IIe et au Ier siècle avant notre ère ne pouvaient évidemment pas avoir assisté aux prouesses de leur héros. Ils se référaient néanmoins à des sources dignes de foi, aux annales rédigées sur le tard par l'ancien général d'Alexandre, Ptolémée, qui entre temps était devenu roi d'Egypte. Nous sommes donc relativement bien renseignés et il a fallu aux commentateurs modernes beaucoup de préjugés pour interpréter la geste d'Alexandre comme une tentative de domination hellénique dont l'idée même était inconcevable.

La langue de l'administration demeurait l'araméen notée tantôt directement en cunéiforme ou en alphabet phénicien ou égyptien, tantôt en signes grecs transcrivant phonétiquement l'araméen ; depuis longtemps mêlées, les racines et les structures des deux langues s'unirent encore plus étroitement, non pas sous l'effet de la volonté d'Alexandre ou de sa poignée de soldats macédoniens, mais bien par une lente contamination dûe aux rapports permanents. Mariage des langues, mariage des peuples. Lorsqu'à Suse quatre-vingt-dix compagnons d'Alexandre épousent autant de nobles filles de l'aristocratie perse, lorsque le Roi en personne s'allie selon le rite asiatique (communion du pain sinon du vin) avec la princesse Roxane, la somptuosité des noces frappa certes d'admiration la population mais personne n'y vit une manifestation politique recouvrant le dessein d'associer physiquement la Grèce à l'Asie. Il y avait déjà plus d'un millénaire qu'elles ne faisaient qu'un seul et même corps et jamais mariage entre personnes des deux côtés de l'Hellespont n'avait soulevé la moindre curiosité. Nous n'en trouvons que plus singulière la remarque suivante relevée dans un manuel scolaire : « Alexandre le Grand a révélé l'Orient à l'Occident. Il a aussi conçu l'idée généreuse de fondre ensemble Orientaux et Occidentaux et de faire un seul peuple des Grecs et des Barbares. » Inattendu vraiment ce mot de « Barbares » mais combien significatif ! Il n'est, en tous cas, aucun témoignage du temps qui ne fasse état d'une interpénétration religieuse et philosophique totale ; dans les cérémonies officielles devins grecs et mages perses officiaient ensemble. Dans son beau livre sur *Alexandre et l'Asie* (1) le professeur Altheim raconte que lors des funérailles d'Héphaistion, un des familiers du Roi, les feux sacrés des temples de l'Assyro-Babylonie furent éteints en signe de deuil. Quelle était au juste la religion d'Alexandre, nous n'en savons rien ; elle devait relever du syncrétisme propre à l'époque ; on le voit célébrer Dionysos, Héraklès (ancêtre

---

(1) Editions Payot, Paris, 1954.

mythique de la famille de Macédoine), mais aussi Orphée, Cybèle, El, Shamach, Jupiter, Isis, Apis ; il n'est de communauté sacrée qui n'ait reçu la gracieuse approbation d'Alexandre ; ses rencontres avec les Juifs sont mentionnées dans les Chroniques ; à Tyr, à Jérusalem, il a vénéré le dieu palestinien. Et pourtant c'est en Egypte, aux confins de la Libye, qu'il est allé chercher la consécration suprême, celle d'Amon. Et l'oracle d'Amon le reconnut et le proclama « Fils de Dieu », lui donnant ainsi l'accréditation magique que conférait aux rois de France le sacre de Reims. Seul en effet un « Fils de Dieu » pouvait prétendre au titre de « Chef d'Etat » parce qu'intégré à l'ordre universel il devenait le maître de la loi naturelle donc de la souveraineté propre à maintenir la cité dans le chemin des étoiles, des saisons, des évolutions sidérales ; car si les Anciens se résignaient à ce que l'individu ait un destin éphémère, ils voyaient dans la cité humaine l'image de la cité de Dieu. Il eût été anormal qu'elle fut conduite par un homme ordinaire sans parenté avec la société des Immortels. Il n'était de pouvoir que monarchique et la monarchie ne tirait sa légitimité que du droit divin. Qu'un Macédonien, élève d'Aristote, soit allé jusqu'au sanctuaire égyptien d'Amon pour y solliciter l'autorisation de régner à Babylone est la preuve éclatante de l'unité organique de l'Orient ; une était la religion sous ses apparences multiples ; un l'Etat malgré la décentralisation des communautés ; une la Loi malgré les adaptations exigées par les conditions locales. Pour succéder à Darius III et ceindre le souverain diadème il ne suffit donc point à Alexandre d'être le candidat du parti légitimiste. Il lui fallut obtenir aussi la Confirmation d'en Haut ; et cet en Haut s'appelait Amon. Sitôt qu'Amon eût parlé, toutes les religions obéirent. Il y a là un thème de réflexion peu commun pour l'historien des religions et des cultes de l'Antiquité. Si l'Egypte demeurait le Vatican tout puissant, si tous les dieux se tournaient vers l'Egypte, comme vers la source et la mère universelle, nous sommes naturellement amenés à admettre que l'Egypte exerçait une domination spirituelle incontestée, à réviser notre

jugement sur la prétendue originalité des religions dites monothéistes ; totalement absorbées dans le concert harmonieux de toutes les mystiques orientales, ces religions-là se réclamaient, au même titre que les autres, du Dieu d'Egypte. Plus encore qu'une leçon d'art militaire, l'expérience d'Alexandre, en nous suggérant une telle conclusion, nous donne des indications précieuses sur la tolérance et sur la foi réelle de l'Orient ; regardant par dessus les frontières du rituel, cette foi allait se fixer au plus haut point de la pensée, là où convergent les efforts humains où s'effacent les antagonismes. C'est d'une pareille hauteur, estimaient les Anciens, qu'il convient de gouverner les hommes ; ce qui suppose de la part du Roi le devoir d'être au-dessus de toutes les religions, de les comprendre et de les garantir toutes ; bref d'être sinon Dieu, du moins « Fils de Dieu ». Ainsi fut donc appelé Alexandre, comme l'avaient été avant lui Cyrus, Darius ou Ramsès. Que d'encre n'a pas fait couler cette formule de vénération ! On a voulu y voir le signe de temps nouveaux, l'avènement d'un hellénisme pré-chrétien ; alors qu'il ne s'agissait que d'un titre qui allait de pair avec la couronne. Rien de plus, mais aussi rien de moins.

Roi araméen, Alexandre fait partie de la tradition historique arabe au moins autant que de l'histoire grecque. La plupart des commentateurs semblent l'oublier. Nos écoliers commettent la même erreur en ignorant que Charlemagne, par exemple, ne fut pas exclusivement un « Français ». Le prénom d'Iskander ou Iskandar ou encore plus simplement Skandr continue d'être donné aux enfants arabes. Et cela aussi est intéressant, car contrairement à ce qu'on pense d'ordinaire, le destin d'Alexandre le Macédonien n'y est pour rien. Iskandar est un très vieux nom araméen à partir duquel les Grecs ont créé Alexandros qui était déjà le nom d'un prince troyen (celui de Pâris, fils de Priam). Encore une fois les étymologistes, parce qu'ils sont pour la plupart des hellénistes, dans notre Occident du moins, ont interverti les rôles et donné un dérivé araméen à un radical qui, selon eux, était grec. Encore une fois ils ont mis la charrue avant les bœufs. S'il

est des Arabes appelés Iskander, ils ne doivent pas leur nom au fils de Philippe ; c'est lui qui leur doit le sien.

Lorsqu'il mourut, âgé de trente-trois ans, au mois de juin 323, un an après son retour des Indes, le poids de l'Orient, et de l'Orient seul, pesa sur sa succession. La reine Roxane était enceinte du futur Alexandre II qui, selon la loi dynastique, était appelé à régner. En attendant et, toujours selon la constitution en vigueur, fut désigné un conseil de régence avec pour roi provisoire Philippe Arrhidée, demi-frère du souverain défunt et pour premier ministre le général Perdiccas ; ce dernier se défiant des ambitions politiques des généraux d'Alexandre, tentera de sauver et le principe de la succession monarchique de droit divin et l'unité de l'empire. Il sera vaincu et assassiné. Le perse Eumène, naguère « ministre des secrets » et porteur du sceau royal, le relaiera dans sa tentative. Lui aussi sera exécuté sur l'ordre des généraux. Puis c'est le roi-régent Philippe Arrhidée qui sera assassiné sur l'ordre de sa belle-mère Olympias, mère d'Alexandre le Grand, préoccupée du salut de son petits-fils, un Alexandre lui aussi, A son tour Olympias est mise à mort. Enfin Roxane et son enfant de douze ans, placés d'abord en résidence surveillée, sont conduits au supplice en l'an 310. Il ne reste plus rien de la famille royale ; elle est anéantie. Avec elle s'est effondrée l'unité politique des Etats-Unis araméens établie solidement par Darius depuis l'anée 522 avant notre ère et appuyée sur les deux puissants piliers qu'étaient l'Egypte et la Babylonie. Les successeurs d'Alexandre incapables de préserver la centralisation impériale vont, en se partageant l'héritage, favoriser les divergences politiques entre les nouveaux Etats ainsi créés. Mais la cohésion culturelle, religieuse, économique et stratégique de l'Orient demeurera si forte dans le peuple araméen qu'elle survivra aux vicissitudes militaires et diplomatiques. Il suffira donc d'une action politique tenace et de quelque envergure pour qu'aussitôt se réalise à nouveau l'unité perdue. L'empire romain la rétablira en Byzance ; le califat arabe puis ottoman la préservera dans son intégrité achéménide ;

la renaissance moderne sous le nom d'arabisme ou de « nation arabe » y voit aujourd'hui son objectif le plus cher. Les théoriciens autant que les stratèges de l'arabisme ne sont rien d'autre que les exécuteurs testamentaires de Darius et d'Alexandre. Ils sont portés par une tradition populaire vieille comme le monde. Au lieu d'analyser superficiellement, et au gré des tendances du moment, une vérité enracinée au profond de la terre d'Orient, les chancelleries devraient pénétrer plus lucidement dans l'histoire araméenne afin d'en distinguer les assises.

Mais revenons aux généraux d'Alexandre. Après des années de combats sanglants et d'intrigues dont le fil s'égare en des labyrinthes insondables, la bataille d'Ipsos en Phrygie débouche sur un accord partageant l'empire en quatre Etats qui sont à la fois contigus, complémentaires et rivaux : la Macédoine et la Grèce sont remis en bien héréditaire à Cassandre fils d'Antipatros ; les Détroits, c'est-à-dire un territoire groupant la Thrace et l'Asie mineure jusqu'au Taurus, constituent le domaine de Lysimaque ; l'Assyro-Babylonie, de l'Hindou Koush à la mer Egée, revient à Séleucos ; l'Egypte agrandie de la Syrie méridionale ou Syrie-Creuse et de la majeure partie de la péninsule arabique relève désormais de la souveraineté de Ptolémée fils de Lagos. Nous sommes ramenés de la sorte à la situation que connaissait le monde araméen sous la XVIIIe dynastie pharaonique, alors que l'Orient était partagé entre l'Egypte, la Babylonie et le royaume hittite. Les régions transhellespontiques n'étant qu'une annexe des trois autres Etats. Et l'histoire se renouvellera : nous verrons Assyriens et Egyptiens (en l'occurrence Séleucos et Ptolémée) se battre à nouveau pour la possession de la Palestine et du golfe d'Akaba ; il y aura à nouveau des expéditions sur l'Oronte du côté de Quadesh, d'Antioche. Sur le haut Euphrate s'affronteront les guerriers accourus du Nil, du golfe Persique ou de la Thrace. Dans les communiqués militaires réapparaîtront les noms de Gaza, Raphia, Karkémish, Byzance, Salamine, Ephèse, etc. Rien de nouveau sous le soleil dirait l'Ecclésiaste, ce babylonien sans visage et revenu de

tout. Parmi les quatre chefs d'Etat installés en leur quatre antiques capitales, il en était un dont la vigilance surpassait les calculs des autres : Ptolémée. Il savait lui que les vrais rois ne meurent pas, parce qu'un fils de Dieu ne saurait connaître le sort commun. Et même s'il meurt le roi vit encore ; il continue à « veiller au salut de l'empire » et à cautionner ses fidèles. Aussi Ptolémée avait-il réussi à subtiliser la dépouille d'Alexandre, à la détourner de la route de Madécoine, pour l'emporter en Egypte, chez lui, et la faire ensevelir dans la cité naissante d'Alexandrie. Evénement considérable. C'était en effet la première fois qu'un Grand Roi, maître du Nil et de la Mésopotamie était enterré en sainte Egypte. Jusqu'alors les Achéménides avaient leurs tombeaux à l'orient du Tigre. Présence réelle en même temps que symbolique, la dépouille du Macédonien revivifiait le caractère impérial de l'Egypte et auréolait la dynastie des Lagides d'une autorité prééminente, d'autant qu'elle avait pris pour capitale Memphis en attendant de s'installer à Alexandrie.

VII

PTOLEMEES ET SELEUCIDES : ADVERSAIRES HEREDITAIRES

Des trois dynasties de droit divin qu'étaient les Antigonides, les Séleucides et les Ptolémées, ces deux dernières, essentiellement araméennes exerceront sur l'histoire de la Méditerranée une domination constante jusqu'aux VIIe et VIIIe siècles de notre ère, y compris durant la période dite de « l'empire romain » dont nous verrons qu'il ne compta vraiment qu'à partir du moment où, tel Alexandre, il se présenta comme le bénéficiaire de l'héritage séleucide et ptolémaïque. Bien que l'Egypte gardât longtemps la suprématie spirituelle et demeurât la référence juridique idéale, n'étant malheureusement peuplée que de sept à huit millions d'hommes, elle vit peu à peu son rôle reculer devant celui de la Syro-Babylonie riche de quelque trente millions d'habitants et plus ouverte aux richesses asiatiques de l'Inde, de l'Insulinde ou de la Chine. Aussi Alexandrie s'effaça-t-elle lentement au profit de Byzance qui prendra le nom de Constantinople. Mais il faudra six siècles pour que l'évolution s'accomplisse. Lorsque les Ptolémées s'installent, l'Egypte règne encore de toute sa puissance mystique, économique et stratégique. Les Séleucides ne parviendront à aucun

moment à fonder un pouvoir aussi inébranlable, menacés qu'ils étaient en permanence sur leurs frontières orientales et septentrionales. Le roi y est dieu et institue les honneurs divins pour son prédécesseur défunt en une cérémonie qui est « l'apothéose » et dont l'empire romain fera plus tard un rituel constitutionnel. Il en est du reste de même en Babylonie où le souverain se fait appeler « Epiphane » c'est-à-dire dieu visible. En Egypte, mais aussi en Babylonie, dans le royaume des Détroits, et en Grèce sont restaurés à grands frais les cultes d'Isis, d'Osiris, de Cybèle, de Mithra, d'Orphée. Les touristes qui visitent les monuments de la vallée du Nil s'étonnent parfois du bon état de la construction, de la fraîcheur des fresques, du brillant des ors et des parures liturgiques. C'est que les temples de l'ancienne Egypte n'ont jamais cessé d'être entretenus et de servir au culte longtemps après notre ère. Leur ruine et leur délabrement ne remonte guère au-delà des invasions étrangères et de l'administration turque dont on sait qu'elle se soucia fort peu de sauvegarder l'héritage araméen qui n'était pas le sien. Les cités d'Ephèse, de Milet sont rebâties, tandis qu'apparaissent dans le royaume des Détroits de nouvelles villes : Laodicée, Apamée, Pergame. Les Séleucides surtout furent de grands urbanistes : dans la Syrie, leur terre de prédilection, entre le haut Euphrate et la mer, là même où depuis des siècles s'affrontaient les armées, ils fondèrent la splendide Antioche et son port Séleucie ; beaucoup plus loin, dans le Turkestan, au milieu des oasis de Merv, ils créèrent une autre Antioche ; sur la rive droite du Tigre à peu de distance de l'actuel bourg irakien d'Iskandiriya (Alexandrette) ils bâtirent Séleucie, ville qui comporta quelque 600 000 âmes. Ne nous étonnons pas d'entendre résonner les mêmes noms dans la liste des nouvelles cités ; partout nous trouverons ainsi, de la Libye à l'Hindou-Koush, des Iskandriya, des Ptolémaïs, des Séleucie, des Antioche ou des Arsinoé, en l'honneur des princes ou princesses de la dynastie macédonienne. Est-il besoin d'ajouter que la cohésion religieuse

et culturelle du nouvel ensemble se doublait d'une unité linguistique associant le grec et l'araméen, ce dernier restant, de fort loin, le langage le plus pratiqué par le commun du peuple ? Quand on nous parle d'empire grec, ce ne peut être qu'une entorse de plus à la réalité. L'hellénisme qui n'avait jamais été rien d'autre que la transposition graphique de la civilisation égéo-araméenne, continuait à constituer la forme mais non le fond de la vie impériale de l'Orient. Lorsque Ptolémée III, au IIIe siècle avant notre ère donna à Alexandrie l'éclat incomparable que nous savons et qui en fit vraiment la capitale du monde, elle était phénicienne par son port, son phare et sa puissance maritime ; elle était palestino-babylonienne par les traditions religieuses dont elle rassembla les textes ; elle était africaine par le caractère du Nil ; elle était naturellement égyptienne par l'architecture et le cosmopolitisme ; mais elle n'avait de grec qu'une petite société politique et savante. La remarque de Splengler (1) devrait retenir l'attention : « Ce que nous savons de la mathématique alexandrine suppose dans ce domaine un grand mouvement dont le centre de gravité a dû se situer dans les universités d'Edesse, Kishapour et Ctésiphon et dont quelques particularités seulement passèrent dans le domaine linguistique de l'antiquité. En dépit de leur nom grec, Zénodore qui traita des figures isopérimétriques, Sérénos qui s'occupa des propriétés d'un faisceau lumineux harmonique dans l'espace, Hypsiclès qui introduit la division chaldéenne du cercle, Diophante surtout, les mathématiciens d'Alexandrie sont sans doute tous araméens et leurs écrits ne constituent qu'une toute petite partie d'une littérature de langue principalement syrienne. Cette mathématique trouva son achèvement dans la science arabo-islamique qui fut suivie, à son tour, après un long intervalle, comme la création entièrement nouvelle sur un sol nouveau, par la mathématique occidentale, la nôtre, qu'une étrange

(1) *Déclin de l'Occident*. Tome I. Edition N.R.F., 1948, p. 73.

illusion d'optique nous montre comme étant la mathématique en général. » Mais Alexandrie n'était pas seulement la capitale des études mathématiques araméennes. Autour du Musée, vrai temple du savoir et de la recherche encyclopédique, fondé par Ptolémée III, autour de la Bibliothèque créée par Ptolémée I à partir d'un ancien fonds pharaonique de 400 000 à 700 000 rouleaux d'écritures, se rassemblait l'élite intellectuelle de la civilisation ; citons rapidement quelques noms : Apollonios de Pergée le spécialiste des sections coniques ; Archimède, l'illustre inventeur de théorèmes de géométrie, de physique, de mécanique ; Erathosthène et Dicéarque qui mesuraient la circonférence terrestre ; Aristarque de Samos qui, bien avant Galilée démontrait que la terre tournait autour du soleil, ainsi que l'avaient déjà enseigné les astronomes chaldéens. Les études anatomiques, les travaux de dissection médicale y atteignaient un niveau étonnant. Plus tard, sous le règne de Ptolémée VII s'illustreront en médecine Asclépiade, en mécanique Héron, en astronomie Hipparque, en philologie Didyme. Pourquoi, dans ces conditions, la plupart des commentateurs modernes ont-ils parlé de « civilisation de seconde qualité » ? La littérature était extraordinairement riche, variée, touffue : Théocrite, Bion, Lycophron qui mêlait des mots arabes à son grec, Callimaque, pour ne citer que les plus connus, furent les maîtres de Virgile, d'Horace, de Catulle, de Properce, d'Ovide. Mais arrêtons là l'énumération. Callimaque, arrivé à Alexandrie à l'âge de vingt ans pour finir directeur de la Bibliothèque, était un Arabe de Libye, de Cyrène exactement ; par son père il descendait de l'ancienne famille des Batta et le nom de sa mère, Megatima ou plutôt Fatima, ne laisse aucun doute sur ses origines. Il est sans doute le représentant le plus qualifié de ce qu'on a appelé l'alexandrinisme dont l'influence sur Pétrarque ou Ronsard n'est plus à démontrer. Le lyrisme de Théocrite, autre égypto-sicilien de ce siècle d'or, a tellement frappé Bossuet par son caractère araméen qu'il compare son *Epithalame à Hélène* au *Cantique des Can-*

tiques. Il n'y a à cela rien d'étonnant puisque effectivement les textes bibliques de l'ancien Testament furent rédigés en grec à peu près à l'époque ou écrivait Théocrite.

Il est passionnant de suivre le développement des stratégies géopolitiques des Ptolémées et des Séleucides ; nous remarquons d'une part qu'elles sont étroitement complémentaires, ensuite qu'elles s'étendent à la fois dans le sens des parallèles et dans le sens des méridiens ; les relais horizontaux étant les colonnes d'Hercule, Carthage, la Libye, puis la Bactriane, l'Indus et Mathura, autant de pays qui maintinrent la tradition et la langue araméennes dont on retrouve les traces dans la chancellerie royale de la dynastie indienne des Maurya. Mer Rouge et golfe Persique étaient les avenues maritimes de cette stratégie équatoriale. Les avenues verticales en étaient d'ouest à l'est : les lignes terrestres des caravanes remontant du golfe de Guinée, convergeant sur la Libye ou à Carthage pour remonter par mer jusqu'aux bouches du Rhône puis le Rhin et de là aux terres anglaises et scandinaves pour finir à l'Islande ; ensuite la ligne du Nil débouchant sur la Grèce insulaire et continentale, pour atteindre Kiev ; une troisième et dernière voie remontait du Yémen, traversait l'Arabie par La Mecque et allait rejoindre la vallée du Don par la mer Noire et la Caspienne. Un simple coup d'œil sur une carte révèle que dans l'utilisation de cette dernière voie Ptolémées et Séleucides avaient besoin de transiter par le royaume des Détroits (l'actuelle Turquie) qui fut longtemps une terre de discorde et de concurrence, avant de devenir avec Byzance la clef de voûte et la maîtresse de l'ensemble séleucoptolémaïque. Il s'agissait, comme on le voit, d'une stratégie essentiellement continentale dont les éléments marins et portuaires se limitaient aux systèmes fluviaux, côtiers et méditerranéens, puisque la précarité des techniques de navigation interdisait la pratique des océans atlantique et indien. Les Ptolémées, couverts sur toutes leurs frontières, et à l'est notamment par les Séleucides, servis par la géographie, n'eurent pas besoin

de grands travaux pour développer leurs activités économiques et diplomatiques ; Ptolémée II se borna à unir le Nil à la mer Rouge et à agrandir Alexandrie qui fut mis de la sorte en communication directe avec l'univers indien ; il contruisit ensuite deux ports sur la mer Rouge, Myos Hormos et Bérénice. Il lui restait, pour garantir la ligne commerciale qui remontait du Yémen vers la Palestine et le Sinaï, à s'assurer l'obéissance des petits royaumes Sabéens de Marib, El-Ula, Teïma, Yathrib, La Mecque, et Umm-al-Biyara (bourg où s'édifiera plus tard la cité forteresse de Pétra) propriété des Nabatéens. (Selon Strabon les caravanes mettaient soixante-dix jours pour aller d'Aden au golfe d'Akaba.) Il n'eut pas de mal à l'obtenir, la totalité de la région étant sous protectorat pharaonique depuis les premières dynasties de Memphis. Aujourd'hui encore les cartes routières de la péninsule arabique continuent à signaler El-Ula, Teïma, Pétra et, dans son voisinage immédiat, Maan comme des carrefours de routes caravanières.

Les Séleucides eurent la partie plus difficile. Du côté de la mer ils profitèrent des installations portuaires babyloniennes installées dans le golfe de Bahrein sur la côte de al Hassa, exactement à Gerrha, près de l'actuel port ensablé de Oquaïr. Sur l'autre rive du golfe, à l'entrée de la mer d'Oman, ils agrandirent la belle cité maritime d'Ormuz, capitale de la province dite de Carmanie (aujourd'hui Karman ; ne manquons pas de noter avec quelle inaltérable intégrité la langue araméenne défie les siècles). Au confluent du Tigre et du Karoun, sur l'emplacement de la ville iranienne moderne de Khoramshar, ils donnèrent suite au projet des Achéménides en ouvrant un port. Plus au nord, à un croisement de routes fut édifiée, pour contrôler l'arrière-pays, la capitale provinciale Antioche qui deviendra Charax et n'est rien d'autre que l'actuelle Chiraz. Mais sur la terre, en direction de la Perside, du Khorassan et de la Bactriane, les Séleucides se heurtèrent à d'insurmontables difficultés dues au réveil des peuples parthes dont un des chefs, Arsakès se pro-

clama roi en 247 avant notre ère, donnant ainsi une nouvelle dynastie orientale qui règnera jusqu'en 226 après J.-C., soit près de 500 ans, sous le nom d'Arsacides. Dès lors, l'histoire de l'Orient et, par voie de conséquence, celle de l'Occident devra compter avec ces nouveaux venus. Ce qui signifie que désormais, à partir du IIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où Rome n'est encore qu'une puissance balbutiante engagée dans les guerres puniques, le poids de l'Asie centrale commençait déjà à déséquilibrer l'ancien ordre araméen. Si l'on songe qu'à la même époque les Thraces, les Daces et les Scythes regardaient avec convoitise les cités de l'Orient méditerranéen et mésopotamien, tout en rêvant de les conquérir, on se rend compte, qu'avant même son installation, l'Empire romain serait fatalement attiré, satellisé, par un Orient encore plus massif, encore plus menaçant, encore plus ambitieux, encore plus guerrier que celui qui avait déjà absorbé la Grèce. Quand Rome prend naissance, l'Orient nilo-babylonien s'est démesurément agrandi, véhiculant son bilinguisme gréco-araméen jusqu'à l'Hindou-Koush et le Danube intégrant à sa culture plus de cinquante millions d'hommes. Si nous représentons l'Occident et l'Orient du IIIe et du IIe siècles avant notre ère par deux plateaux d'une balance, nous devons montrer le plateau à peu près vide de l'Occident emporté par la masse écrasante du plateau oriental. Non seulement la cité romaine est cernée de toutes parts par la conquête araméenne, mais elle est elle-même imbue de traditions arabo-asiatiques, avec Enée l'ancêtre fondateur, avec la religion et la mentalité étrusque, avec la présence gréco-palestinienne en Campanie, en Sicile, en Provence, avec l'influence carthaginoise qui s'exerce en profondeur depuis les rivages tunisiens, algériens, libyens. Que peut bien peser Rome devant une telle emprise ? A peu près rien. Guère plus qu'Athènes face à Darius. Pour étudier notre histoire, c'est une carte de l'Asie plutôt qu'une carte de Rome qu'il nous faudrait. Comparée aux énormes événements qui depuis le IIe siècle avant notre ère se sont multipliés en Asie, de la mer Egée aux grandes

plaines indo-chinoises, la chronique romaine est un incident mineur dont l'intérêt vient surtout de ce qu'elle touche notre destin propre. Au regard des mouvements qui ont agité et agitent l'humanité les déclamations de Cicéron ou la guerre des Gaules ne sont que des épisodes. Pour les traditions sassanides, par exemple, à peu près rien n'a bougé dans le monde entre la mort d'Alexandre et l'avènement d'Ardachêr I[er] en l'an 227 de notre ère. C'est dire le peu de cas qu'on fait de Rome en d'autres pays que les nôtres. Nous allons nous répéter. A la veille des guerres médiques nous avons mis en évidence la disproportion des forces grecques et de la puissance perse. Cette disproportion était encore plus impressionnante entre la jeune Rome rurale et l'Asie richissime peuplée de villes innombrables qui, d'après ce que nous savons, n'avaient point d'égale dans l'univers, pas même en Chine ni aux Amériques.

Rome ne pouvait donc pas être, réduite à elle seule, la puissance qu'on prétend. Culturellement, nous nous en sommes expliqués, elle était une dépendance afro-asiatique ; économiquement, au moins aussi pauvre en minerais et en industries que la Grèce, elle avait à peine de quoi se nourrir. A qui, à quoi donc attribuer la gloire dont les siècles se sont fait l'écho ? Comment la République romaine qui végétait sur une terre délaissée est-elle parvenue à capter l'héritage en Méditerranée ? Le débat ne saurait être évité ; il appelle bien des mises au point. Il écarte d'abord comme de pompeuses aberrations les commentaires qui tels « Grandeur et décadence des Romains » de Montesquieu relèvent davantage du concours pour un prix de vertu que de l'étude politique ; tels les ouvrages académiciens de Jérôme Carcopino et de ses émules qui tendent à expliquer l'histoire par les états d'âme de tel ou tel conquérant, états d'âme imaginés d'après les passions personnelles de l'auteur. La superstition qui entoure l'épopée romaine nous fait accepter, les yeux fermés, les interprétations les plus fausses. La foi dans le dogme romain est à l'origine du malentendu meurtrier qui amena le divorce contre nature entre l'Eu-

rope et la société afro-asiatique, qui créa le fâcheux mythe de l'Occident et avec lui le risque de voir ruiner les assises mêmes de notre culture.

Il arriva à Rome exactement ce qui était arrivé à Alexandre, à cette différence près que si ce dernier fut utilisé par la diplomatie babylonienne, Rome le fut par l'empire égyptien des Ptolémées. Les carrières d'Alexandre et de César sont parallèles et similaires. Commandée par l'Orient et selon les exigences de la stratégie égyptienne, la politique romaine était fatalement conduite à s'accomplir en Orient. Les grandes lignes de la politique romaine sont inscrites dans le monumental dessein de l'histoire orientale qui, alors que Rome s'installait sur ses pauvre collines, entreprenait de réorganiser un monde déjà vieux de plusieurs millénaires. Par dessus tout, l'ambition des Ptolémées, propriétaires du corps divinisé d'Alexandre, se donnait pour but de réunifier l'Empire ; ambition qui comportait l'éviction des Séleucides, leurs adversaires jurés, et des Antigonides qui régnaient en Grèce et en Macédoine. Ils comptaient sur deux alliés : en Orient, sur l'Asie mineure, maîtresse du haut Euphrate et héritière de la tradition mitano-hittite, capable à tout moment d'étrangler le royaume séleucide ; en Occident, sur la Sicile puis sur Rome. Reprenant les Plans de bataille conçus par Thoutmès et Ramsès ils voulaient donc porter la guerre sur le haut Euphrate et en Palestine ; en même temps ils s'alliaient à la dynastie parthe des Arsacides qui prenait à revers, du côté du Tigre, l'empire séleucide. Ce dernier ripostait en s'alliant, d'une part, étroitement avec la dynastie macédonienne afin d'enfermer l'Asie mineure dans un étau pour se l'annexer ; et d'autre part, avec Carthage pour menacer l'Egypte par la Libye et lui couper ses relations avec l'Occident en livrant la Sicile et l'Espagne au royaume de Didon. Comme on le voit, il s'agissait d'une vaste opération conduite par des puissances araméennes contre d'autres puissances araméennes. De par les origines asiatiques de sa fondation, de par sa dépendance à l'égard de la Sicile et des riches cités de l'Italie méridionale,

Rome ne pouvait échapper au terrible jeu qui s'imposa à elle sitôt disparu Alexandre et sitôt ses héritiers jetés dans la compétition internationale. Les guerres et la diplomatie romaines ne doivent donc pas être étudiées dans un contexte local ; elles sont partie intégrante de l'immense manœuvre qui, de l'Indus à l'Ebre, mettait en mouvement les grandes puissances du moment, auprès desquelles Rome n'était qu'un pion entre les mains des Ptolémées qui la jetèrent d'abord dans une contre-offensive envers Pyrrhus le macédonien, ensuite contre Carthage, puis contre la Macédoine elle-même, enfin contre les Séleucides en territoire asiatique. Si nous passons sous silence les années antérieures à l'an 280, date du débarquement de Pyrrhus en Italie, c'est que ces années-là sont trop légendaires et obscures pour être sérieusement étudiées ; il n'en demeure pas moins qu'au travers des combats livrés contre les Etrusques, les Sammites, les Latins ou les Gaulois se lit en filigrane le rôle des cités siciliennes et des comptoirs gréco-palestiniens qui n'étaient eux-mêmes que le reflet italique des grandes capitales araméennes de l'Orient. La participation de Rome aux conflits orientaux ne datait donc pas d'hier lorsque Pyrrhus l'affronta. Ce n'est pourtant nullement à Rome qu'il cherchait querelle ; il désirait ravir aux Ptolémées les ports de Sicile et d'Italie méridionale. Vaincu, il laissa la place à un ennemi singulièrement plus redoutable pour l'Egypte : Carthage la palestinienne, avide elle aussi de faire main basse sur la Sicile, le détroit de Messine, le canal d'Otrante et le golfe de Tarente, en même temps qu'elle poursuivait à Cyrène des intrigues contre la cour d'Alexandrie et que son allié séleucide se joignait à la Macédoine contre les établissements égyptiens de Grèce et de Syrie. Une intervention urgente s'imposait donc contre Carthage : elle fut opérée en pleine paix par les troupes romaines qui, sans crier gare, occupèrent Messine. Cette première guerre punique, au cours de laquelle la flotte romaine fut équipée, instruite et soutenue par la marine égyptienne, dura dix-huit ans ; elle s'acheva en 241 par la libération de la Sicile des troupes carthagi-

noises, et par la consolidation du petit royaume de Syracuse allié d'Alexandrie et de Rome. De son côté, la même année, Ptolémée terminait à son avantage une guerre contre Séleucos et campait à Séleucie de Piérée aux portes d'Antioche. Ce fut donc une bonne affaire pour l'alliance égypto-romaine.

Carthage réagit en s'emparant des riches territoires miniers et agricoles de l'Espagne, du système portuaire qui, dans les colonnes d'Hercule aux bouches de l'Ebre, servait de point d'attache à la marine égypto-palestinienne. L'organisateur de cette conquête avait été le célèbre Amalkher ben Barka (dont nous avons fait Amilcar Barca ; Barca est encore aujourd'hui le nom arabe de la Cyrénaïque). Profitant de la mort de Hiéron, Carthage, qui ne quittait toujours pas de vue Syracuse, y porta deux de ses partisans au pouvoir. Aussitôt Rome intervint ; la deuxième guerre punique dura dix-sept ans, de 218 à 201 approximativement. Du côté carthaginois, elle fut menée avec une géniale maîtrise par Hanna Baal ben Barka, fils d'Amalkher. Avant d'envahir l'Italie par la plaine du Pô, il avait pris la précaution de conclure une étroite alliance militaire tant avec Philippe de Macédoine (alliance confirmée et renforcée après la bataille de Cannes, en Apulie), qu'avec Antiochos le Séleucide ; ce qui situe sans équivoque cette deuxième guerre punique dans une stratégie antiégyptienne mûrement calculée. Les victoires d'Annibal furent écrasantes ; le Suffète s'établit à Capoue et régna en souverain sur l'Italie durant près de dix ans. Pourquoi ne s'empara-t-il pas de Rome vide de troupes, affamée et en partie gagnée par l'or carthaginois ? Personne n'a été en mesure de répondre à la question. Rien en effet ne s'opposait sur place à l'entrée d'Annibal dans la capitale ennemie au bord de la capitulation. Quelle peut donc être la raison de l'insolite mansuétude du Carthaginois ? On peut en chercher l'explication en Orient. Un an avant la bataille de Cannes, en 217, Antiochos, l'allié de Carthage et Ptolémée le protecteur des Romains s'étaient affrontés

dans la grande bataille de Raphia, au sud de Gaza ; les troupes séleucides avaient été mises en déroute et un traité avait été rapidement conclu entre les deux adversaires pour plusieurs années. Hanna Baal perdait son meilleur et plus puissant allié et du même coup les importants subsides asiatiques indispensables à son armée. Il est à noter qu'effectivement, à partir de la bataille de Raphia, les opérations carthaginoises traînèrent en longueur. Carthage fut abandonnée par ses alliés au profit de l'Orient ; ainsi l'avait demandé et obtenu Ptolémée après sa victoire de Raphia. Syracuse tomba en 212. Dans l'arrière-pays punique l'Egypte favorisa et finança la création du royaume de Massin Aïssa (Massinissa) qui cerne Carthage. Le coup de grâce fut donné par Scipion qui débarqua en Afrique et n'eut pas de mal à vaincre à Zama un Annibal déjà condamné par les siens. En fait ce fut là une victoire de la cavalerie et des éléphants de Massinissa dont Carthage dut reconnaître, lors du traité de paix de 201, le nouveau royaume fondé à ses portes sous protectorat ptolémaïque.

Mais Rome allait être obligée à présent d'envoyer ses soldats en Orient. A l'occasion de la signature du traité de 201 les ambassadeurs d'Egypte, de Pergame et de Rhodes vinrent attirer l'attention du Sénat sur les ambitions militaires de Philippe de Macédoine (et de Grèce) à nouveau associé à Antiochos pour détruire le *statu quo* oriental. Son armée était puissante ; son prestige ne l'était pas moins. A la demande des ambassadeurs le consul Flaminius prit la tête de contingents égyptiens, grecs, achéens, étoliens pénétra en Grèce et battit Philippe à Cynocéphales. La Macédoine fut ramenée à ses frontières primitives ; les Etats grecs reprirent chacun leur autonomie en l'an 196. L'agonie de la dynastie des Antigonides commençait, pour la plus grande satisfaction des Ptolémées. Renonçant notamment à toutes ses possessions asiatiques, rejeté vers le Danube, Philippe transmettait ses nostalgies à son fils Persée.

A peine Philippe eut-il abandonné ses terres d'Asie qu'Antiochos s'en emparait, puis pénétrait dans la Syrie-

creuse et la Palestine, occupait la Cilicie, passait les détroits et menaçait d'annexer la Thrace. En 195 il recevait à sa cour Annibal et lui confiait un commandement. Les rois de Pergame et d'Egypte pressèrent les Romains de se faire tuer pour eux. Ce qu'ils firent. En 190 Scipion l'Africain, le vainqueur de Zama, passa l'Hellespont avec 30 000 hommes (exactement la même poignée d'hommes qu'avait Alexandre, naguère, sur ce même rivage) ; le petit combat de Magnésie amena Antiochos à composer. Par le traité d'Apamée il restitua à Eumène roi de Pergame, l'Asie mineure au nord du Taurus, évacua la Palestine et la Syrie. Pour ne pas tomber entre des mains romaines, Annibal, dit-on, se suicida. Pline assure qu'on voyait son tombeau au bord de la mer de Marmara dans la banlieue d'Astacos. Vainement Persée, le dernier antigonide, essayera de relever l'étendard de sa famille ; il sera vaincu à Pydna ; la Macédoine deviendra une province romaine dont le gouverneur administrera les Etats grecs réduits au rôle de sous-préfectures. Nous sommes en 146. En cette année-là se termine aussi la 3e guerre punique provoquée par Massinissa à l'instigation de l'Egypte. Carthage fut détruite. Une à une ses possessions tomberont aux mains des Romains : l'Espagne, la Provence, la vallée du Rhône, la Gaule narbonnaise, bref toutes les côtes et les fleuves de la Méditerranée occidentale. Après la mort d'Antiochos III puis de son fils Séleucos IV, Antiochos IV Epiphane s'était hasardé une fois encore à attaquer l'Egypte ; il avait même pénétré jusqu'au delta, en 169, lorsqu'une ambassade romaine lui intima l'ordre de se retirer. C'est dire à quel point le Sénat romain était devenu l'instrument docile de la politique et de la stratégie égyptienne. Il est évidemment douteux que le Séleucide ait eu peur des Romains, lui dont nous connaissons la vraie puissance. Mais il n'ignorait pas de qui ces Romains étaient les porte-parole et qui orchestrait leurs faits et gestes.

Un événement des plus remarquables allait prouver le caractère irréductible du conflit qui, depuis la mort d'Alexandre, opposait Antioche à Alexandrie. Lorsque le

roi de Pergame Eumène, le vassal des Ptolémées et l'allié des Romains, mourut en 160, il laissa le royaume à son frère Attale II qui régna jusqu'à 139. Le fils d'Eumène, Attale III, monta alors sur le trône mais mourut sans héritier en 133. La proie était tentante pour Antioche. Il n'en demeurait pas moins évident que si le royaume passait aux mains des Séleucides, ces derniers posséderaient un tel pouvoir que l'indépendance de leurs voisins et, à coup sûr, celle de l'Egypte, aurait été compromise. Dans cette crainte la cour d'Alexandrie avait conseillé à Attale III de léguer son royaume au peuple romain. En 130 avant J.-C., Pergame devint donc une province romaine. La même année le royaume de Bactriane, sous protectorat Séleucide, s'écroula sous les attaques des armées du Turkestan. Rome entrait désormais de plain-pied dans le soleil mais aussi à l'ombre du Proche et du Lointain Orient ; ce soleil et cette ombre qui, à vrai dire, entouraient déjà son berceau.

En conclusion d'une époque fertile en événements exceptionnels se détachent deux dates : 146, qui a vu la fin de l'Empire carthaginois et du royaume grec des Antigonides ; 130, qui a vu la fin du royaume indépendant de Pergame. Double victoire pour les Ptolémées dont la puissance est d'autant moins discutée que la décadence des Séleucides va maintenant se précipiter. En effet Rome et Alexandrie, conjuguant leurs efforts contre la puissance séleucide, utilisent à la fois ses ennemis extérieurs, les Parthes, pour entamer ses frontières orientales et les mouvements autonomistes locaux pour l'affaiblir à l'intérieur, encourageant les révoltes, les soulèvements, les usurpateurs. Regardons attentivement une carte de la région ; en ce milieu du IIe siècle avant notre ère, nous remarquons qu'il est un pays séleucide particulièrement exposé aux interventions directes des Ptolémées : la Palestine, ouverte largement à la pénétration égyptienne du côté du sud, puisque son territoire se fond dans le domaine ptolémaïque ; au nord elle est surplombée par Chypre et par la masse de l'Asie mineure, officiellement tenue par un gouverneur romain mais qui, en fait, de par sa tradition,

ses cités richissimes et nombreuses, son armée et sa population active et considérable, est un royaume autonome sous influence égyptienne. C'est donc en Palestine que va s'abattre la double intervention égypto-romaine, pendant que les Parthes pénétreront en 141 jusqu'à la Babylonie, pillant Séleucie et contraignant la dynastie séleucide à se contenter d'un pays limité à l'Euphrate. La Palestine, les Séleucides s'attachaient d'autant plus à la défendre qu'ils se sentaient en infériorité dans leurs territoires orientaux ; ils tenaient d'autant plus fortement à l'alliance des Nabatéens, les maîtres du commerce continental entre le sud arabique et l'Ethiopie que la mer était sous contrôle égyptien. Grâce à l'alliance conclue et régulièrement renouvelée entre Antioche et les rois nabatéens, les Séleucides pouvaient compenser à l'ouest ce qu'ils perdaient à l'est. Il est vrai que les Ptolémées solidement établis à Gaza, terminus maritime de la route caravanière, interdisaient aux Nabatéens le commerce méditerranéen et les confinaient dans les sables. De plus, par leur alliance avec les cités de Transjordanie et notamment avec des chefs juifs comme Hyrcan, ils menaient la vie dure à l'établissement nabatéen, pillant leurs caravanes et investissant leurs forteresses. Une guerre durable et sans merci s'installa donc entre Nabatéens et communautés juives de Jérusalem et autres lieux transjordaniens. En 168, par exemple, le prince nabatéen Arekas défit le juif Jason qui trouva refuge en Egypte. La description de toutes ces régions ainsi que le dessein des différents courants politiques nous sont révélés par le précieux ouvrage du nabatéen Iamboulos qui, sous la forme d'un voyage romancé, à l'image de Sindbad le marin ou Marco Polo, narre son aventure aux îles Fortunées ; aventure dont nous avons perdu le texte original mais dont Diodore de Sicile et Lucien nous ont transmis des extraits. La péninsule arabique dont les côtes bordaient l'océan Indien avec ses deux annexes, mer Rouge et golfe Persique, fut donc un enjeu fort disputé entre Alexandrie et Antioche. Il était de bonne guerre que l'Egypte et Rome aient favorisé l'indépendance des cités

séleucides pour les faire tomber ensuite sous leur coupe. Tel est par exemple le cas de Jérusalem et de la communauté juive ; ce serait une grave erreur de voir dans cette manœuvre des arrière-pensées religieuses. Répétons-le : entre Amon, Baal, Jéhovah et les dieux Kabires qui régnaient à Rome, la confusion était parfaitement œcuménique ; une même couleur de religiosité enveloppait les cultes ; maintes fois Ptolémées et Séleucides sont « montés » adorer au temple juif de Jérusalem ou d'ailleurs. Les traités étaient conclus entre les parties contractantes au nom des dieux de tout le monde. L'historien grec Polybe nous a transmis le texte fort instructif du traité passé en 215 entre Annibal l'araméen et Philippe V de Macédoine, le grec ; nous y découvrons que la divinité n'avait point de frontières : « En présence de Zeus et d'Héra et d'Apollon, en présence du Dieu des Carthaginois et d'Héraklès et d'Iolaos, en présence d'Arès, de Triton et de Poséïdon ; en présence des dieux qui combattent avec nous, et du Soleil et de la Lune et de la Terre ; en présence des Fleuves, des Lacs et des Eaux ; en présence de tous les dieux qui sont les maîtres de Carthage ; en présence de tous les dieux qui sont les maîtres de la Macédoine et du reste de la Grèce ; en présence des dieux de tous les peuples qui participent à l'expédition, et sous leur présidence, le général Annibal fait le serment... » (1). Flavius Josèphe ne fait pas mystère des accords secrets liant la cité de Jérusalem et les Ptolémées, de l'aide militaire et financière apportée par les Grands Sacrificateurs juifs aux ennemis de la dynastie séleucide tels Balas, Tryphon, Zabinas qui s'emparèrent localement du pouvoir royal. Dans son *Histoire ancienne des Juifs* (Livre XII, paragraphe 17) il raconte dans quelles conditions le Grand Sacrificateur Judas Macchabée envoya Eupolème et Jason comme ambassadeurs auprès du Sénat romain pour conclure un premier traité qui, précise-t-il, « fut par la suite plusieurs fois renouvelé ». Voici quelques lignes

---

(1) Cité par Jérôme Carcopino. *Profils de Conquérants*, Flammarion, 1961 (p. 128).

de ce traité : « Nuls de ceux qui sont soumis à l'obéissance des Romains ne feront la guerre aux Juifs et n'assisteront leurs ennemis en blé, en navires ou en argent. Les Romains assisteront les Juifs de tout leur pouvoir contre ceux qui les attaqueront ; de leur côté les Juifs assisteront les Romains de même si ces derniers sont attaqués. » Egyptiens et Romains firent tant et si bien qu'ils parvinrent vers l'année 140 à détacher du royaume séleucide la petite principauté de Jérusalem dont un certain Aristobule fut le premier roi couronné des Juifs, selon Flavius Josèphe. Mais son successeur Alexandre se montra si cruel et si odieux que le peuple se révolta et rappela à son secours les Séleucides. Comme on le voit la Palestine était devenue un champ de bataille âprement disputé entre Alexandrie et Antioche ; les petites cités locales ne tenaient qu'un rôle de comparses, de victimes, de vassales plus ou moins provisoires. Il se trouve que le christianisme aidant, et avec lui toute une littérature orientée, seules les révoltes juives ont été montées en épingle, alors que l'ensemble des petites cités, et dieu sait si elles pullulaient en territoire syro-palestinien, étaient soumises au même destin historique, clientes tantôt des uns, tantôt des autres, se faisant de plus en plus la guerre entre elles pour le profit des grands empires voisins. Ainsi Hircan, prince de Jérusalem et allié des Romains, vint mettre le siège devant la ville de Samarie, vassale des Séleucides, et après un an de combats féroces « la détruisit entièrement et y fit passer des torrents qui la mirent dans un tel état qu'il n'y resta aucune forme de ville ». Il est regrettable que nous ne possédions pas les chroniques de Tyr, Sichem, Guezer, Bersheba, Jéricho, Arad, Hébron, Gaza et autres lieux ; nous y verrions relatés des événements politiques identiques en tous points à ceux qui tissèrent la vie difficile de Jérusalem et où la religion ne tenait pas plus de place qu'ailleurs. Commandée par la double et impitoyable stratégie des Ptolémées et des Séleucides l'histoire de la Palestine devrait être une fois pour toutes débarrassée de l'auréole divine qui y a été peinte par nos manies de sublimation. Il conviendrait

aussi de nous défaire de l'idée fausse que Jérusalem était la ville la plus importante de Palestine. Nulle part elle n'est présentée ainsi dans les chroniques séleucides, romaines ou ptolémaïques. Aucun signe, aucune vénération particulière ne la marquent encore au IIe siècle avant notre ère. Les oracles de Delphes, de Phrygie, des sables libyques, les Sibylles de Cumes et d'Ephèse continuaient à donner le ton. Gaza, Tibériade, Sébaste, Joppé, Adora, Larissa, Lydda, Sidon sont au moins aussi importantes. Mais où sont les chroniques de ces villes ? Toutes villes saintes naturellement puisque chaque cité de l'antiquité était sainte par définition, toutes villes capitales puisque la décentralisation administrative faisait de chaque agglomération urbaine une commanderie.

VIII

ROME, COLONIE EGYPTIENNE

« Rome fut achetée par l'Orient. »

Au milieu du IIe siècle la scène est prête pour de grands mouvements historiques. Alexandrie a succédé à Babylone comme capitale d'un monde où Rome a pris la place occupée naguère par la Macédoine. Tandis que la politique et la culture araméenne gagne en surface et en profondeur dans l'Europe occidentale, elle commence à reculer en Orient sous les coups des peuples de l'Extrême-Orient dont les Séleucides ont essuyé les premières attaques, préludes aux grandes invasions turques ou mongoles. Pour l'heure Alexandrie gouverne la Méditerranée et Rome est à son service. Ce qui veut dire que Rome s'arabise. Ne perdons pas de vue qu'en intégrant à son administration la Sicile et la grande Grèce, elle a tout de suite été envahie par un système bancaire, cosmopolite, affairiste, alimenté par les métropoles asiatiques ; système qui a détruit rapidement la pauvre économie rurale de la petite cité pastorale et militaire des premiers âges. Une fois en contact avec les grandes cités de l'Italie méridionale, construites sur des plans rigoureux, riches de monuments, de temples, d'écoles philosophiques et scientifiques de renommée internationale, elle a elle-même

changé de visage. La langue, la civilisation et l'urbanisme romain furent modifiés dans leurs structures intimes. Ensuite, une fois que Rome eut pénétré au cœur de l'Orient profond, lorsqu'elle eut à gérer les affaires de l'Asie mineure, de la Palestine, des principautés séleucides, lorsqu'elle fut initiée aux protocoles et aux secrets impériaux des Ptolémées, elle acquit une dimension encore plus vaste et par là-même s'engloutit dans la marée humaine de l'Orient. La Rome républicaine n'était en effet, autrefois selon l'expression de Juvénal, qu'un « trou de lézard » ; son palais sénatorial était une salle de 25 mètres de long sur 18 mètres de large ; point de tribune, ni de chauffage ; des bancs de bois et une estrade pour le président. La population de la capitale atteignait à peine 50 000 âmes. Les campagnes étaient à peu près vides, les domaines ruraux ne dépassaient guère, selon Caton, 50 à 60 hectares, et quelque 25 hectares pour les vignobles. Le travail des champs se faisait avec des bœufs ou des ânes. Les conseils que donne Caton attestent la pénurie extrême de la main-d'œuvre. Aucune comparaison possible avec les riches exploitations d'Egypte, de Palestine, de Syrie ou de Mésopotamie. Le fermier italien est décrit par Tite-Live labourant quasi nu sous le soleil brûlant « défrichant les cailloux et les rochers du Samnium, buvant au bout du champ un peu de vinaigre et d'eau ; trois maîtres dans la chaumière ; un seul esclave ». Il faut beaucoup d'imagination ou de naïveté pour croire que c'est avec de tels besogneux et une économie limitée à quelques hectares d'épeautre, d'ail et de lupin que Rome est parvenue à la domination universelle. En peu de temps et sitôt que fut établie la liaison entre Urbs et l'Orient nous verrons les spéculateurs pulluler sur le forum, le flot monétaire couler à plein bord, le prêt à usure atteindre et dépasser 50 %. Nous sommes bien renseignés par l'œuvre de Cicéron tant sur les mouvements boursiers que sur la rapidité de fortunes scandaleuses acquises par des familles romaines associées aux banquiers d'Orient. Dans le « pro Flacco », plaidoyer en faveur d'un ancien gouverneur de Syrie, les allusions sont inquiétantes et révèlent com-

bien était redoutable à Rome le pouvoir occulte de certains banquiers orientaux. Des études plus récentes nous apprennent qu'Emilius Lépidus décédé en 152 avant J.-C., demande par testament de ne pas dépasser plus d'un million d'as (285 000 francs) à ses funérailles ; le tribun Drusus avait 900 000 francs de vaisselle d'argent. La fortune de Pompée s'élevait à quelque vingt millions de francs, celle de l'acteur Esope à 6 millions. Les dettes de Jules César approchaient en l'an 62, à la veille de son départ pour la Gaule, de 7 millions ; celles de Marc Antoine de 11 millions. Avec l'Empire les comptes en banque ne firent que croître et embellir ; Pallas, le célèbre affranchi de Claude possédait à son crédit 300 millions de sesterces (60 millions) ; le compagnon de Néron, un certain Narcisse, 400 millions de sesterces (80 millions) (1). Vainement les lois Atilia et Voconia avaient tenté d'endiguer cette énorme spéculation. D'où venait tant d'argent ? Certainement pas des matières premières, de l'industrie ou du travail des Romains. C'était de l'argent qui venait du dehors pour payer des services et offrir aux patriciens un pouvoir d'achat leur permettant d'importer des produits finis en provenance d'Espagne, de Bithynie, de Chine, du Caucase, de Babylonie, d'Arabie, du Soudan, d'Egypte, autant de pays depuis longtemps tenus par les réseaux des banquiers et hommes d'affaires d'Asie dont les familles romaines n'étaient que les commis. Rome fut donc achetée par l'Orient ; ce qui veut dire que sa souveraineté fut plus théorique que réelle. La société romaine avait été transformée en consommatrice de biens et elle n'était plus que cela, car l'afflux de numéraire accompagné d'une inflation vertigineuse avait détruit les classes laborieuses : il n'y eut plus de place à Rome pour les artisans, les ouvriers, les petits industriels ou les commerçants locaux. Quant à l'agriculture elle n'était plus guère pratiquée que par les esclaves. Désormais le blé, le vin, le sel, les cuirs, le bétail et

(1) Ces chiffres, cités par Mommsen dans sa monumentale *Histoire romaine*, sont exprimés en francs or 1900.

même le miel furent importés. Il arriva à Rome ce qui était arrivé à Athènes : toute son économie tomba sous la dépendance étrangère. Ces considérations nous aideraient à mieux comprendre ce que fut vraiment la diplomatie romaine qu'on a trop souvent parée des plumes du paon.

Il n'y eut bientôt plus de différence entre Rome, Alexandrie, Antioche ou Pergame ; on y parlait partout la même langue commune, un grec simplifié superposé à l'araméen ou à l'italique. On portait le même vêtement ; on y prenait ses repas en position couchée ; on y pratiquait les mêmes cultes. Alexandrie donnait le ton à la vie intellectuelle. Malgré les résistances du vieux Caton, survivant anachronique de temps révolus, la cité pastorale de Rémus et Romulus s'était mise à l'heure d'Isis et de Cybèle. Les beaux quartiers de Rome, les forums successifs furent édifiés à l'image des cités d'Egypte ou d'Asie mineure. Tandis que les Grecs avaient retenu de l'architecture orientale la ligne droite des grandes époques, Rome, qui n'était qu'une tard venue, s'inspira plutôt de la mode nouvelle ; elle prit à l'architecture araméenne le goût de la courbe, multipliant voûtes et arceaux de plein cintre. Le dôme devint une caractéristique des monuments publics. On alla même jusqu'à la voûte hémisphérique si typiquement babylonienne. Ces procédés donnèrent une grande ampleur, une grande fantaisie aux constructions romaines jusqu'alors étriquées. Un voyageur parti des bords de l'Euphrate ou des rives du Nil n'était donc point dépaysé en arrivant à Rome. Les demeures particulières étaient calquées sur le modèle traditionnel araméen : une grande cour intérieure décorée d'un péristyle sur lequel débouchaient le grand salon (œcus, du grec oikos) et les chambres. Habiter une cour est une idée qui ne pouvait venir qu'à des peuples vivant sous un ciel sans pluie ; les habitations indigènes de l'Italie du nord étaient, quant à elles, repliées dans leurs murs clos. Un Arabe du XX[e] siècle trouverait certainement à son goût la maison romaine de l'époque des Césars parce qu'elle était araméenne de conception, d'installation et d'ameublement. La présence

de nombreux architectes, maîtres maçons et décorateurs syriens est du reste attestée de bonne heure à Rome. Il serait inexact de dire que les populations italiques bénéficiaient du même luxe et avaient part aux somptueux revenus des Chevaliers et des Patriciens. Non seulement elles en étaient tenues à l'écart, mais devenues inutiles du fait de l'effondrement des valeurs terriennes et de la vanité du travail manuel, elles avaient été dépouillées de toute responsabilité politique puisque le vote était censitaire et réservé aux citoyens pourvus de pièces sonnantes et trébuchantes ; populations en chômage, elles étaient disponibles pour le service militaire où on ne se priva pas de les engager à perpétuité. Qui donc gouvernait Rome ? L'étranger. Une petite classe de notables dorée sur tranches, surabondamment subventionnée par les banquiers asiatiques dont elle faisait le jeu, vivait en circuit fermé, administrait non pas le pays mais quelques départements ministériels qu'elle considérait comme sa propriété personnelle. Nous n'aurions pas de mal à trouver dans notre histoire contemporaine des modèles tout à fait comparables. Aussi de graves crises sociales ne cesseront-elles de secouer le monde romain mais sans en atteindre jamais le cœur, puisque ce cœur était ailleurs, dispersé entre les mains des sociétés anonymes de l'Orient. La tentative agraire des Gracques, étouffée dans l'œuf, était tellement contraire au système financier établi qu'elle eût été, de toutes façons, condamnée sans appel, même si ses auteurs n'avaient pas été assassinés. Rome restait soumise à la politique de sociétés commerciales et financières que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de sociétés multinationales ; Palestiniens, Egyptiens, Phrygiens, Grecs, Libyens ou Siciliens en détenaient la puissante organisation. Les démarches apparentes de la politique romaine telles qu'elles sont exposées dans nos livres de classe ne sont que le reflet de décisions prises ailleurs et à des fins différentes de celles qu'on prétend. En tous cas Rome vit, pense et œuvre, le visage tourné vers l'Orient, éclairé par l'Orient et attiré par lui. Scandalisés d'une telle trahison des valeurs ances-

trales certains écrivains impériaux n'ont pas manqué de vitupérer la nouvelle mode. « Le petit maître, écrit Martial, est un homme qui fredonne entre les dents des chansons d'Egypte ou d'Espagne. » Juvénal fulmine contre les prêtres de Cybèle coiffés du bonnet phrygien et régnant sur Rome ; il dénonce « les Juifs qui vendent des sottises », les haruspices venus d'Arménie, les sorciers chaldéens ; il plaint « les pauvres bougres qui courent consulter l'oracle aux Pyramides du Cirque (?) » ; il se gausse des voyages organisés en Orient, des pèlerinages en direction de l'Egypte, des temples de Memphis et de Jupiter Amon ; il raille ceux qui en rapportent des talismans ou de l'eau bénite.

On s'aperçoit à l'occasion de conflits majeurs qui mèneront à la fondation du régime impérial qu'il s'agit bien davantage de guerres civiles que de guerres étrangères. Il est en effet remarquable que Rome ne gagna jamais de grandes guerres extérieures puisqu'elle n'en livra vraiment aucune sinon fort tardivement et celles-là, elle les perdit. Mais durant fort longtemps l'histoire ne nous signale nulle part ni en Orient, ni en Libye, ni même en Gaule de résistance nationale à ce qu'on a faussement appelé la conquête romaine. Parlons d'abord de la guerre de Jugurtha, héritier de Massinissa et régnant sur le royaume de Numidie. La lecture du récit qu'en fait Salluste est édifiante. Nous y apprenons que Rome était partagée en deux camps à la solde l'un de Jugurtha, l'autre du prince Gauda et du roi du Maroc Bocchus ; car il s'agissait bien d'une guerre locale et de l'ambition du marocain Bocchus, désireux de s'étendre en direction de l'est aux détriments de Jugurtha. Il est bien précisé dans le texte de Salluste que Marius et son lieutenant Sylla durant les opérations « prenaient les ordres de Bocchus » ; les armées romaines étaient donc utilisées comme des éléments mercenaires et leurs chefs, Salluste l'avoue sans pudeur, combattaient pour gagner de l'argent à des fins électorales ; de sorte que les princes étrangers, en l'occurrence Bocchus et Jugurtha, prenaient une part active à la vie politique intérieure de Rome. La guerre d'Afrique du

nord se termina, nous le savons, par l'échec de Jugurtha et par l'extension du royaume des Maures. Mais elle comportait aussi une autre conclusion et celle-là seulement intéressait notre narrateur Salluste : le prestige et l'argent acquis par Marius le portèrent à la plus haute magistrature ; voici en effet les dernières lignes du « bellum jugurthinum » : « Dès qu'on apprit à Rome la fin de la guerre de Numidie et la capture de Jugurtha, Marius quoiqu'absent, fut fait Consul et on lui attribua la province de Gaule. Ensuite aux calendes de janvier, il eut la grande gloire du triomphe consulaire. La fortune et l'espoir de l'Etat résidaient alors en lui ». L'or et l'argent africain avaient concouru à ce bonheur. Un bonheur qui menait à quoi ? A l'Asie, terme suprême de l'espoir, fin dernière de tout Romain qui se respecte. Gagner la considération de l'Asie, s'y faire envoyer pour avoir accès aux sources et aux splendeurs de la civilisation, être reçu dans les voluptueuses cours orientales, avoir part au savoir humain et divin, voilà le rêve. Mais comme on ne prête qu'aux riches et l'Asie n'étant promise qu'à ceux qui se signalaient par leur gloire et leur crédit financier, il fallait par tous les moyens les acquérir avant de prendre le chemin de la Terre promise. Que fit Marius sitôt sa situation assise par l'argent de Bocchus et sa victoire militaire ? Il partit pour l'Asie. Que fit son lieutenant Sylla associé à sa bonne fortune ? Il partit pour l'Asie. Pourquoi Jules César entreprit-il l'expédition des Gaules ? Pour mériter l'Asie. Et ainsi de suite ; pas un seul consul, dictateur ou empereur romain n'échappera à l'obligation de cet acte d'allégeance, jusqu'au jour où Rome s'y établira définitivement, tel un fleuve qui aurait, pour ainsi dire, regagné sa source.

La course à l'Orient allait devenir dramatique entre Pompée et César, toujours à l'intérieur de l'étroite alliance entre Rome et l'Egypte contre les Séleucides. Les ambitions de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui réussit un moment à s'emparer de l'Asie mineure et à débarquer en Grèce, inquiétèrent d'autant plus les Ptolémées que les Séleucides s'apprêtaient à lui prêter main forte. Ils inter-

vinrent. A leurs côtés Pompée prit part aux combats sans jouer de rôle déterminant puisqu'en l'an 63 Mithridate dut s'enfuir et se suicider non pas à la suite d'une défaite militaire mais parce que son fils Pharnace, en rébellion contre lui, avait pris la tête de l'armée. Sous les phrases pompeuses du *pro lege Manilia* et du *pro Murena* où Ciceron plaide en faveur des Pompéiens, se lit une aventure des plus dérisoires. Le plus clair de l'équipée de Pompée fut de lui procurer l'argent et la gloire grâce à quoi il entra dans le premier triumvirat aux côtés de César et de Crassus, en l'an 60. Il eut droit au titre d'Asiaticus. Mais César aussi songeait à l'Egypte et dès l'année 65, alors qu'il n'était encore qu'édile curule il s'était proposé pour une mission extraordinaire auprès de la cour des Ptolémées. Ecarté, il avait vu Pompée partir en Orient à sa place. A présent il voulait conquérir au plus tôt le prestige et les sesterces capables de faire de lui un interlocuteur digne de l'Asie. Il partit donc pour la Gaule en 59 et en acheva « la conquête » en 51 ; avec une poignée d'hommes et à la faveur de l'éternel miracle romain. On ne fera croire à personne que César y tint le rôle qu'il prétend. Une lecture attentive du *Bellum gallicum* nous apprend qu'il ne fut que le mercenaire des Eduens vrais maîtres des Gaules et artisans de l'unification. Plaidoyer électoral autant que mensonge épique tout à fait à la mesure de l'époque, la « guerre des Gaules » permit à César de rentrer à Rome avec l'auréole du vainqueur et pourvu de richesses substantielles, prêt pour la grande opération orientale. S'étant assuré la bienveillance de Ptolémée, il se lance à la poursuite de Pompée et des siens, les bat à la bataille de Pharsale en Thessalie. Son adversaire gagne par mer Lesbos et les rivages de Cilicie, d'où il passe en Egypte. Malheureusement pour lui les émissaires de César l'y ont précédé ; à peine débarqué il est décapité sur ordre du pharaon par une troupe de soldats qui comptent des Romains parmi eux. César, en hommage à ses divins ancêtres, fait un pèlerinage sur les ruines de Troie avant de prendre à son tour la route du « royaume de Pharos » expression par laquelle le poète Lucain dési-

gne l'Egypte. Il descend dans le caveau d'Alexandre et s'incline devant sa dépouille. Princièrement reçu au palais pharaonique, il épouse Cléopâtre, sœur du roi, et s'attarde près de dix mois dans le pays, se faisant initier à la géographie, à l'astronomie, aux sciences occultes, s'y préparant au métier de roi ; les grands prêtres lui donnent leur bénédiction et la dynastie ptolémaïque paraît disposée à voir en ce rude condottiere un vassal de choix, à la condition qu'il s'engage dans la guerre totale contre les Séleucides. C'est ainsi qu'au cours de l'année 47 est établi à Alexandrie entre César et l'Etat-major égyptien un plan de bataille méticuleux en vue de s'assurer le contrôle de l'Empire d'Alexandre, de l'Atlantique à l'Indus. Une fois l'accord conclu, César aurait pu rentrer directement à Rome ; il préfère y envoyer d'abord Cléopâtre enceinte de ses œuvres, tandis que lui-même prend la route de la Libye, de la Tunisie et de l'Espagne, accompagné par la flotte égyptienne, détruisant au passage les restes de l'armée pompéienne à Thapsos et à Munda. Quand il est enfin de retour à Rome en 45, il a l'allure, l'autorité et les arrière-pensées d'un prince d'Orient. Grand pontife, consul, tribun, en possession de l'imperium il est le 15 février 44 élu dictateur à vie. Il fait état de ses origines divines, s'entoure d'un protocole identique à celui d'Alexandrie. Les banquiers égyptiens lui ouvrent des crédits illimités. Suétone prétend qu'il aurait reçu directement de Ptolémée la somme de 6 000 talents (le talent vaut quelque 5 500 francs or). Pour la première fois dans l'histoire romaine les ateliers frappent de la monnaie d'or, le nummus aureus. Parler dans ces conditions d'indépendance romaine et à plus forte raison de souveraineté de Rome sur l'Egypte est une formule aussi paradoxale qu'ironique. Le bruit courut que non seulement César allait prendre le titre de roi mais encore que la capitale de la République romaine serait transférée en Orient, thèse d'autant plus plausible que César vient d'avoir un fils de Cléopâtre et qu'il vit maritalement avec elle, aux yeux de tous. Au début de l'année 44, il s'apprête à tenir ses engagements et à débarrasser l'Orient des

Séleucides en attaquant par le nord, tandis que les Egyptiens attaqueraient par le sud ; il a mobilisé quelque 100 000 hommes (en pleine crise de chômage, l'Italie et la Grèce ruinées par l'économie bancaire de l'Orient sont devenues d'inépuisables réservoirs de soldats), s'est assuré l'alliance de l'Asie mineure, du Pont, de l'Arménie, qui ont mobilisé de leur côté. Descendant par le Danube, la Thrace, l'Anatolie, le Haut Tigre, César devait faire sa jonction avec les régiments syro-égyptiens. C'en était fait de l'Empire Séleucide, si le 15 mars 44 une conjuration conduite par Brutus n'avait assassiné César. Le commentaire de Jérôme Carcopino est éclairant « du même coup Brutus a étouffé la guerre et ruiné le grand dessein de César, comme dans les temps modernes, le couteau de Ravaillac a coupé court aux intentions d'Henri IV d'ouvrir, dès 1610, les hostilités contre l'empereur germanique » (1). Comme le meurtre de César avait été précédé d'une révolte en Syrie, révolte à laquelle s'associèrent d'anciens officiers pompéiens au service des Séleucides, on peut se demander si ces derniers ne furent pas les instigateurs du complot de Brutus. Parée des prestiges de la fable, la vie de Jules César, telle qu'elle nous est parvenue, telle qu'elle a été de siècle en siècle sublimée par notre manie des « grands hommes », a perdu tout caractère d'authenticité. En réalité la vie de César, pas plus que sa mort n'était guère en mesure de modifier les événements qu'entraînait la fatalité de l'économie, de la géopolitique et du développement culturel de l'Orient. Octave Auguste, héritier et fils adoptif de César, était conduit par les mêmes impératifs vers l'Egypte et vers Cléopâtre qu'il avait eu l'occasion de rencontrer maintes fois à Rome, dans les appartements de son père.

On a romancé à plaisir et de façon manichéenne le conflit politique entre Antoine lieutenant de César et Octave son héritier ; le premier est présenté sous les traits d'un soudard débauché et adonné à la luxure, le

(1) *Profils de Conquérants,* Flammarion, 1961, p. 306.

second est paré des vertus cardinales dignes de l'autorité impériale. Pour faire bonne mesure on a coloré le tout d'une aventure galante où Cléopâtre tient le rôle équivoque d'une prostituée de choix. Tout cela n'est que de la mauvaise littérature. En fait, la compétition qui avait mis aux prises Pompée et César dans la course à l'Orient, se renouvela, à la mort de ce dernier entre Octave et Antoine. Ne nous égarons pas dans les détails sanglants de la guerre de Modène, des luttes partisanes où trempèrent Ciceron, Lépide et tant d'autres. Ce ne sont là que des accidents de la petite histoire. Le grand jeu était en Orient. Là s'enfuirent en effet les conjurés Brutus et Cassius ; ils y levèrent des troupes nombreuses sur le territoire des Antigonides et des Séleucides, c'est-à-dire en Grèce et en Macédoine. Opération qui exigea des sommes considérables que seuls auraient pu avancer les royaumes de Pergame, d'Alexandrie et d'Antioche ; or les deux premiers étaient les alliés des partisans de César (Cléopâtre et son fils étaient toujours à Rome), c'est donc Antioche qui prit à sa charge les frais de solde et d'entretien de l'armée « pompéienne » conduite par Brutus et Cassius. Les deux infortunés furent tués à la bataille de Philippes, en Macédoine, en l'an 42 sous les coups des Césariens. Les deux vainqueurs, Antoine et Octave, se partagèrent les rôles. Les Egyptiens prirent Antoine chez eux, l'installèrent à la cour où durant cinq ans il fut une sorte d'intendant militaire, parcourant l'Orient ptolémaïque, vêtu à l'orientale, faisant ses dévotions à Isis et Osiris. Cléopâtre, quant à elle, régnait. Antoine fut-il un de ses amants ? Eut-elle avec lui des enfants ? C'est possible mais de telles confidences sur la vie privée de la reine n'expliquent en rien la politique d'une époque. En héritier désigné par son père César, il est certain qu'Octave ne voyait pas de gaîté de cœur Antoine s'enrichir en Orient et s'apprêter peut-être à y ceindre le diadème : dans les hautes dynasties égyptiennes n'avait-on pas vu à maintes reprises un chef d'armée ou un mercenaire de la garde se hisser jusqu'au trône pharaonique ? De son côté Cléopâtre avait été mécontente qu'Antoine eût

enfreint ses instructions au cours de ses missions en Palestine et en Syrie. Flavius Josèphe le raconte sans détours. Pris dans les intrigues menées par les Arsacides, les Séleucides, les Arméniens, les cités palestiniennes, Antoine alla-t-il jusqu'à comploter contre la Reine ? Il est sûr en tous cas qu'Octave ne vint en Egypte qu'à l'appel des Egyptiens eux-mêmes. Dans la célèbre « inscription d'Ancyre » gravée sur les murs d'un temple dans l'ancienne Galatie, en Asie mineure, on peut lire le récit de la vie d'Octave par lui-même ; il y est parlé non pas d'une guerre contre l'Egypte, ce qui aurait été la formule courante, mais de la « guerre d'Actium » sans plus de précision. Les conditions mêmes dans lesquelles la bataille d'Actium s'est déroulée sont des plus équivoques ; la flotte égyptienne était sans contestation maîtresse de la Méditerranée, la flotte romaine ne comptait guère. Y eut-il même un combat ? Il ne semble pas puisque tous les chroniqueurs sont unanimes à dire que les navires égyptiens, abandonnant Antoine, firent voile vers le sud. Ils répètent aussi, avec ensemble, que Cléopâtre attendait l'arrivée d'Octave, qu'elle refusa de recevoir Antoine qui revenait blessé de cette fausse bataille. Dans le récit piquant de Velleius Paterculus nous voyons le combat cesser faute de combattants et Octave se demander pour qui et avec qui luttent encore ses soldats (*pro quo et cum quo pugnarent*). Débarqué à Alexandrie, le fils adoptif de César fut accueilli, tout comme l'avait été avant lui Alexandre, non seulement en ami mais en héritier de la couronne. Dépositaire des projets orientaux de son père et de la consécration que ce dernier avait reçu des Grands Prêtres et de la Reine elle-même, il était tout désigné pour prendre la suite des Ptolémées. Qu'il fût un étranger ne gênait en rien les Grands Prêtres, protecteurs réels de la monarchie ; d'abord parce que la nationalité d'un homme avait à l'époque une valeur extrêmement relative (tout comme elle était relative sous l'ancienne monarchie française qui pouvait parfaitement échoir à un prince italien ou espagnol) ; ensuite parce

qu'Octave ne faisait que succéder aux Ptolémées, eux-mêmes d'origine étrangère ; et parce que les banques, l'économie et le commerce égyptiens dominaient de si haut la politique du moment qu'un pharaon, quel qu'il fût, tenait une place plus symbolique que tyrannique ; enfin parce que tout chef d'Etat égyptien n'était que le porte-parole de la divinité d'Egypte, patronne et vraie souveraine du ciel et de la terre. Grain de poussière dans la main de l'Eternel, Octave fut donc admis à régner sur l'Egypte, sans que rien fût modifié à la vie du peuple. Dans quelles conditions mourut Cléopâtre ? Pourquoi sa flotte et son armée l'abandonnèrent-elles à son sort ? Questions sans réponse. Les historiens classiques parlent « d'annexion » de l'Egypte à l'Empire romain. C'est une erreur. L'Egypte fut attribuée personnellement à Octave; l'accès en fut interdit aux sénateurs et aux administrateurs. Le pays demeurait « domaine du Dieu » ; Octave y était adoré nullement comme romain, mais bien comme figure du Dieu, coiffé du pschent, enclos de formules hiéroglyphiques, vénéré du titre de « Roi de haute et de basse Egypte, fils de Râ, porteur des Diadèmes ». Les temples de Dendérah, Philae, Assouan, Thèbes, portent son cartouche et ses emblèmes hiératiques.

Ce culte impérial Octave le transporta à Rome. La ville d'Enée devint une image de l'Egypte non seulement dans sa culture et dans sa religion mais aussi dans sa constitution politique. L'Empire romain fondé par Octave n'est point l'aboutissement de l'évolution intérieure de la république de Cicéron et de Caton ; il est d'inspiration égyptienne, de nature pharaonique, sans rapport avec les coutumes rurales indigènes. A partir d'Octave est établie en effet la monarchie de droit divin : l'empereur s'appelle César, fils de Dieu, prince du Sénat, Auguste (c'est-à-dire Sacré) ; il est chef des armées, consul, tribun du peuple à perpétuité ; honoré sur les autels de son vivant, il est, après sa mort, porté officiellement au rang des dieux par le décret sénatorial de l'apothéose. Un caractère mystique est imprimé à l'ancienne religion ; les superstitions

populaires sont frappées d'interdiction, tandis que les prêtres asiatiques et égyptiens, protégés par l'Empereur, interviennent dans l'enseignement sacerdotal. Le christianisme trouvera vite à Rome un climat et une mentalité disposés à l'accueillir au même titre qu'Orphée, Isis, Mithra, Baal ou Jéhovah. Lorsque Jésus naquit à Bethléem, les temps étaient propices à faire de Rome une cité accueillante à sa prédication. Possession égyptienne, la Palestine relevait de l'autorité d'Auguste et c'est à sa demande qu'il fut procédé au recensement général de la population, tel que les scribes pharaoniques avaient coutume de le faire ; recensement rappelé par les Evangiles pour déterminer la généalogie de Jésus et les conditions exceptionnelles de sa mise au monde. Sujet égyptien, soumis à l'autorité d'Auguste puis de Tibère, Jésus, sans être pour autant romain, était soumis à la loi d'un pharaon romain. Ce qui expliqua la place tout à fait exceptionnelle que fut appelée à tenir la ville des Césars dans le gouvernement de l'église chrétienne, en tant que détentrice de la souveraineté égyptienne. Le pouvoir de Rome n'était en effet romain que de nom et occidental par la seule géographie. Ce caractère équivoque, bien qu'il soit à nos yeux indéniable dès l'entrée en scène de César et de son fils Auguste, n'en était pas moins discernable longtemps auparavant. L'œuvre de Virgile, asiatique d'esprit et de facture, éclaire les cheminements obscurs d'une politique dont les effets n'ont pas cessé de commander bien des démarches de la société moderne. Reconnaissons, en revanche, que les historiens romains, de Tite Live à Tacite et Flavius Josèphe, ne nous ont guère aidés dans notre analyse. Les textes qu'ils nous offrent ne sont qu'une apologie sans nuances de Rome, tous les autres peuples figurant comme des vaincus attachés au char des impérators : Lusitanien, Gaulois, Dalmates, Grecs, Libyens, Egyptiens, Syriens, Ciliciens, Ephésiens, etc., etc., c'est beaucoup ; beaucoup trop. Comment ne pas regretter l'absence d'un Thucydide romain ? Comment ne pas déplorer les énormités, les mensonges ou les ignorances de Tite Live, Sué-

tone, Tacite et de tant d'autres ? S'agit-il d'un nationalisme outrancier ? C'est peu probable étant donné que l'époque ne s'y prêtait guère ; projeter dans le passé cet « amour de la patrie » somme toute assez récent en Europe, serait de la prosopopée. Bien des hypothèses viennent à l'esprit sur le parti pris des commentateurs latins, parti pris qui, par extraordinaire, va toujours dans le même sens : celui d'une Rome universelle, divine, irréprochable et siège de toutes les vertus, alors que tout démontre le contraire. L'explication réside peut-être dans le fait que la totalité des manuscrits grecs ou latins sont des reproductions récentes et non des originaux. Ces copies, de la main de moines ou d'ecclésiastiques chrétiens, ont vu le jour dans des monastères et des universités dépendantes de l'Empire byzantin où, depuis Constantin, le christianisme était religion d'Etat et la « romanité » un dogme établi. Ni les Orphistes, ni les Osiriens, ni les Dionysiens, ni les Juifs, ni d'autres n'ont bénéficié des privilèges universitaires dont l'Etat byzantin et ses successeurs ont donné le monopole à l'église chrétienne. En Occident ce monopole a duré quelque deux mille ans. En Orient l'Etat musulman, dans sa tolérance, n'a pas cru devoir soumettre à la critique le résultat des enquêtes historiques de Byzance, favorisant ainsi la diffusion de documents grecs et latins dont rien, pourtant, ne garantissait l'authenticité. De sorte que nous n'avons plus sous les yeux que des textes arrangés, corrigés, interprétés par des autorités laïques ou religieuses intéressées au premier chef à dévier la vérité selon leur orthodoxie. La somme de travail de compilation et d'écriture réalisée dans les couvents au cours des siècles est prodigieuse ; mais elle est aussi d'autant plus inquiétante que ce travail s'est accompli à la source même de tous nos documents. L'empereur Julien, dit l'Apostat, avait dénoncé avec vigueur la mainmise du Christianisme sur les documents anciens, mais ses fureurs furent vaines et son règne éphémère. Il s'ensuit que les seuls documents sûrs que nous possédions de l'antiquité sont les monuments, les

inscriptions gravées dans la pierre ou les cunéiformes tracés dans l'argile. Ceux-là ont échappé en partie au zèle des « adaptateurs » de l'histoire. En partie seulement car beaucoup de monuments ont été détruits, des bibliothèques entières de cunéiformes ont disparu, notamment lors du pillage du célèbre Musée d'Alexandrie. Si nous voulions faire preuve de volonté résolument scientifique, si nous désirions écarter l'équivoque, nous ne devrions étayer nos thèses historiques que du seul document gravé. Prenons l'exemple des manuscrits de la Guerre des Gaules ; on n'en compte pas moins de cinquante aux mains de l'église : 33 à la bibliothèque du Vatican, 17 à Florence ; les deux plus anciens remontent seulement au IX[e] siècle. Interpolations, amalgames, erreurs géographiques difficilement explicables, formules étranges sentant la traduction, fourmillent et déroutent. Nous avons le nom d'au moins deux correcteurs du texte césarien ; ils vivaient au VI[e] siècle de notre ère ; ils étaient hommes d'église : J.C. Constantinus et F.L. Firminus Lupicinus, neveu de l'évêque de Pavie, Ennodius. César lui-même a-t-il dicté lui-même ou rédigé de sa main le *Bellum Gallicum* ? Nous n'en savons rigoureusement rien. Déjà, à l'époque de César, son ami Pollion trouvait le récit suspect ; la correspondance de Cicéron exprime les mêmes réserves ; Suétone parle de scandale. Si donc le récit original, que nous ne connaissons pas, était suspect et probablement d'un autre auteur que César, combien l'est davantage le texte qui nous est parvenu à travers l'ignorance, l'adaptation, l'invention ou la trahison des copistes ou des grammairiens ? Et encore le Bellum Gallicum est-il un des moins discutés. Il est des manuscrits d'un même ouvrage qui se contredisent par de telles scolies et variantes que, faute d'une recomposition complète, ils sont inintelligibles. Toute étude de l'antiquité qui ne réserverait pas une très large place au scepticisme serait non seulement erronée mais dangereuse, car elle engagerait la pensée dans des voies arbitraires.

Avec César Auguste s'achève donc l'intégration de

Rome à l'Orient. Les frontières de ce que nous appelons l'Empire romain coïncident avec celles de l'empire ptolémaïque ; les Séleucides sont réduits aux provinces syriennes ; les Parthes sous la dynastie arsacide campent sur l'Euphrate et étendent leur pouvoir jusqu'à l'Indus. Ce sont eux qui finiront par entraîner la politique méditerranéenne de plus en plus loin vers l'est, donnant ainsi à l'Asie une victoire durable.

L'historien Trogue Pompée, lui-même asiatique, qui rédigeait ses Chroniques à l'époque de César, nous raconte dans les 41ᵉ et 42ᵉ livres de son *Histoire universelle*, résumée au IIᵉ siècle de notre ère par Justin, comment les Parthes étaient devenus une puissance « mondiale ». Leur capitale Ctésiphon, édifiée sur la rive gauche du Tigre, face à Séleucie, était célèbre par ses richesses. Tant que les Séleucides avaient été puissants, les Parthes arsacides, tout en leur faisant la guerre, ne manquaient pas d'entretenir avec eux des relations sans haine et avec les populations dites « grecques » des rapports de bonne compagnie ; les arsacides allaient jusqu'à se dire « philhellènes », pratiquant la langue grecque et frappant leur monnaie à la grecque. Il en alla tout autrement avec l'installation en Palestine de la puissance romano-égyptienne, une fois les Séleucides réduits à la portion congrue de la Syrie septentrionale. Car les Arsacides n'avaient refoulé les Séleucides que pour établir leur propre souveraineté et non pour la voir une fois encore disputée par des nouveaux venus. Contre l'Egypte et ses alliés romains ils entreprirent aussitôt une guerre qui ne devait plus finir. Ils la menèrent tout le long de l'Euphrate mais aussi en Palestine méridionale pour prendre à revers les positions syriennes et menacer directement les liaisons commerciales et stratégiques entre l'Egypte, Gaza et la route d'Aden. Commencée sous le règne de Tibère et poursuivie par Caligula, Claude et Néron, cette guerre finit par amener la chute de la dynastie césarienne, portant au pouvoir le commandant en chef en Palestine : Vespasien, fondateur de la famille des Fla-

viens. Il avait été envoyé là par Néron non pas « seulement pour châtier la révolte des Juifs mais pour maintenir dans le devoir le reste de l'Orient » (1) ; à ses côtés combattait son fils Titus qui venait d'Alexandrie et avait reçu du gouvernement égyptien des troupes, des subsides et des directives. On a répandu tant d'erreurs sur cette prétendue « guerre juive » qu'une mise au point est nécessaire. Il s'agit d'une guerre parthe, conduite par les autorités de Ctésiphon, dans le but de délivrer la Syrie de la domination abhorrée de Rome. Elles étaient parvenues à s'assurer l'alliance de quelques riches cités de la Palestine méridionale, les unes effectivement juives comme Jérusalem, les autres samaritaines ou « indigènes » (selon la curieuse expression de Flavius Josèphe) telle Tarichée. Les Arabes iduméens de la Jordanie méridionale, constituaient par exemple « la grande majorité des forces de Simon et Jean, capitaines juifs ». Des officiers arsacides commandaient les régiments engagés contre les Romains : Monobase, Sénèba, Niger, Peraïte, Tlass. Titus ne manquera pas de reprocher à la communauté juive de « s'entendre avec les gens de l'Euphrate ». De fait les Palestiniens complices des Arsacides ne combattaient pas seulement sur terre ; les navires du port de Joffé s'attaquaient aux flottes marchandes d'Egypte et de Syrie. Les rois de Commagène et d'Arménie, gagnés aux Arsacides inquiétaient aussi les Romains sur leurs arrières. Le siège de Jérusalem conduit par Titus après le départ de son père pour Rome, faisait donc partie d'un jeu stratégique s'étendant à tous les territoires à l'est du Sinaï ; jeu très périlleux pour le commandement romain qui, selon Flavius Josèphe, dut dégarnir le front de l'Euphrate pour envoyer des renforts à Ascalon, Joffé, Jérusalem, Tarichée et ailleurs. Antioche faillit tomber ainsi aux mains des Arsacides. Le désastre eût été irréparable. Voilà qui explique suffisamment et l'acharne-

(1) Flavius Josèphe, Livre III, Chap. I, « La guerre des Juifs contre les Romains ».

ment mis des deux côtés et le soulagement qui salua la prise de Jérusalem par Titus en septembre 70, en Egypte surtout. C'est en Egypte que Titus envoya la plupart de ses prisonniers. C'est l'Egypte qui accueillit triomphalement l'empereur Vespasien venu tout exprès. Contre la communauté juive le ressentiment de l'Egypte fut d'autant plus acerbe que durant des siècles leurs rapports avaient été excellents. Les représailles ne tardèrent pas, mais elles ne frappèrent pas la communauté entière ; loin de là. Seuls s'étaient engagés aux côtés des Arsacides les gens de condition modeste ; les classes instruites et aisées, financièrement associées aux notables d'Antioche et d'Alexandrie, étaient demeurées fidèles. Flavius Josèphe en est lui-même un exemple. Dans les régiments romains s'étaient enrôlés beaucoup de Palestiniens de toute confession. La colère de l'Egypte s'abattit donc sur le petit peuple et quelques meneurs accusés de trahison. A Alexandrie la synagogue, construite depuis 343 ans sous les Ptolémées, fut fermée sur l'ordre de Vespasien. A Cyrène Juifs et « Grecs » se battirent dans les rues, incendiant des quartiers entiers. Mais ni les représailles, ni la chute de Jérusalem, Ascalon, Tarichée, ni la présence d'une importante force de police militaire n'établirent la paix dans une Palestine parcourue par les agents arsacides et d'autant plus menacée que l'ampleur du commerce sino-indien commandait impérieusement pour Ctésiphon des débouchés sur la Méditerranée.

La guerre reprit de plus belle avec la dynastie des Antonins ; l'Arménie et la Palestine en furent à nouveau les foyers principaux. L'empereur Trajan après avoir fait assassiner traîtreusement le roi d'Arménie, entre en Mésopotamie, s'empare de Ctésiphon et descend le cours du Tigre jusqu'au golfe. Mais ses lignes de communications sont coupées ; après une campagne de trois ans, il doit battre précipitamment en retraite et meurt d'épuisement à Sélinonte en Cilicie, en l'an 117. Même drame avec son successeur Hadrien ; la Syrie et Jérusalem se révoltent. Dion Cassius, l'historiographe de cette période,

narre l'occupation par les prêtres Eléazar et Simon de la cité de Jérusalem nommée Aelia Capitolina par un décret d'Hadrien ; en 134 la ville est reprise par les Romains, sans qu'ils parviennent pour autant à la détourner de la voie arsacide. Preuve évidente de la précarité en cette région du pouvoir d'Alexandrie et de Rome, de l'influence de plus en plus pressante du monde asiatique. Marc Aurèle à son tour repart en guerre contre Vologasas IV qui a envahi l'Arménie et soulevé la Syrie, la conquérant à moitié grâce à l'audace d'officiers de la tribu sassanide. Décidément Romains et Egyptiens, découragés, s'estiment impuissants à tenir des territoires si proches de l'ennemi et des populations si peu disposées à leur favoriser la tâche. Une nouvelle politique se dessine, tentant de confier à la Syrie elle-même l'autorité politique et militaire ; comme si on regrettait d'avoir abattu la puissance séleucide dont la présence était une protection. La nécessité d'une politique syrienne indépendante de la politique égyptienne se fait sentir. C'est donc à un gouverneur syrien, Avidius Cassius, que sont confiées les responsabilités civiles et militaires ; repoussant les Parthes, Cassius lance ses troupes à l'assaut de Ctésiphon et de Séleucie ; ses ambitions paraissent d'envergure. Certains prétendent qu'il avait pour maîtresse la propre femme de l'empereur Marc Aurèle, une Arabe préoccupée de rétablir la grandeur séleucide. Malheureusement pour elle, Cassius fut assassiné. L'idée n'en avait pas moins fait son chemin. Sous le poids de l'Asie centrale et des Parthes, la Syrie et les pays à l'est du Sinaï gagnent en importance politique.

Avec Septime Sévère arrive à la magistrature suprême, en 193, une dynastie arabe. L'empereur lui-même est un Libyen de Leptis Magna. Son épouse, Julia Domna, est fille de Bassi, prêtre du soleil à Emèse, cité sur laquelle est bâtie la ville moderne de Homs. Il y avait là un temple dédié au soleil et le trésor en était une pierre noire, semblable à celle du sanctuaire de la Mekke et procédant du même culte arabique de la Lumière noire ; un puits

sacré y symbolisait l'eau de Vie. Par la suite une église chrétienne puis une mosquée devaient perpétuer sur le même emplacement la tradition sacrée. Sur les anciennes monnaies syriennes la Pierre Noire, de forme triangulaire, est figurée avec l'aigle, autre symbole de la haute Lumière des espaces célestes. Remettre le pouvoir à la dynastie sacerdotale d'Emèse qui règnera de 193 à 235 avec Septime Sévère, ses deux fils et ses deux petits neveux, est une tentative manifeste de transporter d'Egypte en Syrie la capitale de l'initiation impériale. Elle indique suffisamment que le centre de gravité du monde nouveau glissait davantage encore vers l'Orient. Un signe est à retenir : les princes émésiens n'habiteront guère Rome ; ils partageront leur temps entre la Libye, la Syrie, l'Egypte et il faut admettre qu'ils maintinrent la paix avec leurs voisins arsacides en donnant à leur administration un caractère nettement universaliste et arabe. Avec eux des Egyptiens entrèrent au Sénat ; Caracalla, par son célèbre édit de 217, accorda la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire, supprimant ainsi définitivement les frontières entre l'Orient et l'Occident, les ethnies et les confessions ; son cousin Bassi El Gabal (Héliogabale), grand prêtre du soleil, plaça la Pierre Noire à Rome, dans un temple construit pour elle sur le Palatin. Son successeur Alexandre Sévère, élevé à Antioche par le grand théologien chrétien Origène, adorait une sainte Trinité comprenant Abraham, Orphée et Jésus. Son règne, de 222 à 235, fut le chant du cygne du système politique égypto-européen et l'annonce du retour de l'Asie babylonienne sur la scène de l'histoire. Retour qu'avait pressenti Septime Sévère et les derniers Arsacides. Ce n'est pas par sentiment que les empereurs arabes s'étaient peu à peu détachés de l'Egypte pour placer l'empire romain sous le signe du soleil arabique d'Emèse ; c'est parce que les Arsacides, emportés par le renouveau zoroastrien et médique, avaient remis en honneur l'antique religion élamite et la langue des Perses, tandis qu'aux confins de l'Inde naissait le sans-

crit. Le prophète zoroastrien Manès appelait à nouveau à l'adoration d'un dieu unique Ahura, sans temple ni image, face au démon Agra-Mainyous ou Ahriman. En l'an 226 se produit l'événement capital : renversant la dynastie Arsacide, encore trop imbue d'affection pour l'Occident romano-égyptien, le sassanide Ardaschir, fils de Sassan, s'empare de Ctésiphon mettant un terme à 470 ans d'histoire parthe. Il se proclame aussitôt l'ennemi des Grecs et des Romains et exige l'héritage des grands Achéménides Cyrus et Darius. Estimant insuffisant le rapprochement religieux décidé par les descendants de Septime Sévère, il les tient pour des usurpateurs et part en guerre contre Alexandre Sévère avant de le faire assassiner. Cette fois commence l'agonie de l'empire romain classique. L'acharnement que mettent les Sassanides à le combattre s'exprime de façon eschatologique dans d'anciens textes réadaptés pour la circonstance, telle la fameuse Apocalypse d'Hystaspe annonçant la résurrection de l'Orient et la mort de Rome. Toutes les forces matérielles et spirituelles sont jetées dans « la bataille du destin ». Une religion d'Etat rigoureuse est, pour la première fois, établie à Ctésiphon. Le prophète Manès avait commencé son ardente prédication en 241, le jour même du couronnement de Sapor Ier, successeur d'Ardaschir. Se vantant d'avoir rédigé de sa propre main les Livres saints du Dieu unique, il se réclame de trois prédécesseurs : Bouddha, Zarathoustra et Jésus. Plus de traces d'Abraham, d'Orphée, d'Isis ou de Moïse. Modifiant et vocalisant l'araméen, utilisant le grec comme élément phonétique, il entreprend la modification de la pensée religieuse à partir d'un alphabet nouveau. Condamné pour hérésie, décapité, écorché et pendu à la porte de Ctésiphon, il n'en demeure pas moins le premier pontife de l'Eglise sassanide qui achève de mettre en ordre le livre sacré de l'Avesta en alphabet zend, avec la détermination de livrer la guerre sainte aux Juifs, aux Chrétiens, aux écoles d'Isis, d'Orphée et autres qui utilisaient, quant à elles, tantôt le grec tantôt l'araméen. Les Juifs

ripostèrent, s'inventant une langue sacrée issue de l'araméen, tandis que le christianisme s'en tenait au grec et entreprenait la collation de la tradition évangélique et homologuait le texte grec des Septante comme seule version de l'ancien Testament. Menés parallèlement, les travaux de consolidation linguistique des Juifs et des Chrétiens, n'aboutirent guère avant le Vᵉ siècle. La révolution culturelle sassanide réalisée au cours du IIIᵉ siècle est donc un élément essentiel de l'histoire universelle et de l'histoire arabe puisqu'elle a rendu l'Asie à elle-même, renforcé les puissances spirituelles de part et d'autre, rompu (d'une certaine manière) le pont jeté par Alexandre et par Caracalla entre l'Orient et l'Occident. Les dieux de l'Egypte s'arrêtent maintenant sur l'Euphrate, tandis que la prédication du Bouddha touche les terres mésopotamiennes ; le nom de la mère de Bouddha, Maya, parvient jusqu'en Egypte pour s'identifier à Isis. En ce IIIᵉ siècle, sous le règne d'Açoka, roi propagandiste, des moines bouddhistes avaient prêché à Ctésiphon. Sur des monnaies le prince Péroz, frère de Sapor Iᵉʳ, est représenté adorant Bouddha. Les ancêtres de l'illustre famille ministérielle des Barmakides, qui gouverna Bagdad, étaient des moines bouddhistes du Khorassan ; passée à Zoroastre la famille s'était enfin ralliée à l'Islam. De plus, les chrétiens nestoriens, c'est-à-dire spécifiquement asiatiques, persécutés par le christianisme gréco-occidental, trouveront refuge auprès des Sassanides et de là partiront évangéliser la péninsule arabique et les lointaines tribus mongoles. Il est aisé d'entrevoir à travers le réformisme sassanide l'avant-première aube de l'Islam. Les fouilles entreprises par André Parrot à Doura-Europos, ce poste-clé des relations syro-mésopotamiennes, sont révélatrices de l'importante évolution culturelle et politique. Créée par les Séleucides sous le patronage des dieux dynastiques Apollon, Zeus et Artémis, la ville prendra avec les Parthes une couleur arabo-assyrienne ; on y verra Shamash, Haddad, Bel, la déesse Nanaïa ; puis apparaîtront Mithra, Yahvé, Jésus ; et enfin le soleil palmyro-zoroastrien. La

Syrie s'orientalisera, regardera vers Ctésiphon, une capitale brillante et entièrement persane. L'architecture et la peinture, débarrassées du maniérisme gréco-égyptien, y retrouvent le caractère solennel, solitaire, immense et rigide des figures de l'antique Assyrie ; Byzance s'en inspirera. Le travail du plâtre, du stuc, de la céramique, du bronze ciselé y a repris ; il portera loin son influence, jusqu'en Chine où il trouvera des imitateurs : les fameux chevaux de l'art des T'ang semblent accourus des bords du Tigre. Les fouilles archéologiques entreprises dans les régions de l'Ienisseï par le gouvernement soviétique confirment l'apport sassanide, tout autant que les trésors de la Bulgarie et de la Russie méridionale. Il n'est point jusqu'à l'art du bas-relief rupestre avec ses symétries et ses cavalcades superposées qui n'aient été renouvelé par les artistes de Ctésiphon.

La publication de l'évangile de Manès entraîna confusion et trouble non seulement dans les religions établies mais encore dans les philosophies. Tandis que se multipliaient les écrits gnostiques, les interprétations, les scolies et les exégèses de l'ancien et du nouveau Testament, Plotin et ses élèves, Amélios, Alexandre d'Assiout et surtout Porphyre composaient toute une théorie métaphysique visant à la fois la gnose, les manichéens, les Juifs, les Chrétiens dont ils faisaient une critique complète, démontrant le caractère apocryphe de telle œuvre de Zoroastre, s'attaquant au prétendu arbre généalogique du Christ, mettant en évidence les contradictions entre Evangélistes, entre Apôtres, s'en prenant tout particulièrement à saint Paul. Avec les Néoplatoniciens, l'Egypte essaya de reprendre le contrôle des courants spirituels. Vainement. Elle-même à présent se sentait entraînée par le courant asiatique.

De leur côté les cités de la Palestine méridionale, et Jérusalem notamment, qui avaient « trahi » la cause égypto-romaine pour embrasser celle des Arsacides, se trouvaient à présent, en bonne logique, du côté des Sassanides. Les communautés juives ne s'en cachaient

point. Les inscriptions de la sinagogue de Doura-Europos prouvent qu'avant même la conquête du pays par l'armée de Sapor, les prêtres juifs entretenaient des intelligences avec Ctésiphon. Il en allait de même des cités de la péninsule arabique.

L'Empire romain se débattait dans des difficultés insurmontables. Mal en point en Orient, il ne parvenait plus en Occident à arrêter les Germains et les Daces. Le Rhin et le Danube étaient franchis chaque jour par les envahisseurs. L'empereur Decius avait été tué en 251 par les Goths. Valérien avait été incapable de résister à Sapor qui avait envahi la Syrie, pris Antioche, emmené l'empereur prisonnier à Ctésiphon où il l'avait fait écorcher après une captivité de trois ans. Encore une fois c'est un syrien, Odenath (certains orthographient Oueidat), le prince de Palmyre qui avait sauvé le pays et battu les Sassanides. Mais sa femme, l'illustre Zénobie, rechercha l'alliance de Ctésiphon ; battue par Aurélien, elle bénéficia d'une clémence significative. L'empire était à bout de souffle.

Ce fut l'honneur de Dioclétien de le restaurer dans son administration mais non dans son unité, tant il était devenu évident que les provinces occidentales n'étaient plus qu'un appendice vulnérable et sans grand intérêt. Entre 284 et 305, Dioclétien fonde une monarchie absolue de type oriental et collégial, symétrique au pouvoir absolu des Sassanides. Comme eux il renforce la religion d'Etat, autour du culte solaire d'Emèse. Par l'édit de Nicomédie en 303, il inaugure, dit-on, une nouvelle ère de persécutions contre les Chrétiens. Il est malaisé de donner une explication à ces persécutions qui débutèrent avec Néron et ne s'arrêtèrent qu'avec Constantin, durant ainsi plus de 200 ans. Il est sans exemple dans l'antiquité que des souverains s'en soient pris de façon aussi tenace à des communautés religieuses ; de plus, un certain nombre d'empereurs romains n'avaient point fait mystère de leur attachement au christianisme. On châtiait les cités, non les hommes ; or il n'y avait point de cité qui fût exclusive-

ment chrétienne. Le délit d'opinion était inconnu à l'époque. Les Sassanides qui certes voyaient dans les Chrétiens des ennemis religieux ne considéraient pas les Juifs d'un meilleur œil ; or ils persécutèrent eux aussi les Chrétiens mais non les Juifs, et encore ne touchèrent-ils pas aux Chrétiens nestoriens. L'énigme demeure. On a prétendu que les Juifs avaient dénoncé les Chrétiens aux autorités judiciaires. Calomnie d'autant peu justifiée que le crédit des Juifs était au plus bas depuis Vespasien. On fait aussi grand cas de l'ouvrage *Contre les Chrétiens* qu'aurait écrit au IIe siècle un certain Celse. Les accusations portées : « gens sans patrie ni traditions », « réunions secrètes », « doctrine d'origine barbare », « pratique de la magie » sont sans consistance et n'auraient pu, en aucun cas, scandaliser personne à Rome. De plus le pamphlet de Celse fustige à la fois Juifs et Chrétiens. Fourre-tout d'erreurs grossières et d'affirmations gratuites, il ressemble davantage à un exercice d'élève de rhétorique qu'à une étude sérieuse. Tout porte à croire que ce libelle est apocryphe ; il n'est guère raisonnable de s'y référer ; la prétendue critique qu'en aurait faite Origène et qui sert d'attestation à certains critiques est elle-même sujette à caution. Du reste, l'ouvrage *Contre les Chrétiens* passa inaperçu et il faudra attendre notre XIVe siècle pour en voir apparaître le manuscrit. La correspondance trop souvent citée entre Pline, gouverneur de Bithynie et l'empereur Trajan, ne nous éclaire point davantage. En fait, elle est, sur le chapitre des Chrétiens, administrative et vide d'intérêt. Aucun gouvernement de l'antiquité classique ne s'est, il est vrai, jamais posé en champion intolérant de tel ou tel système religieux. Nous ne pouvons pas oublier non plus que sous la dynastie des Sévère, les empereurs furent chrétiens ou proches du christianisme, tel Philippe l'Arabe, et que des évêques furent associés au pouvoir. Ce qui rend difficilement explicable, en se tenant à la seule explication doctrinale, le revirement particulièrement cruel de Dioclétien. Quoi qu'il en soit Dioclétien échoua dans la constitution d'une

religion d'Etat et sa réforme collégiale dite Tétrarchie acheva de briser en morceaux l'empire romain. Seul en subsista un rigoureux protocole de cour emprunté à Alexandrie et aux Sassanides mais qui ne datait pas d'hier. Déjà les Antonins avaient institué l'hommage du Lever du Roi, la cérémonie du parrainage de Présentation à la Cour, le corps des Dames de Compagnie de l'Impératrice, la faveur du baiser impérial adressé du bout des doigts, la prosternation. Dioclétien y ajouta un apparat somptueux : l'approche à genoux du trône impérial ; les vêtements du souverain étaient cousus d'or ; son effigie numismatique portait l'auréole. On l'appelait « Majesté ».

IX

BYZANCE ET LES GUERRES SAINTES

« Le nec plus ultra de la géométrie sidérale. »

Il appartenait à Constantin, fils de Constance Chlore, le collègue de Dioclétien, d'installer enfin la capitale de l'empire en Orient, puisque c'est en Orient que résidaient désormais le plus souvent les empereurs. Le 11 mai 330 était inaugurée par l'empereur, à l'emplacement de l'antique Byzance, dans un site admirable du Bosphore « la ville éternelle », « la nouvelle Rome » (selon les textes officiels de l'époque) qui prit le nom de Constantinople. C'est de ces rives-là, au confluent des courants géopolitiques de l'ancien monde qu'on peut embrasser du regard la plus lumineuse des rétrospectives historiques et méditer en même temps sur l'avenir de la Méditerranée. Les voies danubiennes, la ligne de l'Euphrate, la route du Nil rassemblent et dirigent vers le point de jonction arabo-européen, c'est-à-dire à Constantinople, les richesses de l'Europe du sous-continent sino-indien et du continent africain. En s'attardant à l'examen du panorama de Constantinople, on voit que la mer Noire, la Crimée, le Caucase, les terres de la Russie méridionale se trouvent

naturellement sous la dépendance impériale. Jusqu'au percement de l'isthme de Suez, les conditions géographiques et économiques de la politique de l'ancien monde resteront les mêmes qu'à l'époque de Constantin. Le fait que la capitale des affaires se soit, au IV[e] siècle, déplacée d'Alexandrie à Constantinople consacre l'importance des pays d'Extrême-Orient qui prennent le pas sur l'Afrique ; il prouve aussi que désormais les mers Noire et Caspienne, débouché des provinces de l'Asie centrale, deviennent le bastion d'une puissante civilisation. L'Empereur de Constantinople se trouve donc être à la fois un prince danubien, scythe, russe, arabe, mongol. Carrefour des routes, Constantinople est aussi un carrefour de guerres. D'autant que le système économique byzantin est imbriqué dans celui des Sassanides dont la puissante organisation contrôle les routes de l'Orient, de Samarkand et Boukhara jusqu'à Ceylan. Dans un curieux livre rédigé au VI[e] siècle le commerçant alexandrin Cosmas Indicopleustès dresse avec précision la carte des établissements sassanides. Tout en se faisant la guerre Constantinople et Ctésiphon avaient donc besoin l'une de l'autre ; chacune cherchait l'alliance des Goths, des Egyptiens, des cités arabiques ou éthiopiennes, les armant jusqu'aux dents, préparant ainsi leur propre ruine. Dans l'armée de Sapor I[er] qui avait infligé une honteuse défaite à l'empereur Valérien il y avait déjà de nombreuses troupes de Huns et d'Arabes de la presqu'île. Le IV[e] siècle sous le principat de Constantin, puis de Constance, Julien et Théodose le Grand fut employé à tenter de maintenir un semblant d'unité à l'empire partagé géographiquement en quatre préfectures, à garantir les frontières et surtout peut-être à fonder enfin une religion d'Etat à opposer à l'église sassanide. Il était fort malaisé en des pays où les dogmes et les églises étaient infiniment nombreux, variés, mariés les uns aux autres, nuancés à l'infini, d'imposer un culte unique. Constantin s'y employa ; sa mère l'impératrice Hélène était chrétienne et avait entrepris une enquête à travers la Palestine, pour retrouver les traces matérielles de la vie du Christ. Constantin

n'était point un disciple ardent du Christ ; catéchumène toute sa vie il reçut le baptême *in articulo mortis* ; tout compte fait la « suprema divinitas » du paganisme philosophique ne lui paraissait guère éloignée de la doctrine chrétienne. Mais estimant que le christianisme pouvait être la religion de synthèse propice à ses desseins, il commença par proclamer, dans l'Edit de Milan en 313, la liberté du culte chrétien, sans pour autant mettre les autres à l'index ; il n'en fit pas moins discrètement fermer des temples « païens ». Restait à savoir quel christianisme serait pratiqué. Le prêtre alexandrin Arius insistait sur le caractère humain du Christ, affirmant qu'il était non pas dieu, mais une créature de Dieu et que par conséquent appeler Marie « theotokos » (mère de Dieu) relevait de l'imposture. Un autre alexandrin, Athanase, enseignait au contraire l'absolue divinité du Christ, point de vue tout mystique et hors des catégories rationnelles. Or, il se trouvait que, par bien des arguments, la doctrine d'Arius rejoignait les théories de Manès et de l'église sassanide, église ennemie. Il importait donc qu'Arius fût condamné. A cet effet Constantin présida en personne, en 325, le Concile de Nicée en Bithynie et y prononça le discours inaugural. Arius fut sommé de se rétracter, tandis que les pères conciliaires adoptaient l'acte de foi rédigé par Athanase, sanctifié depuis, et qui est celui-ci : « Nous croyons en un seul seigneur, Jésus-Christ, fils de Dieu, fils unique du Père. Dieu né de Dieu, Lumière issue de Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel au Père. » Outre l'acte de foi, le Concile édicte vingt canons ou règles de discipline : le 6[e] canon reconnaît à l'évêque d'Alexandrie, en territoire égyptien, les mêmes pouvoirs et privilèges qu'à l'évêque de Rome sur l'Italie ; fait notable, le 7[e] canon refuse d'accorder à l'évêque d'Aelia (nom officiel de Jérusalem) une préséance autre qu'honorifique, alors que les évêques d'Antioche et de quelques autres provinces jouissent « d'anciens droits » dont la nature n'est pas précisée.

Enorme événement que ce Concile. Pour la première

fois à l'ouest de l'Euphrate l'Etat tentait d'imposer au peuple une religion, contrevenant ainsi gravement à la tradition méditerranéenne dont l'œcuménisme et le cosmopolitisme avaient été les caractéristiques plusieurs fois millénaires. Il est vrai que Constantin ne faisait que riposter à l'attitude des autorités sassanides, premières coupables en cette affaire. Mais la notion même de concile était révolutionnaire et insolite ; l'idée que des prêtres, des hommes de Dieu, puissent se rassembler pour condamner d'autres prêtres ou un autre dieu, parut intolérable à la plupart des habitants de l'Orient arabe qui n'y virent qu'un artifice des gouvernements. Nous qui sommes habitués aux conflits idéologiques et religieux, nous avons du mal à imaginer la consternation dont fut frappé l'Orient à l'annonce des décisions de Nicée interprétées comme une double déclaration de guerre, aux Sassanides d'abord, à la tradition arabe ensuite. De cette année 325 date une histoire nouvelle faite de troubles religieux profonds qui ne sont que les réactions nationales et populaires aux initiatives d'un pouvoir impérial tenu désormais pour étranger. Pendant que de nombreux disciples d'Arius prennent le chemin de Ctésiphon, où on leur fait le meilleur accueil, la cité d'Antioche ne se plie qu'avec réticence aux injonctions du Concile de Nicée. Le danger est grand que l'Asie mineure devienne un satellite des Sassanides. Pour obvier au mouvement sécessionniste, l'empereur Théodose le Grand réunit, en 381, le Concile de Constantinople et tint à rendre à l'Egypte un hommage remarqué ; non seulement il fit condamner une seconde fois l'arianisme mais encore, se rendant à l'argumentation des théologiens alexandrins, le concile proclama que l'Esprit procédait du Père et du Fils. La doctrine trinitaire était née. Le prestige d'Alexandrie s'accrut au point que son patriarche fut regardé comme l'héritier des pharaons et digne d'un siège pontifical qui eût bénéficié en Orient d'une autorité égale à celle du pape, évêque de Rome.

En même temps s'accentuait la division du monde

arabe en deux, de part et d'autre de l'Euphrate. Entre les troupes impériales et le roi Sapor de Ctésiphon se succédaient les batailles de plus en plus longues et les trêves de plus en plus courtes. A ces guerres s'ajoutaient pour l'Empire des déchirements intérieurs. Le Concile de Constantinople avait exacerbé les révoltes et encouragé l'attitude sécessionniste d'Antioche dont Théodose le Grand avait eu du mal à mater la sanglante insurrection. Les provinces européennes de l'Empire se disloquaient sous les coups des peuples germaniques. Lorsqu'en 395 Théodose mourut, ses deux fils se partagèrent le domaine, Arcadius obtint Constantinople et l'infortuné Honorius fût cantonné entre Rome et Ravenne, n'étant plus souverain que de nom. A partir du ve siècle les grandes invasions vont en effet submerger les territoires romains ; les Vandales s'installeront en Espagne et donneront leur nom au pays andalou ; de là ils passeront en Afrique avec l'autorisation de Constantinople, pour y fonder un royaume sous la conduite de Genséric. Les Goths occuperont l'Italie, la Gaule, l'Illyrie ; les invasions d'Attila, proclamé roi en 445, désarticuleront les ultimes assises romaines, si bien qu'en 476 sera aboli le titre même d'empereur d'Occident. Il ne restera plus qu'un empire, celui de Constantinople, qui se perpétuera contre vents et marées jusqu'en 1453. L'Occident s'éparpillera en petits royaumes rivaux dirigés par des chefs de tribus germaniques. La tentative de regroupement sous la poigne de Théodoric (455-526), beau-frère de Clovis le Franc, sera sans lendemain. L'Orient demeura la seule clef du monde : avec sa puissance urbaine considérable, ses industries, son système fluvial et portuaire agencé pour le contrôle des mers, son économie ferme et servie par des millions d'hommes rassemblés en corporations depuis des milliers d'années. Alexandrie, Bérite (l'actuelle Beyrouth), Trébizonde, Chalcédoine, Corinthe, Antioche, Laodicée, Thessalonique, Pergame, tant et tant de villes maintiennent une tradition illustre. Victorieuses en Occident, les invasions viennent en Orient se briser contre les défenses byzantines. Contre les Goths qui ont pénétré en

Phrygie, contre les Huns qui se sont avancés en Mésopotamie et en Syrie, contre les Sassanides, l'armée impériale d'Orient tient tête partout victorieusement. En 413, Théodose II construit la grande muraille de Constantinople encore visible en partie de nos jours : 6 kilomètres, 96 tours, 10 portes, un des plus beaux monument de l'architecture militaire arabe. Plus l'Occident romain s'enfonce dans l'ombre, plus l'Orient arabe s'affirme et prend majestueusement de la hauteur. Mais le ver est dans le fruit. Les luttes religieuses redoublent de violence. Le Syrien Nestorius, patriarche de Constantinople, influencé par Ctésiphon, faisant siennes les théories christologiques d'Arius, prétend que Jésus n'est qu'une créature ; contre lui se dresse Cyrille, patriarche d'Alexandrie, partisan du monophysisme, doctrine empruntée à Athanase. Avec l'aide de Rome, aux deux Conciles d'Ephèse en 431 puis en 449, le patriarcat d'Alexandrie impose ses vues mystiques et fait condamner le clergé d'Antioche et de Constantinople. Le triomphe égyptien est si manifeste qu'on croit un moment à l'éclipse de la papauté romaine ou à son transfert au bord du Nil. Evénement sans précédent : en l'an 450 est instituée la cérémonie du sacre : l'empereur Marcien reçoit la couronne des mains du patriarche. L'Eglise et l'Etat solennellement unis transposent en loi divine le pouvoir temporel et font des sujets de l'empire les adeptes d'une religion vouée à Dieu et à César. Pour le pape de Rome il y a là un danger considérable : celui de devenir un domestique de Constantinople et d'Alexandrie. Aussi au Concile de Chalcédoine réuni en 451, le pape Léon le Grand manœuvre-t-il pour faire condamner le monophysisme, arrachant ainsi à Alexandrie l'immense crédit moral qu'elle s'était acquis. La conscience de l'Orient arabe en fut très douloureusement meurtrie. Le peuple se voyait gravement agressé par un Occident dont il ne pouvait naturellement pas accepter le protectorat spirituel, s'estimant le vrai détenteur d'une foi dont l'Occident n'était que l'adepte tandis que l'Orient en était l'origine, le réceptacle et le gardien. Par deux fois Rome et l'Empire avaient porté atteinte

à l'esprit et au mystère sacré de l'Orient : une première fois en condamnant la foi syrienne symbolisée par Arius, une seconde fois en clouant au pilori la foi égyptienne représentée par le patriarcat de saint Athanase et saint Cyrille. Le ressentiment en fut profond ; du coup les églises d'Antioche et d'Alexandrie jusque-là rivales, non seulement se réconcilièrent sur le dos de la papauté romaine, mais encore tournèrent leur regard vers la troisième église orientale, zoroastrienne celle-là, l'église sassanide de Ctésiphon. Nous assistons donc, de bonne heure, dès le milieu du v[e] siècle, à une coalition religieuse et populaire plus ou moins avouée des deux mondes égyptien et babylonien ; elle servira de ciment à l'Islam, revanche de la société araméenne sur le dogmatisme latin.

Avec le règne de Justinien qui gouverna de 518 à sa mort en 565, l'attaque contre l'Occident européen, considéré comme un trouble-fête, s'étend et se précise. L'impératrice Théodora est elle-même une adversaire déclarée de la latinité. Au cours de ce long règne, elle soutiendra son époux dans sa tentative de restaurer la puissance séleucide. Cette tentative est malheureusement assortie de la volonté de soumettre et l'Egypte et les Sassanides. Justinien veut bien en effet unifier le monde arabe mais sous sa coupe et sous les décrets du Concile de Chalcédoine, sous-estimant les traditions populaires et la nature même d'un Orient tolérant et peu disposé aux divisions il fonde en 425 l'Université de Constantinople où les chaires de grec, 15, sont désormais plus nombreuses que les latines, 13. Mais au cours de la même année l'Université d'Alexandrie est privée de ses privilèges ; en 529 celle d'Athènes est fermée. Les sanctuaires d'Amon et d'Isis, en Libye et à Philae, sont évacués par la police. Reste à se faire obéir des monophysites que soutient le patriarche d'Egypte et qu'a condamné le Concile de Chalcédoine. Justinien, voulant être maître chez lui, déchaîne contre eux des persécutions violentes assorties d'exécutions publiques, d'exils, d'attaque à main armée. Les hérétiques sont exclus de la fonction publique. Mais leur prédication ne

s'arrête pas pour autant. La résistance populaire au césaro-papisme de Justinien est extrêmement forte ; l'impératrice Théodora soutient en sous-main le monophysisme égyptien, accueille et héberge au Palais les prêtres recherchés par la police. Grâce à ses soins Jacques de Baradée constitue secrètement l'église jacobite encore vivante de nos jours. De plus, les déserts, du Nil à l'Arménie, se peuplent d'anachorètes et de monastères ; l'exaltation mystique du VIe siècle est telle qu'elle engage la chrétienté sur une voie jusqu'alors ignorée de l'église des Apôtres : celle de la méditation solitaire ; l'orphisme, le bouddhisme, la sérénité zoroastrienne entrent pour beaucoup dans cette nouvelle attitude. Déjà, vers l'an 330, avait été créé en Haute Egypte, à Tabennisis (la Palmeraie d'Isis) le premier monastère par un moine originaire de Keneh, un certain Pacôme, dont la sœur avait fondé le premier couvent de femmes. A Jérusalem, saint Sabas, le célèbre ermite fixe dans le Typicon la règle monastique ; en 534 est rédigée la pratique de saint Benoît. L'empire est bourré de monastères ; on en compte jusqu'à 67 dans la seule province de Constantinople ; et tous ces monastères sont des foyers de résistance à Justinien, des cellules d'endoctrinement populaire où confluent et affluent toutes les spiritualités arabes et extrême-orientales, comme si, à côté des églises officielles et conformistes régies par le Palais et les hautes classes patriciennes, s'étaient constitués des sortes de partis révolutionnaires fondés sur une religion du cœur, peu dogmatique mais riche d'élans, mêlée de légendes et de pénombres. Moines et haut clergé s'épient, comme s'épient les villes et les campagnes, les riches et les pauvres. Partout l'émeute est latente et en tout ermite se cache un émeutier. Contre Rome, contre le pape, contre le pouvoir impérial, contre le dogmatisme épiscopal, complote ou combat le peuple araméen au nom du Christ, certes, mais aussi par fidélité à une religiosité antérieure à l'Evangile et imprégnée de foi osirienne, juive, antédiluvienne, prédisposée à l'Islam. Cette révolte populaire est entretenue par les guerres incessantes menées contre les Perses sassanides ;

le ravage des cultures, l'exode des paysans, la misère des contribuables et l'achat des consciences par l'or de Ctésiphon jettent souvent la plèbe à l'assaut de l'empire. Au cours de l'hiver 532-533, Justinien, assiégé dans son Palais, ne doit le salut qu'à l'intervention du général Bélisaire qui enferme et massacre dans l'hippodrome de Constantinople plus de vingt mille émeutiers. Et pourtant Justinien fait, quant à l'essentiel, cause commune avec les peuples asiatiques. Il partage leur dédain pour Rome et pour un Occident à présent germanisé ; ses armées reconquièrent le royaume vandale de Tunisie, la Sicile, Naples, Rome, démembrent le territoire des héritiers de Théodoric. Il finit par signer avec Chosroès, le roi sassanide, une « paix perpétuelle », acceptant de lui payer tribut pour ses comptoirs au pied du Caucase. Se retournant contre le pape de Rome, il l'humilie et l'oblige à se désavouer lui-même au Ve Concile œcuménique de Constantinople en 553 ; du coup le malheureux pape Vigile est dénoncé par l'Occident où une partie de son épiscopat devient schismatique ; déjà politiquement ruiné puisque Justinien a transféré la capitale de Rome à Ravenne, voici qu'à présent l'Occident perd sa solidarité spirituelle. Elus sur instructions des officiers de l'empereur, les deux successeurs de Vigile, Pelage et Jean III ne seront plus que des serviteurs dociles du Palais. Entre temps Justinien, depuis la mort de son épouse, s'est rapproché des monophysites, des moines et même des Ariens, pour tenter de réconcilier tout l'Orient en une seule église conforme à ses traditions. Il renoue avec l'Egypte, multiplie les conférences et les colloques, s'affaire en démarches théologiques pour aboutir à l'unité confessionnelle. Il a déjà renoncé pour cela à l'orthodoxie consacrée par les conciles antérieurs et ne redoute point de pactiser avec « l'hérésie ». L'année de sa mort, en 565, il prend parti par un édit pour les églises dissidentes. Malheureusement pour lui le pouvoir impérial, pour avoir trop joué des unes et des autres, est discrédité. La bonne volonté de Justinien ne rencontre que défiance ou colère. Le règne s'achève en confusion.

L'Empereur n'en avait pas moins restauré dans toute sa gloire la culture et l'art de l'Orient arabe. L'œuvre législative que constitue le Code Justinien, compilation immense divisée en douze livres, à l'imitation de la Loi des Douze Tables, ne faisait que sanctionner les coutumes établies en Orient depuis les temps les plus reculés. Le *Corpus juris civilis* servira de guide à tous les systèmes juridiques établis depuis ; inspirés des codes égyptien, babylonien, palestinien et de leur dérivé romain, il sera le support de la société des Califes et des grandes monarchies de l'Occident. Il y est reconnu que tous les hommes sont naturellement égaux et libres ; que les droits de succession ne doivent pas faire de différence entre les sexes ; que la femme doit être protégée contre le divorce par une *donatio ante nuptias* ; que la famille est la cellule maîtresse de la société. Il y est aussi affirmé sans ambiguité la toute-puissance de l'Etat, qui reçoit une définition juridique propre l'identifiant à la personne du Monarque. La notion pharaonique du pouvoir sera ainsi transmise aux Etats qui s'édifieront par la suite dans le monde. S'il est vrai que le Code Napoléon sera emprunté par les capitales de l'Orient moderne, ce n'est qu'un prêté pour un rendu, car il n'est que la forme résumée des antiques lois pharaoniques et justiniennes.

La résurrection des Lettres arabes sous le règne de Justinien est un chapitre important de l'histoire générale des civilisations. L'emploi de la langue grecque y est parallèle à celle de l'araméen qui a évolué en « syriaque » au niveau des lettrés, mais qui n'est autre que l'arabe dans sa force quotidienne et populaire. Tous les grands noms de la littérature justinienne sont palestiniens ou syriens. Procope, le plus grand historien de l'époque est originaire de Césarée ; Jean Malalas, auteur d'une histoire universelle remontant aux origines du monde est un moine d'Antioche, Jean d'Ephèse a rédigé en syriaque une Histoire ecclésiastique ; tout un foisonnement de poètes, de compositeurs d'hymnes, de chansonniers, annonce la brillante époque omeyyade et traite de thèmes identiques

en grec ou en syriaque. Si le plus grand théologien du siècle, Léontios, est de Byzance, la grande majorité des écrivains vient de Gaza, d'Edesse, de Nisibe, de Béryte dont sont issus, par exemple, d'illustres professeurs de droit tels Dorotheios et Anatolios. Citons au hasard : Paul le Silentiaire, Romanos, Corippos, Jean Lydos, etc., la contribution fournie alors par la Syrie à la culture universelle est méconnue de l'opinion de notre temps qui ignore tout autant que Constantinople, ayant pris la place d'Alexandrie dans la diffusion de la pensée et des arts, rayonnait au plus loin de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. C'était là une tradition qui remontait fort loin ; Louis Bréhier et Paul Scheffer Boichorst (dans son Corpus du Byzantinische Zeitschrift) ont depuis l'aube du xxe siècle mis en valeur l'influence de la pensée syrienne sur l'Occident. Sept papes arabes au moins ont gouverné l'église primitive : saint Anicet (155-166), saint Jean V (685-686), saint Sergius Ier (687-701), saint Sisinnius (708), saint Constantin (708-715), saint Grégoire III (731-741), Léon III. Il n'était d'oasis ou de cité de la péninsule arabique qui ne fût imbue de cette culture impressionnante dont le résumé et l'apogée architectonique est certainement l'église Sainte-Sophie.

Avec toute la tradition qu'elle représente, elle projette sur l'histoire de l'art une lumière révélatrice des harmonies intérieures qui règlent le style roman ; elle explique Venise et la Toscane ; elle donne son sens aux formes de Saint-Pierre de Rome, de la merveilleuse cathédrale d'Altamura dans les Pouilles, des églises du Puy, de la Chaise-Dieu, de Fontevrault, etc. Par Sainte-Sophie nous saisissons dans sa majesté et sa puissance d'envoûtement le secret de l'architecture arabe telle qu'elle est venue fleurir en Occident pour le transfigurer. Le thème de Sainte-Sophie, et de tout art arabe en général, réside dans la présence simultanée du ciel et de la terre mariés en un cérémonial où l'édifice tiendrait le rôle de la prière. Amour et orgueil pour tout ce que l'humanité a de splendide, préférence pour les grands plans architecturaux

assortis de surfaces arrondies et lisse à l'égyptienne ; passion pour l'ordre ; connaissance intime de la géométrie ; plus de circonvolutions, ni de frivolités, ni de rêves éveillés. « Aucune architecture n'a su appeler le ciel à soi comme l'architecture arabe », remarque l'architecte égyptien Hassan Fathy. Justinien considérait Sainte-Sophie comme l'œuvre de sa vie et l'expression de la grandeur syro-asiatique ; il en avait confié la réalisation à deux architectes : Anthenios de Tralles et Isidore de Milet, deux élèves de la tradition syrienne. Ils réalisèrent un miracle : achevée en cinq ans, Sainte-Sophie fut inaugurée en décembre 537 ; la haute coupole s'étant écroulée en 558, elle fut reconstruite et terminée en 563. Depuis plus de quatorze siècles elle défie les lois de la pesanteur et témoigne d'une réussite encore inégalée. Dans son « de Aedificiis », Procope y voit « l'œuvre même de la divinité ». Arrêtons-nous un instant à ce spectacle : la grande coupole de trente et un mètres de diamètre plane à cinquante mètres au-dessus du sol, soutenue par quatre arcs, contrebutée par deux demi-coupoles appuyées elles-mêmes sur trois niches semi-circulaires. La décoration intérieure était un éblouissement de mosaïques, d'or et de soie, de tapis et d'émaux allumant des feux d'orfèvrerie. Longs murs déserts et nus à l'extérieur, somptuosité à l'intérieur : image de l'âme. Préfigure de la méditation islamique l'art byzantin, parce qu'il est un art arabe, sait que les âmes somptueuses sont les âmes désertiques, celles qui ont fait le vide autour d'elles pour laisser souffler à l'aise l'haleine de Dieu. Nous n'aurions pas de mal à retrouver dans l'architecture babylonienne et nilotique, dans les ruines de Marib au Yémen, à Ctésiphon, mais aussi dans le Panthéon de Rome, dans les synagogues de Damas, et les origines de la coupole, symbole de la voûte céleste, et les techniques de la suspension sur plein cintre et trompes ; poussé à la perfection par les Syriens, le dôme devait paraître pour la première fois en Europe, en grande dimension, avec Brunelleschi à Florence. La forme la plus céleste de la coupole est celle

qui repose sur un portique octogonal (carré dont les coins ont été coupés) par l'intermédiaire de trompes, c'est-à-dire de portions de voûte en encorbellement. C'est là le *nec plus ultra* de la technique inspirée de la géométrie sidérale. Le chef-d'œuvre en est le Koubbet-al-Sakhra ou Dôme du Rocher, improprement appelé la Mosquée d'Omar et construit par le Calife omeyyade Abdel Malik en l'an 691, à Jérusalem autour de la pierre du sacrifice d'Abraham. Mais le modèle du sanctuaire musulman fut un édifice byzantin, la cathédrale ghassanide de Bosra. Des greniers du Ramesseum remontant à la XIXe dynastie pharaonique, à l'arc sassanide de Ctésiphon, en passant par le style des forteresses byzantines, Sainte-Sophie, les maisons de Carthage, pour finir aux palais maures de Grenade ou de Tolède, à la mosquée de Kairouan, mais aussi aux palais normands de Palerme, des cathédrales de Venise et de Bourgogne, l'art est un, la coupole est reine et l'octogone triomphe. Il s'agit d'un art typiquement arabe dont Saint-Sophie donne parfaitement l'idée. La Sicile a projeté cet art en Toscane, tandis que Ravenne et Venise l'introduisaient dans l'Italie lombarde et piémontaise ; les Croisades le rapportèrent directement en France et dans le reste de l'Europe. Transposé en art pictural il devait donner les grandes œuvres des primitifs siennois, de Giotto, de Piero della Francesca où la couleur se fond en volumes solidement charpentés, enrobés d'immobilité et de silence, où de calmes étendues de ciel se posent sur des visages délivrés de toute expression psychologique, sur des corps débarrassés de toute laideur anatomique. Une sorte de pureté glacée évocatrice d'un au-delà cristallin assimile un tableau de Piero della Francesca aux fresques épiques de Ravenne dans lesquelles les auréoles mettent aux personnages une couronne d'éternité, tandis que leur regard sans pupille sonde l'invisible. Sainte-Sophie et l'art byzantin viennent de loin, ils sont nés d'efforts et de méditations millénaires dont l'Egypte et l'Asie ont porté et transmis l'héritage. Il n'y a point d'art musulman ou chrétien, pas plus que

n'existe d'art juif, nestorien, protestant, orthodoxe ou hérétique. Sainte-Sophie, Saint-Marc de Venise, Saint-Pierre de Rome pourraient tout aussi bien être des mosquées ou des synagogues ; les campaniles de Pise ou de Torcello ne sont rien d'autre que des minarets. Où est la différence ? Tous ces monuments ont un style commun, une destination commune ; ils sont arabes et conçus pour mener l'homme hors de lui-même. Nous ne voulons rien dire d'autre sinon que l'Islam n'a point modifié l'harmonie intérieure d'un Orient qu'il a habité en le respectant, en lui insufflant une foi et une force nouvelles. Tenons-nous fermes pour ne pas nous perdre dans la cohue des légendes rationalistes qui tronçonnent à l'infini la pensée humaine et tracent des frontières là où il n'y en a jamais eu. Répétons-le : l'histoire d'un art n'est pas celle des guerres de religions ; elle ne dépend pas non plus des Chroniques et des sciences appliquées. On n'a pas le droit de faire débuter l'art de la mosquée avec l'Islam, l'art du non figuratif avec le *Coran*. C'est le penchant naturel des hommes et des choses, c'est la cohésion des sociétés, la conscience de leur solidarité à travers les siècles qui créent un art. Or, l'Islam, non seulement n'a point modifié la mentalité de l'Orient mais il l'a au contraire préservée et réconfortée. Les structures physiques et intellectuelles des Arabes n'ont pas subi de mutation. La meilleure preuve en est que les architectes et les maçons qui ont édifié le Koubbet-al-Sakhra, étaient des Chrétiens. C'est dire que prenant à son compte les données esthétiques essentielles du monde arabe, la nouvelle foi les a portées au plus haut point de sa vérité. Le fonds commun permanent à la civilisation araméenne qui s'étendait du Nil à l'Indus est demeuré intact sous le règne d'Isis, comme il le demeurera sous la loi de Jésus ou de Mohammed. Pour avoir ignoré cette évidence notre scolastique universitaire s'est livrée à des classements dont le caractère artificiel a causé plus de mal que de bien. Un peu plus de modestie dans nos ambitions érudites aurait conduit à une compréhension moins partisane de l'art roman ou

gothique. Mais parce que la foi qui habite une église est apparemment autre que la foi qui hante une mosquée, nous avons voulu que l'architecture en soit différente. Or elle ne l'est point, il faut s'y faire et admettre que l'artiste arabe est l'inspirateur de nos églises tout comme il fut celui des synagogues, des mosquées, des sanctuaires orphiques ou zoroastriens. L'art n'a point de patrie confessionnelle, parce qu'une confession n'est point une patrie, un parti politique non plus. Aussi n'y a-t-il point à notre connaissance d'art marxiste ou fasciste. A moins de cultiver les paradoxes, il paraît difficile de défendre le contraire. Le simple bon sens conduit à rejeter la notion même d'art musulman pour s'en tenir à la seule vérité de l'histoire qui ne connaît que l'art arabe. L'Orient porte l'Islam comme la mer porte la vague : les millions de molécules qui soulèvent cette vague viennent de profondeurs où se sont mêlées toutes les eaux. Joyau de l'art arabe l'église-mosquée de Saint-Sophie est pour l'Orient un aboutissement et pour l'Occident une aurore. Des rives de l'Euphrate et du Tigre jusqu'aux rives de l'Arno et de la Seine un même courant artistique n'a cessé d'affluer.

Pour compléter notre connaissance de l'œuvre de Byzance dans le domaine des Beaux-Arts, il faudrait citer les ateliers de l'or et de la soie, l'industrie de la céramique, du cuir, du verre, de l'orfèvrerie, du métal ciselé, des épices ; cela reviendrait à répéter les nomenclatures déjà évoquées à propos des empires babylonien et séleucide ou à annoncer celles dont se glorifiera l'empire des Califes. Qu'il nous suffise, pour attester le prestige de Byzance, de dire qu'au VIᵉ siècle les monnaies frappées à ses ateliers étaient recherchées des places financières de l'univers entier.

La dynastie justinienne s'achève en des guerres meurtrières sur le Danube et sur l'Euphrate, compliquées d'invasions, de rebellions de l'armée soutenues par les Slaves ou attisées par les Perses. L'une d'elles, celle de l'officier Phocas s'accompagne du massacre de la famille

impériale et porte au pouvoir l'exarque de Carthage, Héraclius, un grand soldat blond et neurasthénique. Il règnera de 610 à 641 et verra l'effondrement du grand empire de Constantin et de Justinien. Quand il monte sur le trône, le jeune Mohammed est en train de grandir dans sa famille mekkoise, tandis que deux graves crises s'apprêtent à s'abattre sur l'empire : une guerre inexpiable contre les Perses, un conflit ruineux entre religions. En marches et contremarches dévastatrices les armées d'Héraclius et de Chosroës cherchent à se détruire ; les Perses s'emparent de l'Arménie, de Damas, de Jérusalem, de l'Egypte, avec la complicité des peuples en révolte contre le papisme de l'Empereur ; ce dernier, de son côté, accompagné du patriarche Sergius pénètre en pays sassanide par la mer Noire, parvient jusqu'aux murs de Ctésiphon après avoir ravagé les campagnes et détruit de nombreuses villes. Sans se laisser impressionner l'armée sassanide, par une action audacieuse, court mettre le siège devant Constantinople en l'an 626. Les combats qui se déroulent sont d'une férocité inouïe, sous les murailles, dans la rade, dans les faubourgs et jusqu'aux quartiers résidentiels de la capitale. La plèbe prête main-forte à l'envahisseur. La ville n'est sauvée que par un miracle d'énergie du patriarche Sergius ; une statue de la vierge ayant été promenée sur les remparts, au milieu de processions en prières, une légende naît : celle de la mère de Dieu, protectrice et salvatrice ; Sergius compose un hymne en son honneur ; depuis, cet hymne s'est transmis de siècle en siècle pour figurer dans la liturgie orthodoxe moderne. C'est dire que Constantinople avait vu la mort face à face. Les Sassanides aussi étaient au bord du gouffre. Ils traitèrent, rendirent à Héraclius le morceau de la sainte Croix qu'ils détenaient depuis le sac de Jérusalem. Lorsque l'Empereur rentra dans sa ville, en 629, il reçut un accueil inoubliable dont les chroniqueurs gardèrent une image éblouissante. La même année, un événement moins spectaculaire mais lourd de conséquences, était suivi avec attention par l'Egypte : le pro-

phète Mohammed passait les portes de la Mekke. Il était né, dit-on, vers l'an 580 dans l'aristocratie mekkoise et sa foi était grande dans la voix des anges. Nous nous tairons là-dessus. En ce domaine l'étude ne peut pas expliquer ; elle se limite à rendre compte. La naissance d'une religion touche à des profondeurs où ne descend point l'analyse. L'illumination que Mohammed reçut aux confins du désert fut telle qu'elle lui imposa de prêcher et d'appeler à Dieu ses compatriotes. Les polémiques ardentes qui depuis trois siècles déchiraient les consciences sur l'exacte nature du Christ et l'unité de Dieu ne s'étaient pas limitées à l'Asie mineure et à l'Egypte ; on en parlait partout ; on en discutait à la Mekke, à Pétra, au Yémen ; et cela, avec d'autant plus de passion qu'à la discussion religieuse se mêlaient des ressentiments politiques opposant les peuples de l'Orient arabe aux prétentions de l'Occident germanique. Si bien que scandalisés par la prédication de Mohammed, les Mekkois pensèrent le faire mourir ; devançant les mesures de police, Mohammed quitta la Mekke en 622 pour chercher refuge à Yathreb qui sera appelée plus tard, en mémoire de cette sortie ou Hégire, Médinat-al-Nabi (Ville du Prophète) ou plus simplement Médine. Cet exil coïncida avec la campagne victorieuse d'Héraclius contre les Perses de Chosroès. On a voulu faire de Mohammed le disciple des Juifs ou des Nestoriens. C'est ignorer combien Juifs et Nestoriens eux-mêmes, enveloppés dans les courants infiniment complexes de la religiosité orientale, n'étaient que des éléments parmi d'autres.

X

LA PAIX DE L'ISLAM

« Avant qu'Abraham fût, je suis. »
(*Evangile* selon saint Jean, 8-58.)

« Avant le Coran nous étions musulmans. »
(*Coran :* Sourate 28, verset 53.)

Ce n'est point dans l'enseignement de tel moine ou de tel rabbin qu'il faut chercher l'origine des pensées maîtresses de Mohammed ; son chemin il le trouva dans une forêt mystique et touffue animée d'une multitude de voix, d'échos et de résonances millénaires ; chemin unique ; chemin divin ; chemin royal. Comme tous les sujets de l'Empire, une hantise l'absorbait : l'unicité de Dieu et l'unicité du peuple. Alors que tous les théologiens de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople avaient discuté là-dessus en argumentant, en raisonnant, en analysant, lui Mohammed refusa de les suivre en leur méthode. Par un acte de foi simple et tranchant, débordant l'horizon de la dispute et rejoignant d'un seul coup la réalité indivisible il proclama que Dieu est un. Il prenait ainsi parti dans la longue querelle qui opposait les églises arabes aux doctrinaires de Rome et de

Byzance. Ce faisant, il obtenait l'adhésion des Chrétiens du peuple chez lesquels, durant fort longtemps, l'enseignement coranique se confondit avec une certaine vision christologique. Dans l'attitude du Prophète il y avait certainement la volonté de mettre un terme aux débats byzantins où s'étaient épuisés Arius et Athanase, Nestorius et Cyrille, Théodora et saint Sabas. Homme de son temps, homme de sa société, Mohammed traita des problèmes de sa société et de son temps. Homme d'action et de décision, il voulut apporter à la crise religieuse une solution radicale par un enseignement qui s'adressait à tous les habitants de l'Empire troublés par les incertitudes théologiques. S'adressant à tout le monde, Mohammed fut écouté de tout le monde et surtout des évêques et ecclésiastiques qui avaient pris part aux différents conciles. Beaucoup virent en lui une sorte de Chrétien. S'inspirant d'une conception exotique de l'univers arabe doublée d'une impardonnable ignorance de l'histoire, les commentateurs traditionnels se sont malheureusement employés à faire de Mohammed un songeur et de sa prédication une théosophie pour campagnards. Interprétation fantaisiste que dénoncent les faits. C'est dans les salons, dans les églises, dans les milieux intellectuels et avertis, dans les ministères et les services impériaux tout autant que dans les campagnes que la voix de Mohammed eut d'emblée un vaste retentissement. La fine fleur des grands esprits s'y rallia avec enthousiasme, car elle portait un appel d'une haute valeur métaphysique. La preuve en est qu'en un clin d'œil toutes les cités de l'Orient s'y convertirent comme à une doctrine familière qui embrassait en une synthèse simple les dogmes fondamentaux de la culture orientale. Comment admettre que l'Islam ait pu militairement conquérir avec une poignée de cavaliers un espace s'étendant de l'Indus à la Garonne ? Est-il sérieux, est-il sensé d'admettre que des capitales puissantes qui avaient fait trembler les Goths et les Huns, les Perses et les Scythes, se soient agenouillées aux premiers hennissements d'un cheval du Hedjaz ? On ne fera croire cela à personne. La vérité demande réparation. Nos élèves et

nos étudiants méritent mieux que des leçons d'affabulation. Lorsque Mohammed revint à la Mekke en 629, le rayonnement de sa personne et de sa pensée avait déjà atteint les centres vitaux de l'Empire. Le Prophète venait du reste d'envoyer des ambassadeurs à Chosroès, à Héraclius, au roi d'Abyssinie et au patriarche d'Alexandrie. C'est dans ce dernier pays que l'accueil fut le plus favorable. Favorable et particulièrement significatif. Car c'est l'Egypte qui va donner à Mohammed les moyens et l'appui politique nécessaires à ses succès. Pour des raisons fort compréhensibles et qui nous ramènent à une stratégie que nous connaissons bien puisqu'après avoir été le guide de Thoutmès et de Darius, l'Egypte fut celui des Ptolémées et des Séleucides. Faire de l'Islam une aventure improvisée et subite, de Mohammed une sorte de créature égarée dans un monde qui n'était pas le sien, détacher sa personne et son œuvre de l'histoire pleine et entière de l'Orient, reviendrait à ramener la rude histoire des hommes à un conte de fées. La robustesse et le succès de son apostolat le situe au contraire au centre même des préoccupations dont était animée, souvent jusqu'à l'angoisse, la société du VIIe siècle. Il en est la figure dominante. Et s'il a réussi c'est qu'il était attendu. A la spontanéité de son inspiration est venue s'ajouter l'espérance du peuple araméen d'être fortifié contre la violation, contre la domination ou la contagion. La réussite de l'Islam est donc la conjonction irrésistible d'un appel et d'une espérance.

A cette époque l'Egypte était à la fois la seule puissance encore intacte de l'Orient et la patrie de la résistance araméenne contre la volonté de puissance byzantino-romaine. Certes Constantinople avait pris avec Rome de grandes distances et s'était considérablement orientalisée. Il n'en demeurait pas moins que les grands intérêts qui étaient encore les siens en Occident la contraignaient à pactiser avec l'église de Rome, notamment dans la défense du dogme trinitaire. S'étant fermement heurtée à l'Egypte, Constantinople l'avait écartée de la gestion des affaires en même temps qu'elle orientait délibérément son économie vers le nord et l'extrême-Orient. Mais là ce sont

les Sassanides qui la combattirent. De leur lutte acharnée les pays byzantins et sassanides sortaient ruinés et chancelants. De plus, depuis le début du VIIe siècle des bouleversements politiques avaient troublé la stabilité chinoise et indienne et porté de graves dommages au commerce sassanide et byzantin. A partir de 605 la Chine avait connu une révolte générale accompagnée d'interventions militaires de la dynastie des Yang en Perse, aux Indes, en Indochine et en Corée, interventions qui s'étaient terminées en désastre. Les Turcs avaient à leur tour envahi les provinces chinoises, entraînant par réaction l'avènement de la dynastie guerrière des Tang qui parvint à les repousser. L'Inde de son côté avait dû faire face à ces mêmes Turcs Tou-Kiné ; la dynastie Vardana établie dans le Pendjab après s'être débarrassée des envahisseurs avait renforcé le bouddhisme et fermé ses frontières aux Sassanides alliés aux Turcs. La dislocation de la dynastie Vardana entraîna ensuite le chaos en Asie du sud-ouest sans arranger pour autant les affaires de Ctésiphon. Il est malaisé de comprendre le rapide effondrement diplomatique de Byzance et de Ctésiphon, c'est-à-dire la victoire de Mohammed et des Califes, si on ne fait pas mention de l'histoire troublée de l'Asie centrale au VIIe siècle. L'Egypte quant à elle n'avait pas participé aux guerres de l'Euphrate, de la mer Noire et de la Caspienne ; tandis que les relations commerciales par l'Iran et le golfe Persique étaient désorganisées, celles qui empruntaient la mer Rouge demeuraient relativement prospères favorisant, outre l'économie égyptienne, les cités marchandes situées sur la ligne d'Aden à Pétra. Alexandrie qui avait vu ses temples fermés sur l'ordre de Constantinople, son université ruinée, ses ambitions religieuses étouffées par la complicité de Rome et de Constantinople, estima que l'heure de la revanche avait sonné. Elle nourrissait à l'endroit d'Héraclius les ressentiments que naguère avaient nourri les Ptolémées contre les Séleucides. Elle qui avait été à deux doigts d'obtenir la papauté, qui avait eu des martyrs, des patriarches éminents, qui avait fondé dans le Sinaï les

grands ordres monastiques, qui n'oubliait pas que l'empire des Césars s'était développé à l'ombre des Ptolémées et grâce à leurs subsides, embrassa d'instinct la cause de Mohammed. Elle mit à sa disposition son crédit, sa puissance économique et culturelle, mais avant tout elle mobilisa autour de son nom les innombrables adeptes des églises monophysites et nestoriennes, églises profondément « nationalistes » et arabes, envers lesquelles Constantinople avait multiplié les cruautés ou les maladresses. C'est un vrai soulèvement populaire qui assura à l'Islam le triomphe que nous savons et nullement la technique de la bataille rangée. Conduisant le soulèvement nous trouvons l'Egypte dont les entreprises et les comptoirs mekkois étaient depuis longtemps les succursales ou les associés. Si la victoire spirituelle de Mohammed est due à un signe divin, sa victoire temporelle revient à l'intervention de l'Egypte.

Coïncidence des plus significatives : la prédication de Mohammed était contemporaine de la tentative monothéliste ; cette manœuvre conduite par le patriarche byzantin Sergius et par Honorius, évêque de Rome, se développa entre les années 616 et 641, presque en même temps que l'enseignement de Mohammed compris entre les années 620 et 632, date de sa mort. Pour arracher à l'Egypte la souveraineté qu'elle exerçait pratiquement sur le peuple par l'intermédiaire du monophysisme, Sergius avait eu l'idée dès l'année 616 de faire une large concession à la tradition populaire monophysite en adoptant la notion de « volonté unique » venant corriger le dogme du Dieu en trois personnes ; l'église d'Arménie puis celle d'Antioche avaient donné leur accord ; Rome avait suivi ; pour amener le clergé d'Alexandrie à s'y rallier à son tour, Constantinople y avait intronisé un nouveau patriarche, Cyrus, dont l'habileté était parvenu à ses fins. En 638 un concile réuni à Constantinople approuvait le texte que Sergius avait rédigé sur « la volonté unique » et qui avait pour titre « Ecthésis ». Unanimité de pure apparence truffée de réticences irréductibles. Le patriarche de Jérusalem et de Palestine, le moine Sophronios, refuse de

signer et se montre violemment hostile ; les monophysites égyptiens, un moment séduits, trouvent insuffisants les sacrifices de Sergius et réclament l'abolition des décrets du concile de Chalcédoine. Cyrus réagit par de vigoureuses mesures de police allant jusqu'à la persécution. De plus, après la mort du pape Honorius, son successeur Séverin rejette l'Ecthésis. Jean IV va plus loin et fait condamner l'Ecthésis par un synode romain. La crise gardera son caractère aigu jusqu'à l'année 645 environ. Elle correspond exactement aux délais mis par l'Islam à se concilier l'Orient : en 630 Mohammed entre une seconde fois à la Mekke, mais cette fois-ci en vainqueur incontesté ; il proclame à la Kaaba la foi dans le Dieu unique. En 635 l'évêque de Damas remet les clés de la ville au Calife Omar ; en 636 à la bataille du Yarmouk les troupes syriennes se rebellent contre le général byzantin Théodore le Sacellaire ; elles le mettent à mort, exigent la déchéance de l'Empereur et se rallient aux émissaires d'Omar ; en 638 l'évêque de Jérusalem, Sophronios, accueille le Calife en ami et allié ; Antioche fait de même ; en 640, l'église d'Arménie traite avec l'Islam entraînant la province de Mossoul. A la fin de l'année 641, Cyrus, patriarche d'Alexandrie, donne le baiser de paix au général musulman Amr et lui ouvre le chemin de la Libye, si bien qu'en 647 l'autorité du Calife Othman s'étend jusqu'aux abords de Carthage. En direction de l'Indus les progrès de l'Islam n'ont pas été moins spectaculaires puisqu'une seule bataille a suffi à briser l'empire sassanide ; vaincu à Quadisya, bourg situé à quelque trente kilomètres de Coûfa en Irak, le roi de Ctésiphon s'enfuira pour être mis à mort, en 651, dans les montagnes du Khorassan. Mais qui fut le vainqueur des Perses à Quadisya ? La petite armée musulmane ? Nullement. Les Perses se heurtèrent à un corps de bataille où se cotoyaient des Syriens chrétiens, des Ghassanides tout aussi chrétiens, des soldats byzantins en rupture de ban et des contingents de cavalerie tribale ; avant l'action, dans le même camp, les uns assistèrent à la messe, les autres écoutèrent la prière coranique. Ajoutons que les popu-

lations de Mésopotamie et d'Iran accueillirent fraternellement « l'invasion » toute pacifique de leurs voisins méridionaux et occidentaux. Qui fut vaincu à Quadisya ? La seule dynastie sassanide. Partout la liesse populaire célébrait la libération. Dépêchés d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de la Mekke des émissaires couraient porter la bonne parole ; la solidarité araméenne jouait partout contre l'ennemi byzantin maintenant à bout de souffle ; la solidarité « hérétique » jouait tout autant car l'Afrique du nord comme l'Espagne était peuplée d'ariens, de montanistes ou de monophysites en rébellion contre l'Empire. De plus, la décadence économique de Byzance détournait d'elle ses meilleurs alliés de la veille. Le nouveau pouvoir établi en Mésopotamie et au bord du Nil les attirait davantage car il avait repris à son compte les relations avec l'Extrême-Orient, et signé avec l'Inde et la Chine des accords que les Sassanides s'étaient montrés incapables de renouveler. En 662 Caboul se trouve ainsi réintégrée à l'empire nilo-babylonien. Point n'a été besoin pour cela que des armées « arabes » se soient déplacées en corps constitués. Forçant leur imagination jusqu'au comble du fantastique, nos professeurs d'histoire nous montrent d'énormes escadrons de cavaliers d'Allah sillonnant les terres, de l'Indus à la Garonne, passant des chaînes de montagnes, des déserts ou des amoncellements de forteresses en un prodigieux tour de passe-passe. Or, si Carthage se rend en 698, si en l'espace de 7 ans toute l'Espagne puissante et riche des Wisigoths, tombe dans l'allégeance califale, si en 720 la Gaule narbonnaise devient « arabe », si en 711 le Sind et le Pendjab sollicitent la protection omeyyade c'est bien parce que tous ces gens accourent vers la nouvelle source de manne et de confort qu'est redevenu l'empire nilo-mésopotamien reconstitué sous la bannière du Dieu unique, c'est-à-dire de l'Islam et du Christianisme « hérétique ». Désormais, une politique rigoureusement parallèle à la ligne de l'équateur véhicule, de la mer de Chine jusqu'à la côte du Portugal et inversement, des convois réguliers de pro-

duits naturels ou manufacturés ; Alexandrie, Damas ont repris leur rôle traditionnel de banquiers du monde, en attendant que Bagdad s'érige en capitale plus souveraine encore. Les Califes, pour en finir avec l'Empire, mettront chaque année le siège devant Constantinople, entre 673 et 677. Mais en 739 le Calife omeyyade Hicham, ayant envahi l'Asie mineure et atteint le Bosphore, est écrasé à la bataille d'Akroinion grâce aux contingents venus d'Europe. A partir de cette date, Byzantins et Califes vivront en bonne intelligence et en communauté culturelle jusqu'à la victoire des Turcs.

Si au VIIe et au VIIIe siècles l'Empire des Califes s'étend des Pyrénées aux Indes, absorbant plus ou moins l'Aquitaine, l'Espagne, la Sicile, l'Italie méridionale et les Balkans, ce n'est point parce que les « Arabes », ont à ce qu'on dit conquis ces régions *manu militari.* C'est parce que ces terres étaient traditionnellement dans la zone économique et culturelle des anciens empires araméens. Les Araméens, que nous avons par la suite appelés Arabes, s'y sentaient chez eux, que ces territoires fussent gouvernés par les Pharaons, les Ptolémées, Darius, Byzance ou les Califes. Les populations qui y vivaient n'ont vu au cours des siècles se modifier ni leur langue ni leur civilisation. Arabes elles étaient, arabes elles sont restées. Sans faille ni divorce. Ainsi verrons nous au Caire, au XIe siècle, la sœur de l'évêque de Jérusalem épouser le sultan fatimite Al Aziz. Les diverses occupations étrangères n'ont guère mordu sur l'essentiel. Par saint Augustin nous savons que la langue araméenne était à son époque de pratique courante en Afrique du nord ; elle l'était aussi en Espagne et si la langue de la péninsule ibérique est encore si riche de termes arabes, elle ne le doit pas à quelques cavaliers fantômes de Tariq ben Ziyad ; ces cavaliers, quand ils mirent pied à terre, trouvèrent de l'autre côté des colonnes d'Hercule des gens qui parlaient à peu près comme eux, tout comme les Maures, les Numides, les Carthaginois, les Libyens. Saint Augustin, qui s'exprimait lui-même en araméen, sa langue natale, nous apprend qu'interrogés sur eux-

mêmes les paysans de son diocèse d'Hippone (aujourd'hui Bône ou Annaba) se déclaraient originaires de Palestine, de race cananéenne : « interrogati rustici nostri quid sint punice respondent CHANANI » (1). Il n'y a donc jamais eu ni conquête ni domination arabe ; la vérité est que sous le nom d'Arabes, les peuples de la Méditerranée orientale et méridionale ont recouvré au grand jour une souveraineté politique exercée à partir d'Alexandre et jusqu'au VIIe siècle par des dynasties étrangères à leur sol. Les manuscrits du haut Moyen Age ne désignent-ils pas sous le nom d'Arabes ou de Sarrazins les populations méditerranéennes non germaniques et de religion autre que celle de Rome ? La chanson de Roland nous décrit à Roncevaux un combat contre les Sarrazins. Or ces Sarrazins étaient des Basques... Très curieusement les Chrétiens d'Afrique et d'Espagne, pour se différencier des Catholiques romains s'appelaient entre eux « Punici christiani », c'est-à-dire « Chrétiens de Palestine ». Il y avait donc à l'époque de Charlemagne, et même après lui, des « Chrétiens arabes » et des « Chrétiens romains ». Voilà qui éclaire vivement des obscurités de l'histoire et remet en cause jusqu'aux fondements de notre enseignement scolaire.

Le prophète Mohammed et les Califes ont donc rendu l'Orient à lui-même, rendu l'Orient à la Divinité Unique d'une façon si probante que toutes les religions et les métaphysiques orientales s'y reconnaissent et s'y confondent. Ils ont également restauré la langue araméenne puisque le Coran a porté à la perfection sonore, sémantique et syntaxique l'antique parler du peuple nilo-mésopotamien.

La langue arabe est en effet la première langue organisée de l'humanité méditerranéenne, précédant celle d'Homère et lui donnant ses lois. Depuis l'appel du Prophète qui l'a réveillée à une vie moderne, elle est remontée du fond des âges dont elle a ramené les résonances monumentales pour s'imposer à des centaines de millions

(1) J. Carcopino, ouvrage cité, p. 403.

d'hommes. C'est par elle que nous autres Européens nous pourrons procéder à une nouvelle lecture de nos Ecritures et de notre histoire. Nous y verrons singulièrement plus clair. La connaissance de la langue arabe nous aidera non seulement à dépasser le petit horizon d'Athènes et de Rome pour retrouver les grands espaces de l'Orient toujours vivant, mais encore à participer pleinement à l'avenir de la nouvelle société qui se dégage de nos nébuleuses. Nous en avons la certitude. De même qu'il parait nécessaire que le monde arabe, pour retrouver le fil d'Ariane qui le relie à l'Occident, s'adresse à la culture grecque, car elle est l'intermédiaire unique entre le Levant et le Couchant. Le jour où les universités arabes remettront en honneur l'étude du Grec et où l'Europe découvrira le trésor de la culture arabe, les deux arcs de la voûte se rejoindront en une réconciliation méditerranéenne qui ne sera pas seulement d'ordre architectural.

Cette réconciliation rétablirait la continuité de la civilisation rompue au milieu du VIII[e] siècle par le divorce survenu entre Rome et l'Orient. S'estimant les seuls héritiers des Césars mais sans égards pour le vrai caractère de ces derniers qui s'étaient montrés plus orientaux qu'européens, les évêques de Rome, au nom de l'apôtre Pierre, avaient voulu soumettre l'Orient à leur obédience. Ils venaient d'essuyer un grave échec puisqu'ils étaient parvenus, par leur intransigeance, à rassembler en une seule force nationale le Christianisme oriental, l'Islam et le Judaïsme, trois religions arabes par la langue et par la tradition. Ils ne se tinrent pas pour battus et entreprirent un long combat de reconquête par toutes les voies de la doctrine, de la politique, de la guerre. Ayant besoin pour cela de s'appuyer sur une puissance temporelle, ils choisirent la famille germanique des Carolingiens. Date capitale dans l'histoire de l'Europe et signe de mauvais augure, en 754 Pépin le Bref et le pape Etienne II s'entendent pour fonder un Etat pontifical sous la protection de la dynastie carolingienne ; les cités byzantines d'Italie passent sous une souveraineté romano-germanique ; celles qui demeurent dans la mouvance de Constantinople

sont désormais considérées comme ennemies. Par cet acte de séparation l'église latine, bien qu'il lui fût impossible de renier ses origines araméennes, n'en remettait pas moins son sort entre les mains des peuples germaniques. Désormais les langues arabe et grecque furent écartées au profit du latin. Les clercs catholiques se donnèrent pour mission de magnifier le rôle de l'empire romain, reléguant en marge de l'histoire la Palestine, Babylone, l'Egypte, l'Asie entière, rétrécissant notre vision au seul territoire européen. C'est ainsi que s'esquisse le Saint Empire romain germanique, bizarre assemblage de termes contradictoires qui à eux seuls constituaient déjà une provocation. L'alliance doctrinale entre les princes d'Europe et le pontificat de Rome devait s'assortir rapidement d'une alliance économique, politique et militaire dont les conséquences sont présentes à notre esprit : mise à l'index de tout ce qui est arabe (Juifs, hérétiques divers, Cathares, Espagnols, Provençaux, Siciliens appelés Sarrazins pour les besoins de la cause), Croisades, sac de Byzance, expéditions coloniales, envoi de missionnaires catéchistes, tentatives d'opposer les Chrétiens d'Orient entre eux ou de les unir contre l'Islam, efforts pour amener certaines communautés juives à pactiser avec une Rome germanisée contre l'Orient araméen, sans voir ce qu'il y a de paradoxal dans une telle manœuvre. Cette énumération suffirait à expliquer le genre de relations qui depuis 1 200 ans dresse le monde oriental contre une Europe qui a voulu délibérément se détacher de lui en l'an 754. Vue sous cet angle, la nature exacte de l'expédition sioniste en Orient se décèle aisément ; elle n'est rien d'autre qu'une Croisade de plus ; elle répond aux mêmes impératifs stratégiques et dominateurs que les desseins de Godefroy de Bouillon ou des inspirateurs de la IV[e] Croisade qui vit le pillage de l'Etat chrétien de Byzance par d'autres chrétiens...

D'année en année, en effet, l'orient avait affirmé sa solidarité face à l'Europe. L'Islam ayant uni et non désuni, parvenant à tenir les promesses que s'étaient faites avant lui Justinien et Héraclius. Les empereurs isauriens

qui régnèrent à Byzance entre 717 et 842, devenus iconoclastes comme le Prophète, avaient rompu avec Rome. Le patriarche Photios, homme de lettres et savant distingué, s'était en 867 déclaré indépendant du siège pontifical inaugurant le schisme que consacra la crise de 1054. Au XI[e] siècle le catholicisme romain a donc pris congé de l'Orient, pays natal de son esprit ; il s'est confiné à l'Occident, tandis que l'Orient rassemblé autour de l'Islam et du christianisme des patriarches est dans l'autre camp avec, à ses côtés le monde russe. C'est ainsi qu'en octobre 1187 un des premiers souverains qui félicita Saladin de la reconquête de Jérusalem, fut l'empereur de Constantinople. Il y aurait beaucoup à dire sur les raisons qui ont dissocié aussi profondément les capitales orientales de la cité latine. S'il est inexact et partial de rejeter sur la seule papauté occidentale la faute du séparatisme, nous ne possédons malheureusement ni les documents nécessaires à une analyse décisive des responsabilités ni surtout les éléments économiques et politiques qui, dans le secret des coulisses, déterminèrent et exacerbèrent les conflits religieux. Dans ce domaine notre ignorance est à peu près totale, les siècles ayant détruit les fragiles témoignages et les preuves. Tout au long de son histoire l'Eglise romaine a regretté sa dispute avec l'Orient dont elle garde malgré tout la nostalgie ; et il n'est point sûr qu'une des raisons qui ont poussé les peuples francs à la Croisade ne soit pas, outre des objectifs stratégiques évidents, un désir plus secret de rétablir la confiance avec la Terre Sainte. Car la pensée chrétienne avait été ébranlée jusqu'en ses assises les plus profondes par la rupture avec l'Orient. La panique de l'an Mil s'explique par cet événement énorme ; elle donna lieu à d'innombrables manifestations d'épouvante, à des déviations eschatologiques, des transes et des délires d'illuminisme traversés d'appels apocalyptiques qui se perpétuèrent durant trois siècles au moins et dont l'art du temps a donné une illustration saisissante. Une vraie folie. De mémoire de générations les hommes n'avaient vu s'ouvrir un tel

abîme sous leurs pieds. Les stigmates de François d'Assise ne sont qu'un témoignage sanglant parmi d'autres de l'extrême douleur de l'âme médiévale divorcée de l'Orient.

En 904 le Saint Siège était devenu la propriété privée d'une famille toscane, les Theophylacte, qui instaura à Rome un vrai régime « pornocratique » (1) sous la conduite de Théodora et de ses deux filles Théodora la jeune et Marozie. Si bien que lorsque la papauté occidentale tomba sous la protection d'Othon 1er de Saxe, fondateur en 962 du Saint Empire Romain Germanique, elle avait cessé de compter comme puissance spirituelle. Elle mettra trois siècles à se relever, les trois siècles que dura précisément la Grande Peur de l'an Mil ; et cette résurrection elle la dut à la vitalité mystique qui survivait en elle, vitalité qu'elle allait puiser à ses sources arabes. Dans son désir de consolation tout notre Moyen Age a ainsi vécu le regard tourné vers l'Orient qui a fini par prendre dans son esprit un caractère légendaire et manichéen. De leur côté, les peuples d'Orient, Juifs, Chrétiens, Musulmans ou autres, bien qu'ils fussent souvent irrités et intrigués par l'attitude de l'Europe à leur égard, ne se sont pas résignés à tenir pour étrangers les Européens de la Méditerranée dans lesquels ils voient des frères par l'histoire et par la culture ; et il est vrai que ni les guerres, ni les humiliations, ni les conflits d'Etat n'ont jamais vraiment rompu ces liens fraternels. Un courant vivifiant parti de l'Orient n'a cessé à aucun moment de faire lever en terre d'Occident une profusion d'arts et de méditations créatrices. Nous sommes restés des Arabes dans notre foi comme dans nos scepticismes. Dans l'Orfeo de Monteverdi où plane la divinité solaire, dans la forêt infernale où rôde la panthère de Dante, tout autant que dans la science contemporaine où règnent l'atome et la logique des hypothèses, se fait entendre en sourdine le murmure continu de nos sources orientales. Il suffit d'y prêter l'oreille.

1. *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, par J.M.A. Salles-Dabadie, édition 10/18 Paris 1963 (imprimi potest : 22 juin 1962).

Roi, je t'attends à Babylone, tel est le titre de l'œuvre exposée naguère à Paris au Musée d'Art moderne, où la plume d'André Malraux et les volumes algébriques de Salvador Dali se sont unis pour évoquer l'histoire allégorique du Proche-Orient en quatorze pointes sèches. Les déserts y sont jonchés d'orfèvrerie et le souffle qui s'y disperse à l'échelle des dimensions célestes semble propre à réveiller les morts. A notre intelligence exsangue et inexacte, aux idées mécaniques qui nous habitent, à notre bon sens moribond il est bien vrai que l'Orient propose la rude escalade de la résurrection. Oui, la vie nous attend à Babylone...

Paris, le 19 février 1975.

TABLE DES MATIERES

I. — Des Pyramides à la chapelle Médicis 11

II. — Cinq mers, cinq fleuves, cinq empires 35

III. — Les sept planètes 63

IV. — Les divines leçons 106

V. — Astronomie et art de vivre 131

VI. — Le Grand Roi araméen 147

VII. — Ptolémées et Séleucides : adversaires héréditaires 174

VIII. — Rome, colonie égyptienne 192

IX. — Byzance et les guerres saintes 219

X. — La paix de l'Islam 236

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
OCTOBRE 1976
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
22, RUE DE NEMOURS
——— RENNES ———

N° d'éditeur : 1059
Dépôt légal : 4e trimestre 1976